

PROGRAMME



Contact et informations

Secrétariat du CIRLEP
Patricia OUDINET
patricia.oudinet@univ-reims.fr
03.26.91.36.19

JEUDI 30 MAI 2013

8h30 : Accueil, hall de l'Amphi Recherche, bâtiment 13, campus Croix-Rouge

Président de séance : Pierre FRATH

9h : **Thomas Nicklas**, Directeur du CIRLEP - Université de Reims

Mot de bienvenue

9h15 : **Michel Le Guern**, Université de Lyon 2

Extension et référence

10h : **Georges Kleiber**, Université de Strasbourg

Massif / comptable et noms de propriétés

10h45-11h15 : *Pause café*

Président de séance : Silvia PALMA

11h15 : **Pierre Frath**, Université de Reims

La conception de la dénomination chez Georges Kleiber

12h : **Jean-Claude Anscombre**, Université Paris 13

La notion de proverbe prescriptif est-elle linguistique?

12h45-14h : *Pause déjeuner*

Amphi Recherche - Bât. 13

Salle R 112

Président de séance : René DAVAL

Président de séance : David TROTTER

14h : **Denis Vernant**, Université de Grenoble

De la référenciation, approche stratifiée

14h45 : **Alain Lemaréchal**, Université Paris Sorbonne

Dénomination et référence : la « nominalisation », un concept mal formé (considérations générales et typologiques)

14h : **Leonor Werneck dos Santos**, UFRJ

Brésil & **Mônica Magalhães Cavalcante**, UFC, Brésil

The Continuum Deixis and Anaphora

14h30 : **Jocelyn Dunphy-Blomfield**,

Monash University, Melbourne. *Metaphor between philosophy and linguistics: the place of metaphor in George Kleiber's research into sense and reference*



15h15 : Martin Riegel, Université de Strasbourg

La sémantique des noms : les adjectifs substantivés « neutres » (l'essentiel et l'accessoire – faire du neuf avec du vieux – le plus drôle de l'histoire)

15h45 : Richard Huyghe, Université Paris Diderot

Noms syncatégorématiques et degrés de dépendance syntactico-référentielle

15h15 : Fabio Massimo D'Amato, Université La Sapienza, Rome.

Onomastic Denomination and Semantic Componential Analysis. The case of Paleo-European Hydronymy

15h45 : Siyaves Azeri, Université d'Ottawa
Word-Meaning and the Emancipation of Meaning from Reference

16h15-16h45 : *Pause café*

Président de séance : Emilia HILGERT

Président de séance : Jocelyn DUMPHY-BLOMFIELD

16h45 : Michèle Biermann-Fischer & Daniéla Capin Université de Strasbourg
A la découverte des goûts et des saveurs

16h45 : Kaveh Boveiri, Université de Montréal
From Indexical Reference to Linguistic Reference

17h15 : Francine Gerhard-Krait, Université de Strasbourg
Quel peut être le statut des séquences non dénominatives construites par la morphologie lexicale ?

17h15 : Aldo Frigerio, U. Cath. du Sacré Cœur, Milan
Some objections to the metalinguistic theory of proper names

17h45 : Hélène Vassiliadou, Université de Strasbourg
« Je veux épouser une Tahitienne, à savoir Maeva » vs « L'auteur du Lac, c'est-à-dire Lamartine » : histoires kleiberiennes de référence

17h45 : Renato Miguel Basso & Diego Rafael Vogt, UFSCar, Brésil
Possible Weak Demonstratives

18h15 : El Mustapha Lemghari, U. Cadi Ayyad, Marrakech
Sur les pas de G. Kleiber : termes massifs et termes comptables, opposition ou continuum ?

18h15 : Elisabetta Ježek & Filippo Pecorari, Université de Pavie
Using Generative Lexicon to model associative anaphora with event-denoting antecedents

18h45 : *Cocktail*



VENDREDI 31 MAI 2013

| Amphi Recherche - Bât. 13 | Salle R 112 |
|--|---|
| Président de séance : Jacques FRANÇOIS | Président de séance : Denis VERNANT |
| 9h : Marcel Vuillaume , Université de Nice <i>Ici et l'anaphore</i> | 9h : René Daval , Université de Reims <i>Le statut des êtres supposés dans la philosophie du langage et de la connaissance de Samuel Alexander</i> |
| 9h45 : Marek Kęsik , Université MCS, Lublin, Pologne <i>Cataphore / anaphore : complémentarité référentielle, sémantique et syntaxique</i> | 9h45 : Jean-Rémi Lapaire , Université de Bordeaux <i>Réification gestuelle et construction de la référence en français oral : du pointage à l'enveloppement</i> |
| 10h15 : Mathilde Salles , Université de Caen <i>Anaphore associative et anaphore possessive : différences référentielles et incidences sur l'interprétation des relations de cohérence</i> | 10h15 : Vincent Nyckees , Université Paris Diderot <i>Une approche médiationniste de la polysémie</i> |

10h45-11h15 : *Pause café*

| Président de séance : Georges KLEIBER | Président de séance : Vincent NYKEES |
|--|---|
| 11h15 : Marta Sobieszewska , Université MCS, Lublin, Pologne <i>La distinction transparence / opacité de Georges Kleiber et le fonctionnement des adjectifs spatio-temporels suivant et prochain</i> | 11h15 : Julien Longhi , Université de Cergy-Pontoise <i>Le pigeon est-il un canard comme les autres ? Esquisse d'une Théorie des Objets Discursifs</i> |
| 11h45 : Pierre-André Buvet , Université Paris 13 <i>Traitement automatique de l'anaphore associative</i> | 11h45 : Catherine Brégeaut , Université de Reims <i>La construction de la référence dans la narration historique. Etude de cas : la révolution de 1789</i> |
| 12h15 : Cristina Nicolae , Université de Rouen <i>Planètes, exoplanètes : problèmes de dénomination et catégories référentielles</i> | 12h15 : Aude Rebotier , Université de Reims <i>De la temporalité à l'argumentation : les emplois non temporels des outils linguistiques de la temporalité</i> |

12h45-14h : *Pause déjeuner*



| Président de séance : Martin RIEGEL | Président de séance : Pierre FRATH |
|---|--|
| <p>14h : David Trotter, Université d'Aberystwyth <i>Objectivisme, subjectivisme et constructivisme : (re)trouver le sens en ancien français</i></p> | <p>14h : Jacques Lemaire-Charpentier, Univ. de Reims <i>La dénomination ; consensus et action</i></p> |
| <p>14h45 : Jacques François, Elisabeth Ridel & Michel Daeffler, Université de Caen <i>Extensions de sens, changements de référence et redénomination dans le vocabulaire français de la marine</i></p> | <p>14h45 : Elise Mignot, Université Paris Sorbonne <i>Le sens des lexèmes adjectivaux dans les noms construits (en anglais) : une réflexion sur le nom en tant que partie du discours</i></p> |
| <p>15h15 : Ammar Azouzi, Université de Kairouan, Tunisie <i>Sens, référence et contexte : complémentarité ou divergence de points de vue</i></p> | <p>15h15 : Estelle Jouili, Université d'Orléans <i>Georges Kleiber, une référence en langue, ou l'histoire d'une écriture du sens</i></p> |
| <p>15h45 : Sonia Gómez-Jordana, U. Complutense de Madrid <i>Le proverbe dans son assiette. Analyse sémantique des proverbes dans leur contexte discursif</i></p> | <p>15h45 : Fayssal Tayalati, Université de Lille <i>De la non référence à la référence. Le cas des N2 dans les constructions dénominales en arabe dialectal marocain</i></p> |

16h15-16h45 : Pause café



5

| Président de séance : Marleen VAN PETEGHEM | Président de séance : Catherine BRÉGEAUT |
|---|--|
| <p>16h45 : Irène Tamba, CRLAO, EHESS, Paris <i>Du sens littéral au sens compositionnel : l'ambivalence du sens idiomatique et du sens proverbial</i></p> | <p>16h45 : Laure Amélie Guitard, Université de Montréal <i>Une entrée d'index thématique : noms communs et références</i></p> |
| <p>17h30 : Silvia Palma, Université de Reims <i>A propos du sens implicatif en jeu dans les proverbes</i></p> | <p>17h30 : Hervé Ondoua, Université de Yaoundé, Cameroun <i>Jacques Derrida et l'itérabilité du texte</i></p> |

19h00 : Dîner de gala

SAMEDI 1^{er} JUIN 2013

Amphi Recherche - Bât. 13

Président de séance : Irène TAMBA

9h : Marleen Van Peteghem, Université de Gand & **Céline Corteel**, Université d'Artois
Lorsque même modifie un nom propre

9h45 : Patricia C. Hernández, Université de Buenos Aires
« Je sens que ça va partir en Houellebecq ce truc » : sur le sens des noms d'écrivain en syntagme prépositionnel

10h15 : An Vande Castele, Vrije Universiteit, Bruxelles
Constructions appositives: à la fois dénomination et description

10h45 – 11h15 : Pause café

Président de séance : Pierre FRATH

11h15 : Cleber Conde, Université fédérale de São Carlos, Brésil
Dénominations descriptives en portugais : le cas de la Police Fédérale brésilienne

11h45 : Georgeta Cislaru, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3
Noms propres : domaine de définition, domaine de référence, sens

12h15 : Jan Goes, Université d'Artois
La dénomination et les adjectifs constructeurs de la référence

12h45 : Emilia Hilgert, Université de Reims
Le nom propre chez Georges Kleiber

13h15 : Clôture du colloque - Cocktail



CONFÉRENCIERS INVITÉS

(Résumés classés par ordre alphabétique)



La notion de proverbe prescriptif est-elle linguistique ?

Jean-Claude Anscombe

Université Paris 13. Directeur de recherche émérite CNRS-LDI

Dès Cervantes, les proverbes sont considérés comme porteurs d'une morale à laquelle il convient de souscrire, comme offrant des règles de vie dont l'autorité dont sont investis les proverbes assure la validité. Ce caractère *prescriptif* des proverbes – ou du moins de certains d'entre eux – a été tantôt vu comme caractéristique du genre proverbial et exalté par les uns, tantôt comme discutable pour les autres, et donc rejeté. On tentera dans ce travail de définir une notion de *prescriptivité* sur la base de propriétés linguistiques repérables, et de circonscrire de cette façon une sous-catégorie de proverbes qui *signifient* fondamentalement une prescription, en opposition à ceux dont on peut seulement *déduire* une telle prescription.

Bibliographie

Anscombe, J.-C., 1997, « Reflexiones críticas sobre la naturaleza y el funcionamiento de las paremias », *Paremia*, 6, 43-54.

Anscombe, J.-C., 2006, « Polyphonie et classification des énoncés sentencieux », *Le Français Moderne*, 74, 1, 87-99.

Anscombe, J.-C., 2007, « Hacia una clasificación lingüística de las formas sentenciosas », *Nuevas aportaciones al estudio de las expresiones fijas*, Germán Conde Tarrío (ed.), Fernelmont, Ed. E.M.E., Col. *Proximidades*, 11-37.

Anscombe, J.-C., 2012, « Pour une théorie linguistique du phénomène parémique », in *La parole exemplaire*, Paris, Armand Colin, Col. *Recherches*, 21-39.

Kleiber, G., 1987, *Du côté de la référence verbale : les phrases habituelles*, Berne - New-York - Paris, Peter Lang.

Kleiber, G., 1989, « Sur la définition du proverbe », Coll. *Recherches Germaniques*, 2, 232-52.

Kleiber, G., 2000, « Sur le sens des proverbes », *Langages*, 139, 39-58.

Sevilla Muñoz, J., 1988, *Hacia una aproximación conceptual de las paremias francesas y españolas*, Madrid, Editorial Complutense.

Tamba, I., 2000, « Formules et dire proverbial », *Langages*, 139, 110-118.



Massif / Comptable et noms de propriétés

Georges Kleiber

Université de Strasbourg &

Institut d'Études Avancées de l'Université de Strasbourg (USIAS)

Il s'agit d'un problème classique, signalé par tous les observateurs, dans les grammaires comme dans la littérature spécialisée : les noms de qualité et les noms d'affects (sentiments et émotions), que nous réunissons par commodité sous l'étiquette de *noms de propriété*, exigent, lorsqu'on leur ajoute un modificateur, le remplacement de l'article partitif par l'article indéfini *un*. C'est ainsi que l'article partitif des énoncés (1) – (3) ne peut se maintenir si le nom de propriété s'adjoit un adjectif, un complément de nom ou une relative, comme le montrent les énoncés (4) – (6) :

(1) *Marie a de la patience / de l'intelligence / du charme*

(2) *Paul a de l'affection pour Marie*

(3) *Paul éprouve de la tristesse*

(4) * *Marie a de la patience d'ange / de l'intelligence rare / du charme discret*

(5) * *Paul a de la grande affection pour Marie*

(6) * *Paul éprouve de la tristesse douce et mélancolique*

C'est l'indéfini *un*, inconvenant avec les N de propriété « nus » (cf. 7-9), qui prend le relais du partitif (cf. 10-12) :

(7) * *Marie a une patience / une intelligence / un charme*

(8) * *Paul a une affection pour Marie*

(9) * *Paul a une tristesse*

(10) *Marie a une patience d'ange / une intelligence rare / un charme discret*

(11) *Paul a une grande affection pour Marie*

(12) *Paul éprouve une tristesse douce et mélancolique*

Ce changement de déterminant, qui fait passer des noms réputés massifs du côté comptable, a de quoi intriguer et cela d'autant plus que les noms concrets massifs (ou noms de matière) ne connaissent guère semblable obligation, puisque, si l'article indéfini peut apparaître avec le modificateur, le partitif peut néanmoins subsister :

(13) *Paul a bu du vin hier soir*

(14) *Paul a bu un bon vin hier soir*

(15) *Paul a bu du bon vin hier soir*

A quoi cela tient-il ? Différentes réponses ont été proposées pour résoudre cette énigme. Sans toutefois arriver à expliquer pleinement ce que Marc Wilmet (2010 : 456) a qualifié de « petit mystère ». Nous reprendrons le problème sur de nouvelles bases et, sans nier l'apport des analyses antérieures et en nous appuyant sur la notion nouvelle de *situation d'occurrence*, que nous avons utilisée ailleurs pour rendre compte du fonctionnement des noms concrets massifs (Kleiber, à paraître), nous espérons apporter une solution qui réponde de façon satisfaisante aux différentes questions que suscitent les données (1) - (15). Chemin faisant, on abordera, non seulement l'opposition massif / comptable et la question des déterminants indéfini et partitif, mais également la problématique du sens des noms de propriété.

Bibliographie

- Beuseroy, D., 2010, « Noms abstraits intensifs et modification adjectivale », *Syntaxe & Sémantique*, 11, 9-34.
 Culioli, A., 1999, *Pour une linguistique de l'énonciation. Domaine notionnel*, Tome 3, Gap-Paris, Ophrys.
 David, J. & Kleiber, G. (éd.), 1989, *Termes massifs et termes comptables*, Paris, Klincksieck.
 Flaux, N. & Van de Velde, D., 2000, *Les noms en français : esquisse de classement*, Gap-Paris, Ophrys.
 Kleiber, G., 1997, « Massif / comptable et partie / tout », *Verbum*, XIX- 3, 321-337.
 Kleiber, G., 2003, « Indéfini, partitif et adjectif : du nouveau. La lecture individualisante », *Langages*, 151, 9-28.

- Kleiber, G., à paraître, « L'opposition *nom massif / nom comptable* et la notion d'occurrence », *Cahiers de lexicologie*.
- Martin, R., 1989, « La référence "massive" des unités nominales », in David, J. & Kleiber, G. (éd.), *Termes massifs et termes comptables*, Klincksieck, Paris, 37-46.
- Nicolas, D., 2002, *La distinction entre les noms comptables et les noms massifs*, Louvain-Paris, Editions Peeters.
- Novakova, I. & Tutin, A., 2009, « Les émotions sont-elles comptables ? », in Novakova, I. & Tutin, A. (éd.), *Le lexique des émotions*, Grenoble, Ellug, 65-79.
- Riegel, M. et alii, 2009, *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF (7^e édition revue et augmentée).
- Van de Velde, D., 1995, *Le spectre nominal. Des noms de matière aux noms d'abstraction*, Paris-Louvain, Editions Peeters.
- Wilmet, M., 2010, *Grammaire critique du français*, Bruxelles, De Boeck-Duculot (5^e édition entièrement revue).



Extension et référence

Michel Le Guern

Université de Lyon 2

Nicolas Beauzée est sans doute le premier grammairien français à distinguer nettement le sens et la référence : « Les noms appellatifs, pris en eux-mêmes, [...] n'énoncent rien autre chose que l'idée générale qui en constitue la signification, à moins que, par le secours de quelque autre mot ou au moyen des circonstances de la phrase, ils ne soient déterminément appliqués aux individus, dont ils font par eux-mêmes abstraction. » (*Grammaire générale*, t. I, p. 237).

Dans l'article « Adjectif » de l'*Encyclopédie méthodique*, il assimile le sens à la compréhension, et la référence à l'extension, qu'il appelle étendue, suivant en cela *La Logique* de Port-Royal. Sa répartition des adjectifs établit une autonomie de l'extension par rapport à la compréhension, et donc de la référence par rapport au sens.

Dans une première version de *La Logique ou l'art de penser*, Pascal avait introduit un calcul des extensions qui conduit à lier la référence avec la syntaxe. Les versions publiées montrent qu'Arnauld et Nicole n'avaient pas compris.

J'ai essayé, dans *Les Deux logiques du langage*, de concilier les positions de Georges Kleiber et de François Rastier. J'ai dû pour cela présenter une logique intensionnelle, sans référence et sans valeurs de vérité. Robert Martin, qui s'était affronté aux mêmes problèmes, avait opté pour une logique des mondes possibles, dont il m'a affirmé qu'elle revenait au même que ma logique intensionnelle, avec toutefois l'avantage d'être plus facile à expliquer. C'est le sens qui est difficile à expliquer. Avec la référence, on est sur un terrain solide et bien balisé. Cela permet d'aller plus loin que Beauzée sur la question des adjectifs, en situant dans une catégorie intermédiaire les adjectifs qui constituent des prédicats liés.

Bibliographie

La Logique ou l'art de penser [Manuscrit Vallant].

Beauzée N, 1767, *Grammaire générale*, Barbou.

Kleiber, G., 1989, *L'article LE générique. La généricité sur le mode massif*, Genève, Librairie Droz.

Kleiber, G., 1990, *La Sémantique du prototype*, Paris, PUF.

Le Guern, M., 2003, *Les Deux Logiques du langage*, Paris, Honoré Champion.

Le Guern, M., 2009, *Nicolas Beauzée, grammairien philosophe*, Paris, Honoré Champion.

Martin, R. 1983 / 1992, *Pour une logique du sens*, Paris, PUF.



Du sens littéral au sens compositionnel : l'ambivalence du sens idiomatique et du sens proverbial

Irène Tamba

Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales de Paris &
Centre de recherches linguistiques sur l'Asie orientale

Passer du sens littéral au sens compositionnel permet de mieux rendre compte du sens idiomatique et du sens proverbial en introduisant une motivation sémantique interne à ces deux types d'expressions lexicalisées. Au lieu de considérer le lien entre le référent et l'expression idiomatique ou proverbiale, on propose d'inverser la relation en partant du sens global de l'idiome ou du proverbe pour le distribuer sur ses composants lexicaux, dont il guide l'interprétation à l'intérieur de la formule. Mais là s'arrête la convergence, comme le révèle l'emploi ludique de ces deux types de formules.

Pour les idiomes, le jeu de mots consiste à activer simultanément un double sens compositionnel et idiomatique. On met ainsi au jour leur interprétation discursive normalement exclusive l'une de l'autre. Pour les proverbes, il est nécessaire de jouer sur l'homophonie d'une nouvelle formulation, ce qui révèle, *a contrario*, l'étroite interdépendance et la complémentarité du sens compositionnel et du sens proverbial.

Bibliographie

Anscombre, J.-C., 2011, « Figement, idiomatité et matrices lexicales », *Le figement linguistique : la parole entravée*, Anscombre, J.-C. et Mejri, S. (éd.), Paris, Champion, 17-40.

Anscombre, J.C. et Mejri, S., 2001, *Le figement linguistique : la parole entravée*, Paris, Champion.

Greciano, G., 1982, *Signification et dénotation en allemand. La sémantique des expressions idiomatiques*, Paris, Klincksieck.

Gross, G., 1996, *Les expressions figées en français. Noms composés et autres locutions*, Paris, Ophrys.

Kleiber, G., 1990, *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.

Kleiber, G., 1984, « Dénominations et relations dénominatives », *Langages*, 76, 77-94.

Kleiber, G., 1999, « Les proverbes : des dénominations d'un type très, très spécial », *Langue française*, 123, 52-104.

Mejri, S., 1997, *Le figement lexical : descriptions linguistiques et structuration sémantique*, Publications de la Faculté des lettres de la Manouba.

Melčuk, I., 2011, « Phrasèmes dans le dictionnaire », *Le figement linguistique : la parole entravée*, Anscombre, J.-C. et Mejri, S. (éd.), Paris, Champion, 41-62.

Nunberg, G., Sag, I. A., Wasow T., 1994, « Idioms », *Language* 70, 3, 491-538.

Rey, A. et Chantreau, S., 1979, *Dictionnaire des expressions et locutions figurées*, Paris, Le Robert.

Tamba, I., 2011, « Sens figé : idiomes et proverbes », *Le figement linguistique : la parole entravée*, Anscombre, J.-C. et Mejri, S. (éd.), Paris, Champion, 109-126.

Objectivisme, subjectivisme et constructivisme : (re)trouver le sens en ancien français

David Trotter

Université d'Aberystwyth, Grande Bretagne

Cette communication vise à appliquer certains principes élaborés par Georges Kleiber, et notamment dans son étude fondamentale de 2001 *Sur le sens du sens*, au cas assez délicat de l'ancien français. Si un des premiers travaux de Kleiber porte sur la sémantique de la langue du Moyen Âge (cf. Kleiber, 1978 et aussi Kleiber & Riegel, 2004), la plupart de ce qu'il a fait depuis se base sur les données du français moderne. Une *sémantique référentielle* de l'ancien français se heurte à deux obstacles : l'observateur (le médiéviste du XXI^e siècle) est nécessairement extérieur, et le *res* même auquel renvoie le *nomen* est parfois mal connu aujourd'hui.

Mais le médiéviste – qu'il soit linguiste ou littéraire – a besoin de trouver le sens de ses textes, ce qui équivaut à comprendre, au pied de la lettre, les mots de l'ancien français, en tant qu'extensions du sens qu'ils véhiculent. C'est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit : en témoignent des centaines de glossaires qui expliquent mal des mots mal compris dans un contexte précis et donc « tout-puissant »⁽¹⁾.

Pour un médiéviste un tant soit peu sensible aux problèmes linguistiques que pose la langue qu'il étudie – tous ne le sont pas –, la « quête du sens »⁽²⁾ est une hantise permanente. Comment en effet aller au-delà du contexte, dépasser le niveau de la parole pour atteindre celui de la langue – et trouver un sens intersubjectif quand les sujets ne sont plus là pour nous le fournir ?

Notes

⁽¹⁾ L'expression est de l'article de 2001, où évidemment la proposition du contexte tout-puissant est rejetée.

⁽²⁾ La phrase revient par exemple dans le titre des mélanges Marchello-Nizia (Guillot, Céline / Heiden, Serge / Prévost, Sophie (éds), *À la quête du sens. Études littéraires, historiques et linguistiques en hommage à Christiane Marchello-Nizia*, Lyon, ENS Éditions, 2006) ; et a fourni la devise de l'épée d'académicien de Robert Martin (voir la plaquette-souvenir réalisée à l'occasion de la cérémonie de remise de l'épée, le 6 octobre 2004). Et enfin : le texte autobiographique de Georges Kleiber lui-même, « Des vignes au langage : à la quête du sens », dans Timotin, Emanuela / Colceriu, Ștefan (éd.), *De ce am devenit lingvist? Omagiu Academicianului Marius Sala* (București, Univers Enciclopedic God, 2012), 174-180.

Bibliographie

Kleiber, G., 1978, *Le mot « ire » en ancien français (XI^e-XIII^e siècles). Essai d'analyse sémantique*, Paris, Klincksieck.

Kleiber, G., 2001, « Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme », in Keller, D., Durafour, J.-P., Bonnot, J.-F. et Sock, R. (éd.), *Percevoir : monde et langage*, Bruxelles, Mardaga, 335-370.

Kleiber, G. et Riegel, M., 2004, « Théories sémantiques, sens catégoriel et diachronie : arguments et données », in Lebsanft, F., Gleßgen, M.-D. (éd.), *Historische Semantik in den romanischen Sprachen*, Tübingen, Niemeyer, 31-41.



Lorsque même modifie un nom propre

Marleen Van Peteghem

Universiteit Gent, Belgique

Céline Corteel

Université d'Artois

Le but de notre exposé sera d'étudier les cas dans lesquels *même* modifie un nom propre. Notre point de départ sera l'étude de Georges Kleiber (2005), qui porte sur les noms propres de personnes précédés d'un déterminant + l'adjectif *même* exprimant une identité, comme dans (1) :

- (1) *Claude Darget, dit-on, se faisait un malin plaisir d'offrir chaque année à son « ami Léon » un gilet rayé et une boîte de cirage. La légende veut aussi que le même Claude Darget eût dressé son chien à « faire le Léon », c'est-à-dire à ramper sur le sol en se tortillant... (in Noailly, 2003)*

À première vue, un tel tour peut sembler paradoxal dans la mesure où le nom propre se suffit en principe à lui-même pour mener au bon référent. Dans son étude de cet emploi, G. Kleiber montre entre autres que le *même* d'identité apparaît dans les emplois anaphoriques à partir du moment où est remplie une « condition de non-identité possible », en vertu de laquelle la présence de *même* s'avère pleinement informative.

Notre contribution se propose de poursuivre la recherche commencée par G. Kleiber en l'étendant d'une part à tous les types de noms propres, donc aussi les noms propres de lieu, et d'autre part aux cooccurrences de ces noms propres avec deux autres types de *même*, c'est-à-dire (i) son emploi restrictif ou d'« ipséité », dans lequel il se postpose au constituant modifié (cf. (2)) et est souvent précédé d'un pronom (3), et (ii) l'emploi adverbial de *même* (cf. (4)) où *même* est généralement considéré comme un adverbe focalisateur argumentatif (cf. Anscombe 1973, Anscombe & Ducrot 1983) :

- (2) *Paris même sévanouit comme un rêve. (J. Green – Frantext)*
 (3) *Jean lui-même l'a dit.*
 (4) *Même Jean l'a dit.*

Nous essayerons de répondre à plusieurs des nombreuses questions que soulèvent ces différentes cooccurrences de *même* avec les noms propres. En première instance nous présenterons une étude distributionnelle visant à dégager les contraintes purement distributionnelles sur ces différents types de *même* avec les noms propres. Ainsi, nous montrerons que le pronom apparaît obligatoirement lorsque *même* restrictif modifie un nom propre de personne, surtout dans une position argumentale, et qu'il est absent avec les noms propres de lieu, surtout dans les compléments prépositionnels de lieu. Il ressortira de notre analyse que ceci est dû au fait que *lui-même* modifie des SN alors que *même* postposé sans pronom modifie soit des N seuls, soit des adverbiaux. Nous examinerons également dans quels cas *lui-même* peut s'éloigner du nom propre et fonctionner comme un focalisateur flottant :

- (5) *Jean l'a dit lui-même.*

Nous verrons aussi que dans les cas où *même* restrictif se postpose au nom propre, il se rapproche sémantiquement de *même* adverbial :

- (6) *Pierre lui-même a refusé de venir.*
 (7) *Même Pierre a refusé de venir.*

La seconde partie de notre exposé sera consacrée à l'examen du fonctionnement sémantique et discursif des différents types de *même* en combinaison avec les noms propres. Il s'agira ici de mettre en lumière la spécificité de chacun des trois emplois précédemment distingués, ainsi que leurs éventuelles zones de recouvrement. Il ressortira de notre analyse que *même* fonctionne, dans tous les cas, comme un focalisateur.



Bibliographie

- Anscombre, J.-C., 1973, « Même le roi de France est sage », *Communications*, 20, 40-82.
- Anderson, S., 1972, « How to get even », *Language*, 48, 4, 893-906.
- Anscombre, J.-C., Ducrot, O., 1983, *L'argumentation dans la langue*, Liège-Bruxelles, Pierre Mardaga.
- Corteel, C., 2011, « Quand même s'en mêle : coquetterie discursive ou nécessité? », *Le français moderne*, 2011 : 2, 176-196.
- Culioli, A., 2002, « À propos de même », *Langue française*, 133, 16-27.
- Hirschbuhler, P., 1972, « Even : remarques sémantiques », *Recherches linguistiques de Vincennes*, 1.
- Kleiber, G. 2005, « Les noms propres 'modifiés' par même », *Langue française* 146, 114-126.
- Martin, R., 1975, « Sur l'unité du mot même », *Travaux de linguistique et de littérature*, Strasbourg, 227-243.
- Noailly, M. 2003, « 'Et ce même Néron...' : mais que fait même ici ? », in Combettes, B., Schnedecker, C., Theissen A. (éd.), *Ordre et distinction dans la langue et le discours*, Paris, Champion, 373-385.
- Nølke, H., 1983, « Remarques sur la focalisation », in Herslund, M. e. a. (éd.), *Analyses grammaticales du français, Études publiées à l'occasion du 50^e anniversaire de Carl Vikner*, *Revue Romane*, 24, Copenhague, AkademiskVorlag.
- Nølke, H., 1996, « Où placer l'adjectif épithète ? Focalisation et modularité », *Langue française*, 111, 38-58.
- Van Belle, G., 1988, « Le fonctionnement discursif de (se) ... lui-même », *Travaux de linguistique*, 16, 87-110.
- Van Peteghem, M., 1997, « Sur un indéfini marginal : même exprimant l'identité », De Mulder, W. et Flaux, N. (dir.), *Indéfinis et référence. Langue française*, 116, 61-80.
- Van Peteghem, M., 2000, « Les indéfinis corrélatifs autre, même et tel », in Van de Velde, D., Bosveld-Desmet, L. et Van Peteghem, M., 2000, *Les indéfinis : de l'indétermination à la qualification*, Artois Université Presses, 125-209.
- Zribi-Hertz, A., 1980, « Coréférence et pronoms réfléchis ; notes sur le contraste lui / lui-même en français », *Linguisticae Investigationes*, 4.1, 131-179.
- Zribi-Hertz, A., 1990a, « NP lui-même », in Kleiber, G. et Tyvaert, J.-E. (éd.), *L'anaphore et ses domaines*, Paris, Klincksieck, 377-402.
- Zribi-Hertz, A., 1990b, « Lui-même argument et le concept de pronom A », *Langages*, 97, 100-127.
- Zribi-Hertz, A., 1995, « Emphatic or Reflexive ? On the endophoric character of French lui-même and similar complex pronouns », *Journal of Linguistics*, 31, 2, 333-374.



Le procès de référenciation, approche stratifiée

Denis Vernant

Université de Grenoble

La question de la référence s'avère cruciale en logique, linguistique et philosophie contemporaine du langage. Nous proposons de rappeler comment progressivement elle fut thématifiée d'abord sémantiquement par les logiciens (Frege et Russell) et les linguistes (Benveniste, Kleiber) ; puis pragmatiquement (Austin) et dialogiquement (Francis Jacques) par les philosophes du langage, avant d'être posée au plan proprement praxéologique (Wittgenstein).

Laissant de côté la question, pourtant connexe de la véridicité, nous esquisserons une analyse stratifiée du procès de référenciation.

Bibliographie

Vernant, D., 2009, *Discours & vérité, analyses pragmatique, dialogique et praxéologique de la véridicité*, Paris, Vrin.

Vernant, D., 2011, *Introduction à la philosophie contemporaine du langage*, Paris, A. Colin.



Ici et l'anaphore

Marcel Vuillaume

Université de Nice & LAPCOS

Le sens d'*ici*, comme celui des autres embrayeurs, s'analyse en deux composantes, une composante descriptive qui définit (en termes très généraux) les propriétés du référent, et une composante instructionnelle qui donne une sorte de marche à suivre pour passer de l'occurrence d'*ici* à son référent. Comme l'a montré Georges Kleiber (notamment 1993, 1995 et 2008), *ici* est un embrayeur « indirect » (Vuillaume, 1986) ou « opaque » (Kleiber, 1985), en ce sens que sa composante instructionnelle ne spécifie pas la relation qui existe entre son occurrence et son référent (au contraire, par exemple, de *je* ou *aujourd'hui*) et que c'est au destinataire qu'il appartient de la déterminer en cherchant une instance intermédiaire entre cette occurrence et l'espace qu'elle désigne. Quant à la composante descriptive d'*ici*, on peut la qualifier de polysémique, dans la mesure où il peut référer à des espaces concrets, mais aussi à des espaces abstraits, notionnels ou textuels.

La nature de l'occurrence d'*ici* revêt évidemment une importance cruciale pour la façon dont s'effectue la recherche du référent. Il convient notamment de distinguer les occurrences orales et les occurrences écrites. Une occurrence orale est de nature purement événementielle et, à ce titre, n'entretient aucun lien direct avec l'espace (Kleiber, 2008 : 128). Mais l'événement qu'elle constitue est relié à un paramètre spatial, le locuteur, qui peut servir de relai entre l'occurrence d'*ici* et une portion d'espace. Lorsqu'*ici* apparaît sous forme écrite, la situation est plus complexe. Si l'occurrence a une position fixe (comme lorsqu'*ici* apparaît dans un écriteau, une affiche, etc.), le repérage du référent peut se faire à partir de l'espace bidimensionnel qu'elle occupe. Ainsi, le panneau publicitaire d'un voyageur, affiché par exemple à Paris, peut promettre « le rêve à deux heures de vol d'*ici* » : on comprend sans hésitation que la durée du voyage se calcule à partir de l'espace qui englobe le panneau publicitaire, qui lui-même contient l'occurrence écrite d'*ici*. Mais les choses se compliquent lorsque le support sur lequel est écrit *ici* est mobile, comme dans le cas des lettres, des articles de journaux, des livres. Dans les lettres, l'entête indique généralement le lieu où se trouve le scripteur au moment de la rédaction du message. Celui-ci peut alors servir de relai au même titre que le locuteur dans la communication orale. Mais il existe toutes sortes de textes, comme les ouvrages et articles scientifiques, dont l'auteur n'est pas localisé. Dans ce cas, on ne dispose que de l'occurrence écrite d'*ici* et de l'environnement matériel que constitue la feuille où elle figure. On peut ainsi désigner l'espace textuel (« Nous n'aborderons *ici* qu'un aspect du problème... »), mais on ne peut en aucun cas référer à l'espace qui englobe la feuille sur laquelle est imprimé le mot *ici*, parce que la position spatiale de ce support est variable.

La composante instructionnelle d'*ici* invite à le rapprocher du démonstratif (cf. Vuillaume, 1986), qui, lui aussi, est un embrayeur indirect / opaque. Or, ce rapprochement réserve une surprise. En effet, alors qu'un SN comme *ce(t) endroit / lieu* peut parfaitement être employé anaphoriquement, ce n'est pas le cas d'*ici*, du moins dans la communication orale, comme le montre l'inacceptabilité de (1) :

- (1) * *Je vais demain à Paris. Ici, j'achèterai de nouveaux livres.* (Kleiber, 2008 : 116)

Le problème se complique, si l'on tient compte de l'exemple ci-dessous :

- (2) *L'Autriche a pris aussi cette orientation, avec ses activités technologiques de pointe, ses centres de high tech, ses institutions internationales de recherche appliquée, son rayonnement culturel et touristique. L'absence de littoral n'a pas empêché la Tchécoslovaquie fraîchement constituée après la Première Guerre mondiale de devenir alors le premier pays industriel de l'Europe orientale ni la Hongrie de parvenir au premier rang des États collectivistes en matière de prospérité. En ce qui concerne la principauté de Liechtenstein et le Vatican, la nature privilégiée de leur statut au point de vue fiscal et économique associe aux relations urbaines de proximité — Zurich et Rome — les avantages réservés aux places internationales d'affaires. Seule la principauté d'Andorre, isolée en haute montagne pyrénéenne, n'a pas les mêmes atouts. Mais **ici** l'enclavement est moins en cause que les structures relativement traditionnelles, bien que la nature historique de celles-ci rende cette enclave touristique plus attractive que les environs.* (Encyclopædia Universalis, article « Pays enclavés »)



où l'emploi dont *ici* fait l'objet ressemble beaucoup à de l'anaphore et n'a rien de rare dans les textes scientifiques, notamment les descriptions géographiques.

L'examen des exemples (1) et (2) suscite au moins deux questions :

- a. Pourquoi *ici*, en dépit de son statut d'embrayeur indirect / opaque, est-il inapte à l'anaphore dans la communication orale ?
- b. L'emploi d'*ici* illustré par l'exemple (2) correspond-il à un cas d'anaphore ? Si oui, pourquoi l'anaphore est-elle interdite à *ici* dans la communication orale, mais pas dans des textes scientifiques ? Mais s'il ne s'agit pas d'anaphore, comment l'identification du référent se fait-elle ?

Tels sont les problèmes auxquels on tentera d'apporter une réponse ou dont on s'efforcera, à défaut, de préciser les termes.

Bibliographie

Kleiber, G., 1985, « Déictiques, embrayeurs, "token-reflexives", symboles indexicaux, etc. : comment les définir ? », *L'information grammaticale*, 30, 3-22.

Kleiber, G., 1993, « L'espace d'ICI : sur la pragma-sémantique des adverbes spatiaux. Le cas d'Il fait chaud ici », *Cahiers de linguistique française*, 14, 85-104.

Kleiber, G., 1995, « Ici on ne peut pas utiliser là », in Figueroa, A., Lago, J. (éd.), *Estudios en homenaxe ás profesoras Françoise Jourdan Pons e Isolina Sánchez Regueira*, Saint-Jacques de Compostelle, Université de Saint-Jacques de Compostelle, Département de Philologie Française et Italienne, 133-146.

Kleiber, G., 2008, « Comment fonctionne ICI », in Vuillaume, M. (éd.), *Ici et maintenant*, Amsterdam - New York, Rodopi, 113-145.

Vuillaume, M., 1986, « Les démonstratifs allemands DIES- et JEN- : remarques sur les rapports entre démonstratifs et embrayeurs », in David, J., Kleiber, G. (éd.), *Déterminants : Syntaxe et sémantique*, Paris, Klincksieck, 299-315.



PARTICIPANTS

(Résumés classés par ordre alphabétique)



Word-Meaning and the Emancipation of Meaning from Reference

Siyaves Azeri

University of Ottawa

Vygotsky analyzes the relation between reference and meaning as a part of his analysis of the relation between thinking and speech. Such an understanding is based on analyzing the units, which contain all the characteristics and properties of the system they belong to. Vygotsky (1987 : 244) states :

In contrast to elements, units are products of analysis that form the initial aspects not of the whole but of its concrete aspects and characteristics. Unlike elements, units do not lose the characteristics inherent to the whole. The unit contains, in a simple, primitive form, the characteristics of the whole that is the object of analysis.

The process of the formation of pure, conceptual thinking is manifest in phenomena such as egocentric and inner speech. It is also visible in the relation between object-relatedness and meaning. With the emergence of concepts in word-meaning and formation of conceptual thinking, meaning emancipates from reference and the relation between the two qualitatively changes: reference becomes subordinate to, and a phenomenon of, meaning.

In the early stages of the child's development, reference depends on sympractical or situational factors. Gradually, reference emancipates from sympractical factors (Luria, 1982 : 46). The reference of the word in the early stages of the child's development is amorphous. This shows that reference is a function of word-meaning, that is, referential meaning is stabilized by the concepts: a concept is not an association of similarities signified by a multitude of references; rather it unifies the different references; concept is an act of generalization.

This process itself is a manifestation of the genesis of « pure » thinking from within thinking as an individual capacity. Thinking always exists prior to the child, i.e., the child's individual thinking is thinking a previously existing thought. Thinking exists prior to the child in two senses: it exists both potentially and actually. The potential existence of thinking is the manifestation of the different genetic roots of thinking and speech. The actualization of this potentiality requires speech.

This priority is also manifest in the objectivity of human psyche. In other words, the reality of the psyche, the inner experience, is the reality of the sign. The psyche is not reducible to physiological and nervous processes. The subject, the consciousness or the psyche resides in the borderline that separates the organism from its surrounding world (Volosinov, 1973 : 26).

The actual existence of thought prior to the child, however, signifies the existence of thinking as a social relation. This aspect of thinking can be understood by analogy to the movement of capital and its relation to labour. Capital, first and foremost, is a social relation which cannot be reduced to the summation of individual capitals. It is a social relation in that its movement and growth requires its formal and real exchange with labour-power. The growth of capital is possible only if it appropriates the surplus-value that has been produced by labor. The existence of capital precedes that of labour yet capital requires labour in order to exist. As Ilyenkov (1982 : 211) states :

Labour force as such, as ability for work in general, is one of the historical premises of the origin of capital, in the same way as land, air, and mineral deposits. As such, it remains a mere premise of the emergence of capital without being at the same time its consequence or product. On the other hand, capital actively reproduces (engenders as its product) labour force as commodity, that is, as the concrete historical form in which labour force functions in the capacity of an element of capital.

Thinking as a social relation, in form of the socially available thought-material, precedes the child's thinking, yet the growth of concept is only possible once the child acquires full concepts and thinks conceptually. Concept or word-meaning is equivalent to the commodity, the analysis of which reveals the characteristics of the capitalist mode of production. The analysis of word-meaning, analogically, will also reveal the characteristics of meaning, thinking, and consciousness as historical phenomena.

Children's entrance into the world of language is followed by a leap from quasi-language or « proto-



language » to language. Language « orders » and classifies experience by producing meaning as a tool. It is the deployment of the tool that is responsible for the production of meaning. Halliday (1995 / 2004 : 9) states that we learn language and that we learn with language; he also maintains that grammatical stages correspond to different types of meaning production.

The production of meaning and surplus-meaning depends on the use of different linguistic systems and grammars (Halliday, 2004 : xvii). Vygotsky, too, refers to the theorizing function of language when states that even the most basic human cognitive activity involves generalization due to use of language and concepts and that scientific experience is conceptually mediated (1987 : 192). Science, for instance, is a particular language system ; a symbolic machine that produces a certain type of meaning - in this case scientific knowledge. Similar to modern machinery, modern science is made of elements that are devoid of any particular meaning by themselves. However, the elements of this particular language are connected within a structure of generalization or a grammar, which, according to Halliday (1995 / 2004 : 11), is responsible for « a semiotic flow - a flow of meaning - that is analogous to the flow of events that constitutes human experience ; in such a way that, when this semiotic flow is superimposed on experience it operates selectively as a grid. This gives depth, dimensionality to our perspective, so that certain regularities are made to stand out ».

Meaning is an objective reconstruction of a system of relations and associations; sense is the transformation of meaning (Luria, 1982 : 44). Meaning is a socially produced entity; it has a social history. As a socio-historical objective phenomenon it exists prior to the speaker. Yet, in order to be actualized, meaning should be put in use, that is, it should be used by the speaker as a means to mean : « one and the same word has a historically evolved meaning. In addition, every use of a word has its sense » (Luria, 1982 : 45). The meaning cannot appear unless it is used as an actual means in order to signify a system of relations and categories. Yet, the use of a term in order to produce sense is not possible independent of the system of relations that are objectified in the language as meaning. Meaning, as this objectified reconstruction of a system of relations is based on reference. Yet, the object reference of a word is not given at once ; it is not immutable and develops gradually and goes through different stages. The expansion of stabilized meaning is possible only through individual use or the production of sense.



References

- Halliday, M., 1995 / 2004, « Language and Reshaping of Human Experience », *The Language of Science*, ed. Jonathan Webster, London, Continuum. 7-23.
- Halliday, M., 1998 / 2004, « Things and Relations: Regrammaticating Experience as Technical Knowledge », *The Language of Science*, ed. Jonathan Webster, London, Continuum, 49-101.
- Halliday, M., 2004, « How Big is a Language ? On the Power of Language », *The Language of Science*, ed. Jonathan Webster, London, Continuum, xi-xxiv.
- Ilyenkov, E. 1982, *The Dialectics of the Abstract and the Concrete in Marx's Capital*, trans. Kuzyakov, S., Moscow, Progress Publishers, 1982.
- Luria, A., 1982, *Language and Cognition*, Ed. James V. Wertsch, New York, John Wiley & Sons, 1982.
- Volosinov, V., 1973, *Marxism and the Philosophy of Language*, trans. Matejka, L. & Titunik, I. R., London - New York, Seminar Press, 1973.
- Vygotsky, L., 1987, *Thinking and Speech*, in R. Rieber, W. & Carton, A. S. (ed.), *The Collected Works of L. S. Vygotsky*, vol. 1, trans. Minick N., New York - London, Plenum Press, 37-285.

Sens, référence et contexte : complémentarité ou divergence de points de vue

Ammar Azouzi

Faculté des Lettres et des Sciences humaines de Kairouan, Université de Kairouan &
Laboratoire de Recherche Langues, Cultures, Discours, Université de Jendouba

Quand, en 1984, Georges Kleiber publiait son article « Sens, référence : que faire de l'extralinguistique ? », il annonçait déjà une prise en compte du contexte dans l'interprétation sémantique de tout énoncé et dans la recherche de la référence. Par ailleurs, conceptualisée par Georges Kleiber, la dénomination se définit comme l'acte qui « consiste en l'institution entre un objet et un signe X d'une association référentielle durable. » (Kleiber, 1984 : 80).

Notre souhait est d'étudier dans la perspective de la théorie de Kleiber en la matière les dénominations de l'Arabe et/ou du Musulman dans les dictionnaires de langue française dans leur rapport aussi bien avec l'extralinguistique qu'avec le sens qui leur était attribué. Travaillant sur la question depuis un certain temps, nous avons constaté en effet que le contexte, dans son sens le plus large, a amplement contribué à l'évolution sémantique des dénominations que nous soumettons à l'étude et par conséquent la référence s'est trouvée modifiée bien que les dénominations soient les mêmes : « seuls les éléments contextuels vont permettre au récepteur de décrypter le message correspondant aux intentions du locuteur. Le sens des unités lexicales utilisées ne s'en trouve pas modifié, mais leur interprétation dans ces circonstances dépend de facteurs extralinguistiques. » (Cusin-Berche F., 2003 : 20). Notre hypothèse donc est que des dénominations telles que *l'Arabe*, *le Musulman*, *le Mahométan*, *le Sarrasin* et *le Turc*, dont les référents furent presque les mêmes, ont longtemps fait l'objet d'amalgames entre *l'Arabe* et *le Sarrasin* d'un côté, *le Musulman*, *le Mahométan* et *le Turc* de l'autre, inférant une variation référentielle des SN.

Comment en effet déceler le sens de ces dénominations à travers les siècles, sens qui véhicule les rapports conflictuels entre l'occident chrétien et l'Orient musulman qui ont marqué tout le Moyen Age ? Le sens des dénominations ne s'est stabilisé dans les dictionnaires qu'à partir de la seconde moitié du vingtième siècle, cédant la place à d'autres dénominations qui véhiculent un discours social axé de nouveau sur le rejet de l'autre, mais pour des raisons qui ne sont pas les mêmes. Considérant que la définition du dictionnaire, aussi pragmatique qu'elle soit, constitue un discours qu'il faut analyser comme tel, nous pensons que les définitions des dénominations que nous analysons sont en fin de compte un *discours sur le référent socialement catégorisé*. C'est ainsi que la définition de la dénomination *l'Arabe* au XVII^e siècle est loin d'être celle du XIX^e ou du XX^e siècle. La prégnance des éléments extralinguistiques sur le sens et l'usage des dénominations est incontestable.

Comment y voir clair dans cet imbroglio des dénominations et de la référence dans ce cas ? Notre proposition de communication sera conduite selon les trois axes suivants :

- les dénominations analysées et leur rapport à leurs référents,
- le sens des définitions et le contexte socioculturel,
- les dénominations, de la langue au discours.

L'étude des dénominations observées trouve appui dans deux champs d'analyse différents mais qui, à notre sens, se complètent. Le premier est l'étude lexico-sémantique. Les mots sont étudiés pour eux-mêmes comme les entrées du dictionnaire, donc décontextualisés. Le sens est lié aux mots hors contexte, en langue. Dans le deuxième champ, c'est plutôt l'aspect discursif de la dénomination qui est privilégié. Le sens des mots est alors déterminé par leurs emplois en discours. Du moment que la dénomination est étudiée dans le cadre du discours dans lequel elle figure, les éléments extralinguistiques propres aux conditions de production du discours interviennent dans la (re)construction du sens de ces dénominations. Nous souhaitons contribuer ainsi à l'hommage qui sera rendu au Professeur Georges Kleiber dans le cadre de ce colloque, en nous référant à ses écrits.

Bibliographie

Branca-Rosoff, S., 2007, « Approche discursive de la nomination/dénomination », *Lacte de nommer. Une*

dynamique entre langue et discours, Paris, Presses Sorbonne nouvelle.

Charaudeau, P., Maingueneau D. (dir.), 2002, *Dictionnaire d'Analyse du Discours*, Paris, Seuil.

Cusin-Berche, F., 2004, *Les mots et leurs contextes*, Paris, Presse Sorbonne Nouvelle.

De Mulder, W., 2003, « Nom propre et essence psychologique. Vers une analyse cognitive des noms propres ? », *Lexique*, 15, PUS, 7-62

Kleiber G., 1984, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 76, Paris, Larousse, 77-94.

Kleiber, G., 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, 36, 21-41.

Petit G., 2001, « Dénomination et lexique », *Journal of French Language Studies*, 11 / 1, 89-122.

Siblot, P., 1999, « Appeler les choses par leur nom. Problématiques du nom, de la nomination et des redénominations », in Akin, S. (dir.), *Noms et Re-Noms : La dénomination des personnes, des populations, des langues et des territoires*, Collection DYALANG, Rouen, Publications de L'Université de Rouen, CNRS, 13-31.

Possible Weak Demonstratives

Renato Miguel Basso

Universidade Federal de São Carlos, Brésil

Diego Rafael Vogt

Universidade Federal de Santa Catarina, Brésil

Weak definites (WD) have attracted the attention of linguists mainly because it poses serious challenges to one of the most well-established consensus about the semantics (and use) of the definite article: its uniqueness (as an assertion or as a presupposition). Examples such as (1) and (2) do not seem to require, at least in Brazilian Portuguese (BrP), a unique referent and also conveys an « enriched meaning » – the two most distinguishing features of WD (cf. Aguilar-Guevara & Zwarts, 2010 ; Carlson *et al.*, 2006, among others) :

- (1) *Pra chegar até aqui, você tem que pegar o ônibus.*
To arrive until here you have to take the bus.
To get here, you must take the bus.
- (2) *Bom, gente, agora vou sair, vou no mercado. (i.e., do shopping)*
Well guys now will_{first-person} leave go_{firstperson} in the store
Well guys, I'm leaving now, I'm going to the store.

Although a lot of attention has been given to the definite article in its weak interpretation (WI), analyzing this phenomenon as kind-reference (Aguilar-Guevara & Zwarts, 2010) or as semantic incorporation (Carlson 2006; Bosch 2010), less attention has been devoted to the other sort of determiner which has a definite interpretation: demonstratives. Can demonstratives have WIs along the same lines of (1)-(2)? At a first glance, the answer would be « no », based on the examples bellow :

- (3) *Pra chegar até aqui, você tem que pegar esse / aquele ônibus. (only one bus)*
To arrive until here you have to take this / that bus
To get here, you must take this / that bus
- (4) *Bom, gente, agora vou sair, vou nesse / naquele mercado (only one store).*
Well guys now will_{first-person} leave go_{firstperson} in this / that store
Well, guys, I'm leaving now, I'm going to this / that store
- (5) *Maria leu esse / aquele jornal. (only one newspaper)*
Maria read_{past} this / that newspaper
- (6) *João foi pra esse / aquele médico (only one doctor)*
João went to this / that doctor.

The reason why demonstratives can't have a weak reading lies in their semantics. Our analysis of demonstratives combines Robert's (2003) proposal for the definite article, i.e., the idea of weak and strong familiarity as a means to achieve informational uniqueness, and Wolter's (2006) proposal for the semantics of demonstratives according to which the uniqueness associated with the demonstratives acts only in a sub- or non-default situations (which are proper parts of (discursive) situations), while the uniqueness associated with the definite article acts in the whole discursive situation (in this sense, demonstratives are always more informative than definite articles). Since there is no way to establish a non-default situation, the examples above are odd.

Another piece of evidence is the demonstratives (in)ability to refer to kinds. With demonstratives we can easily refer to sub-kinds but not to kinds. Pointing to a whale :

- (7) *A baleia / Baleia tá em extinção OK-kind*
the whale / whale is in extinction
- (8) *Essa baleia / Aquela baleia tá em extinção OK-subkind*
this whale / that whale is in extinction

(7) can mean whale_k is in extinction or a subkind of whales is in extinction ; (8) can only mean that a



subkind of whales, i.e. to one being pointed to, is in extinction.

We propose that the restrictions of kind reference with demonstrative descriptions is due to its semantics: to refer to kinds, it is necessary to have the maximal situation, with no further restrictions; but the demonstrative imposes a restriction: it works only on non-default situations, and that is why we cannot normally use demonstrative descriptions to refer to kinds, but only to sub-kinds

Since demonstratives will find their referents (even when used as a description) in “smaller” situations compared to definites, they will behave differently w.r.t. the “minimal situation strategy” (cf. Aguilar-Guevara & Zwarts, 2010). Because they have further restrictions to establish a minimal situation (such as a pointing gesture) in which to find their referents, (i) it will be conversational inappropriate to use a demonstrative and not expect it to obey uniqueness; the uniqueness of demonstrative is obtained even in cases in which the uniqueness is not obtained for definite articles; (ii) also due to its semantics, demonstratives rarely refer to kind, but refer to sub-kinds – reference to kinds demands whole situations, but reference to sub-kinds can occur in sub-situations, and since WIs as proposed by Aguilar-Guevara & Zwarts (2010).

We also propose that there is a special context in which demonstratives have WIs, and this context is associated with modifications. WI can arise when the definite description is combined with modifiers that results in sub-kinds :

(9) *John went to the mental hospital^{OkWI} / the old hospital^{WI}*

We propose that demonstrative descriptions works only in smaller situations w.r.t. definite descriptions, a mean to reach a sub-situations is the pointing gesture associated with demonstratives, but when this pointing gesture is made in a way in which a sub-kind interpretation is generated is possible to have a WI. Imagine a context in which there is a list showing the name of medical specialties, and Mary, reporting what John did, says (10), while pointing to the label ‘dermatology’ (‘skin doctor’) :

(10) *John called this doctor.*

In the suggested context, (10) shows all the properties that “regular” or “ordinary” WD shows ; John called this doctor and Mary did it too. → not the same doctor, but the same medical specialty, namely the skin doctor enriched meaning : called for medical assistance narrow scope : Every student called this doctor.

Our suggestion is that we establish, via contextual information, a taxonomy of sub-kinds, as the next illustration shows :

| | |
|----------------|----------------------------------|
| kinds | DOCTOR |
| sub-kinds | heart-doc, skin-doc, eye-doc ... |
| instantiations | d1 d2 d3 d4 d5 d6 ... |

In a configuration as the above, there are salient sub-kinds accessible and the demonstrative descriptions can refer to them, giving rise to a WI. In short, our claim is that in the context given for example (10), the use of the demonstrative description with a proper pointing gesture has exactly the same effect of the modifier which combined with definite descriptions results in a sub-kind and in both cases a WI is available.

Another example: there are three political oriented newspaper, 4 left-hand, 3 center, and 3 right-hand. These newspapers are separate in three columns, according to their political inclination, as depicted bellow:

| NEWSPAPERS | | |
|------------|------------|--------|
| Left-hand | Right-hand | Center |
| ---- | ---- | ---- |
| ---- | ---- | ---- |
| ---- | ---- | ---- |

Pointing to the left-hand column, Mary says :

(11) *John will read this newspaper, and Mary will do that too.*

A WI is available also in this example.

With our analysis we can accommodate the weak uses of the demonstrative in the major picture of WD without drastic modifications; we can explain why demonstrative descriptions don't usually refer to kinds and why they denote sub-kinds, and show the importance of taxonomies and domain restriction in the analysis and understanding of WD.

References

- Aguilar-Guevara, A., & Zwarts, J., 2010, « Weak definites and reference to kinds », *Proceedings of SALT*, vol. 20, 1-15.
- Bosch, P, « Weak Definites and German preposition-determiner contractions », Presentation given for workshop on « Specificity from theoretical and empirical points of view », Institut für Linguistik, Universität Stuttgart, 31.08. - 02.09.2010.
- Carlson, G., Sussman, R., N. Klein & Tanenhaus, M., 2006, « Weak Definite Noun Phrases », in Davis, C., Deal, A.R. & Zabbal, Y. (ed.), *Proceedings of NELS 36, UMass / Amherst, GLSA / Chicago*.
- Roberts, C., 2003, « Uniqueness in definite noun phrases », *Linguistics and Philosophy*, 26, 287-350.
- Wolter, L., 2006, *That's That : The Semantics and Pragmatics of Demonstrative Noun Phrases*. PhD Dissertation, UCSC.



À la découverte des goûts et des saveurs

Michèle Biermann Fischer

Université de Strasbourg

Daniéla Capin

Université de Strasbourg

Une étude récente consacrée au nom *goût*, nous a permis de montrer la complexité de son fonctionnement linguistique : déjà en latin, sa conceptualisation est double, puisque l'étymon latin *gustus* désignait à la fois l'action de goûter – l'activité – et le résultat de cette action – la perception gustative. Par la suite, la langue cherche à éviter cette valeur sensorielle double, en faisant assumer le sens de « action de goûter » aux dérivés *goustement* et *goustance* et à réserver *goust* pour « la perception », cette dernière étant exprimée en parallèle par *savor* :

1) *Les cinc sens del homme apelons nos la vueue, loue, l'odorement, lo gostement et l'atochement* (St.Gregoire, *Sapientia*, 291)

2) *Bien m'est cognoissance de leurs noms, mais non de leurs personnes, et en est la fame souvent venue a moy, mais non la goustance.* (Chastellain, Robertet, Monferrant, *Les Douze Dames de Rhetorique*, 132)

3) *... l'orent si chierement comparé que puis ne porent avoir si bone savor com il avoient devant, ainz furent adonc toutes choses tornees en amertume...* (*Queste Graal*, 221).

Par ailleurs, le concept « goût » est rendu également par l'infinitif substantivé :

4) *A esprover valt li guster. / E a preisier li esgarder.* (Sanson de Nantuil, *Les proverbes de Salemon*, v.2891) « Le goût sert à essayer, la vue à apprécier. »

Cette tentative de désambiguïsation ne persistera pas dans la langue et *goust* va de nouveau prendre le relais, le phénomène étant corrélé à l'abandon progressif général des infinitifs substantivés et des déverbaux en *-ment*.

Dans les périodes suivantes, la morphosyntaxe du nom *goust* se complique, au niveau des déterminants (5), de la réalisation des ses expansions nominales (cf. 6 et 7), des prépositions qui introduisent celles-ci (cf. 8), de la synesthésie des adjectifs dans ses caractérisations adjectivales :

5) *Mocacoïia et Ynambou-ouassou sont deux especes de perdrix aussi grosses que nos Oyes, et ont mesme goust que les précédents.* (Jean de Léry, *Voyage en terre de Bresil*, 278)

6) *Et si n'est assez espoiz, si coulez de la fleur d'amidon ou ris qui soit bouliz, et luy donnez goust de verjus, et y mettez du sucre blanc grant foison.* (*Menagier*, 217)

7) *Mectez cuire par quartiers vostre poullaille, ou d'un veel ou poucins, en boullon ou autre eaue avec du lart, vin et vertjus ; et que le goust de verjus passe. Puiz frisissez vostre grain en bon sain doux, et ...* (*ibid.*, 218)

8) *Le premier goust que j'eus aux livres, il me vint du plaisir des fables de la Métamorphose d'Ovide* (Montaigne, *Livre 1*, Chap. XXVI, 175)

Cette complexité linguistique perdure jusqu'en français moderne et débouche sur un problème : dans quelle catégorie sémantique doit-on placer le nom *goût* ? En ne nous appuyant que sur les deux premiers sens retenus par les lexicographes, à savoir : A - un des cinq sens grâce auquel hommes ou animaux ont la faculté de percevoir les saveurs ; B - par métonymie, la saveur elle-même, nous avons relevé l'absence de lien avec la matérialité et avec l'espace, nous orientant vers une conception abstraite du nom :

9) *Le mur / la banane a une forme / une texture / un poids.*

10) **Le goût a une forme / une texture / un poids.*

11) *Les arbres occupent une grande surface dans le parc.*

12) **Le goût occupe une grande surface dans un fruit.*

Mais, parce qu'il nomme un sens organique, analysable chimiquement, et qu'il est accessible à un sens ...



lui-même, il est aussi saisi dans sa concrétude :

- 13) – *Comment reconnaît-on un goût ?*
– Par **le goût**.

Enfin, si dans la réalité objective il est toujours associé à un objet-support, il peut être appréhendé soit dans sa dépendance (cf.15), soit dans son autonomie référentielle à cet objet-source (cf. 16) :

- 14)**J'aime le goût.*
15) *J'aime le goût des mirabelles.*
16) *Elle ressent un goût inconnu dans la bouche.*

On dira donc que le goût participe d'une saisie cognitive multiple. Lors de ce travail, nous avons constaté, en diachronie comme en synchronie, une certaine 'compétition' linguistique entre le nom *goût* et le nom *saveur*. Donnés comme synonymes par les dictionnaires, ils ne semblent pas cependant pouvoir se remplacer dans tous les contextes. Ainsi, pour noter la perception gustative :

- 17) *Les mots : ils avaient autrefois une saveur sel-sucre et s'échappaient de ses lèvres frissonnantes comme des abeilles.* (Duras, M., *Cahiers de guerre et autres textes*, 2006)
18) *Les mots : ils avaient autrefois un goût sel-sucre [...]*
19) *Mes amis ont beaucoup apprécié la blancheur de ta farine et la saveur de ta pâtisserie.* (Pouquet, J., *Journal sous l'occupation en Périgord : 1942-1945*, 2006)
20) *Mes amis ont beaucoup apprécié la blancheur de ta farine et le goût de ta pâtisserie.*

En revanche, la commutation n'est plus possible dans :

- 21) *C'est la semaine du goût.*
22)**C'est la semaine de la saveur.*

De même, pour noter le sens figuré de l'appétence, de l'attrait :

- 23) *Qui n'a pas goûté ta cuisine ne connaîtra jamais ta bonté intérieure, ta générosité foncière et, ajouterai-je ? ta fraîcheur morale et la saveur de ta langue italienne !* (Bernfeld, K., *Les portes de l'espérance*, 2003)
24) ? [...] *ta fraîcheur morale et le goût de ta langue italienne !*
25) *Sa folie est contagieuse, parfois de façon insidieuse. Un exemple entre mille, qui ne manque pas de saveur : à leur insu, voici que successivement les autres clercs tout comme l'avoué en viennent à utiliser un mot qui ne faisait pas jusque-là partie de leur vocabulaire.* (Pontalis, J.-B., *Traversée des ombres*, 2003)
26) ? [...] *Un exemple entre mille, qui ne manque pas de goût [...]*

Ce constat engendre des interrogations multiples. Faut-il considérer la saveur comme une sensation au même titre que l'arôme, la texture, le croquant, etc. ? Aurait-on tendance à reléguer le goût au rang des hyperonymes, des termes génériques, des lexèmes spécialisés ou alors fortement connotés dans un contexte particulier ? Quelles sont les notions primitives qui sous-tendent les deux noms ? A quelle époque *saveur* a-t-il pris son indépendance ? Ont-ils toujours cohabité ? En d'autres termes, *goût* et *saveur* suivent-ils la même route sémantique ? Après un examen des propriétés morphosyntaxiques et sémantico-référentielles des deux noms en diachronie et en synchronie, notre étude se propose d'apporter une réponse à ces questions.

Bibliographie

- Kleiber, G. (1994), *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, A. Colin.
Kleiber, G. & Vuillaume, M. (2011), 'Sémantique des odeurs', *Langages*, 181, 17-36.
Langacker, R. (1987), *Foundations of Cognitive Grammar*, vol. 1 'Theoretical Prerequisites', Stanford, Stanford University Press.
Picoche, J. (1986), *Structures sémantiques du lexique français*, Paris, Nathan.
Štichauer, J. (2010), « L'évolution de la dérivation suffixale nominale en français préclassique et classique : exemple des déverbaux en -ment », in B.Combettes, C.Guillot, E.Oppermann-Marsaux, S.Prévost,



A.Rodríguez Somolinos (éds), *Le changement en français*, Berne, Peter Lang, 381-402.

Bases de données interrogées

Base de Français Médiéval (ENS, Lyon), Nouveau Corpus d'Amsterdam 3 (Université de Stuttgart), Anglo-Norman On-Line Hub (Universités Aberystwith et Swansea), Dictionnaire du Moyen Français (Atilf), Frantext (Atilf).

From Indexical Reference to Linguistic Reference

Kaveh Boveiri

Université de Montréal, Canada

In his paper « Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme », George Kleiber defends a version of intersubjective standpoint. But primarily it may be asked why his standpoint is intersubjective. Kleiber (2001 : 366, my translation) answers as follows :

The meaning is not objective in the sense of relating to the entities that are objectively independent of language and human beings, but it is not subjective either. The fact of being a phenomenon that emerges intersubjectively assures it of a state that avoids the difficulties often debated in philosophy that follows from the oppositions opposed between objectivism and subjectivism.

The social aspect of language, however, is accentuated by Kleiber :

Quine's error regarding the impossibility of the story of radical translation of a stranger finding himself in a new tribe whose language is totally unknown to him is that the linguist-translator remains an external observer (...) If, on the other hand, Quine had let his linguist the liberty of taking the path that he has already taken as a child in learning his mother tongue, the conclusion would have been undoubtedly totally different. (Larsson, 1997 : 133).

This suggestion is embraced by a Vygotskian reading. In relating this to intersubjectivity, given that intersubjectivity does imply consensus, one may inquire whether it cannot be a criterion⁽¹⁾ in any case. My response is that depending on the situation it can. If so, it may be asked : what then is the problem with what I call Crude Intersubjectivism, by which I mean taking intersubjective views to be the criterion of beliefs? I elaborate on this by appealing to a well-known case in the history of science. It is related to the geocentric belief in Ptolemaic system. If the intersubjective approach is believed to provide us with the criterion, then the earth *was* the center of the world in that era. In the following, I elaborate on two components in Vygotsky's theory to avoid such cases.

Firstly, Vygotsky introduces within word-meaning the incessant dynamism that is generative. This is related to his claim that word-meaning is a process ; and this is absent in Kleiber's paper⁽²⁾. According to Vygotsky's view, all objects of thought [Gedankenobjekte] are and can be *objects of thought* merely because they are socially conceptualisable and conceptually referable. Simply put, the unthinkable cannot be thought of and the unreferable cannot be referred to. But both the conceptualizability and referability are socially objective and as a result of this social objectivity they are intersubjective – not the other way round. Such an approach avoids naïve realism on the one hand and crude intersubjectivism on the other. The second point is related to Vygotsky's notion of Dual Stimulation. This is to be contradistinguished with simple stimulation. An example of this is the occasion that something does not make sense once each of us looks at it, but once a feature is pointed out to us by another person we understand it. Then instead of one single stimulus you have two stimuli. This is true about perceptions as well; they are both immediate and mediated. Put differently, in order to make sense of the perceptual field⁽³⁾, we need both symbols and actions. In the same spirit, a Vygotskian reading of sense and reference agrees with Kleiber (2001 : 336, my translation) as he says: « The central question here is to know how language, an abstract reality (or an internal one, if one wants) succeeds at sufficiently representing (or turning out toward) this objective reality. »

Nonetheless, such a reading goes farther. « Thought is », we are reminded by Vygotsky (1987 : 250), « not expressed but *completed* in the word » (my emphasis). « The structure of speech is not a simple mirror image of the structure of thought. It cannot, therefore, be placed on thought like clothes off a rack. »

A reference to Piaget's theory, one of the targets of Vygotsky's criticism, seems to be to the point here. In the elaboration on the twin concept of assimilation-accommodation one may say that a rabbit eats a carrot, as a consequence, the carrot becomes the rabbit, but the rabbit does not become the carrot. But a question from a Vygotskian standpoint would be « what is a rabbit, but water, air, other nutrients, all chosen by the organism though, in addition to the carrot? » If so, and according to this holistic approach,



the duality between inside, outside, between words and meanings, and referents is overcome. The crucial for Vygotsky is overcoming unilaterality and duality in every case. He introduces the word-meaning as one of the key terms that helps us do this; word-meaning is the action mediated through the social use of a word.

According to this reading, the objects of reference are construed through human activity in two senses: both in the process of their being produced, and in the process of their being referred to. But even this is not the whole issue, since the process of production is held to be intertwined with that of the linguistic usage. Hence, there are not two separate realms. Linguistic production of meaning and reference is not essentially different from the social production.

The objectivism suggested here takes the Gedankenobjekt as a socially construed mathematical limit that we approach through gradual approximations, but will never fully attain. The negativity inherent within this Gedankenobjekt is what changes our social life in general and linguistic experience in particular.

At the end of the first chapter of *The Phenomenology of Spirit*, Hegel has demonstrated the impossibility of indexical reference without bringing in the artillery of concepts only available in the following moments. This « Blooming-Buzzing-Confusion » to use William James' term (1981 : 462) can only be superseded through this transcendence. Vygotsky, in turn, shows us that word-meaning is a social-dynamic process. While according to Hegel, indexical reference is obliged to be conceptualised, linguistic reference, according to Vygotsky's epistemological⁽⁴⁾ approach, is socialised.

Notes

⁽¹⁾ By criterion here I mean the test and not the definition.

⁽²⁾ He reminds us that « il y a bien un noyau ou des éléments relativement stables qu'on lui associe » (Kleiber, 2001 : 364).

⁽³⁾ My friend Andy Blunden pointed this out to me in a personal communication.

⁽⁴⁾ The literal meaning of the term is « capable of becoming an object of knowledge ».

References

Blunden, A., 1987, *Vygotsky and the Dialectical Method*, www.marxists.org/archive/works/comment/vygotsk1.htm.

Frath, P., 2008, « Pour en finir avec l'essentialisme en linguistique », in Frath, P. (coord), *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur - Beihefte n°35*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 7-16.

James, W., 1981, *The Principles of Psychology*, Cambridge, MA, Harvard University Press. Originally Published in 1890.

Kleiber, G., 2001, « Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme », in Keller, D., Durafour, J.-P., Bonnot, J.-F. & Sock, R. (éd.), *Percevoir : monde et langage*, Bruxelles, Mardaga, 335-370.

Miller, A.V. (Tr.), 1977, *Hegel's Phenomenology of Spirit*, Oxford University Press.

Robins, D., 2001, *Vygotsky's Psychology-Philosophy : A Metaphor for Language Theory and Learning*, New York, Kluwer Academic / Plenum Publishers.

Vygotsky, L.S., 1987, *The Collected Works, volume 1, Problems of General Psychology*, (edited by Robert W. Rieber and Aaron S. Carton, translated by Norris Minnick), Plenum Press, 1987.



La construction de la référence dans la narration historique. Étude de cas : la révolution française

Catherine-Isabelle Bregeaut

Université de Reims Champagne-Ardenne

S'intéresser à l'écriture de l'Histoire revient à s'interroger sur la représentation du passé. Dans cet espace de questionnement balisé par la réflexion épistémologique des historiens et des philosophes (Veyne, Ricoeur), les recherches menées en linguistique sur la référence (Keiber, Anscombe) apportent une contribution essentielle ; elles éclairent notamment les modes de donation d'un référent complexe, qui superpose à la réalité le réel modélisé par des configurations discursives multiples. Nous avons fait le choix de réfléchir à la conceptualisation de la réalité historique à partir d'un exemple précis, celui de la « révolution française », celle de 1789, en raison du caractère marquant que l'événement a dans l'histoire de la France, aussi bien que dans la pensée politique qui préside au fonctionnement de ses institutions. L'analyse linguistique sera bipolaire.

Dans un premier temps, il s'agira de mettre à jour, les processus sémantiques en œuvre dans la langue (le sens comme référence virtuelle) et ceux activés dans l'usage (le sens comme référence subjectivement actualisée) ; ces modalités d'actualisation du sens par la parole seront analysées à partir des réponses de 120 étudiants.

Dans un deuxième temps, nous confronterons ces usages différentiels qui témoignent de mécanismes interprétatifs distincts à la parole institutionnelle telle qu'elle se présente dans les manuels scolaires. Nous avons opté pour une approche comparative de leçons consacrées à 1789, à partir de livres de l'école élémentaire parus sous l'empire, la restauration et la troisième république ; les observations auxquelles nous parviendrons seront rapportées en contrepoint au discours didactique actuel. La perspective diachronique sera retenue comme un prisme propre à mesurer la variation des occurrences en fonction des instances narratives.

Nous ne prétendons pas, par cette analyse, apporter de réponses à la vertigineuse question du sens ; notre tâche se limite à raisonner sur un syntagme, en considérant de manière attentive le processus interprétatif sous l'angle de la stabilité intersubjective et des variables individuelles. Il est vrai que nous traquons « le sens du sens » ; s'engager dans une telle entreprise suppose que nous acceptions par avance le caractère inexorablement inabouti de notre réflexion. Si les recherches de Georges Kleiber nous donnent la force de cet engagement, c'est qu'elles construisent, non un cadre et moins encore un système, mais plutôt une maïeutique où les théories de la référence s'engendrent et se dépassent dans le respect de ce qu'il y a de plus vital dans la pensée : la culture de la confrontation et du paradoxe.

Bibliographie

- Frath, P., 2007, *Signe, référence et usage*, Paris, Le Manuscrit.
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- Kleiber, G., 1999, *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Lille, Ed. du Septentrion.
- Kleiber, G., 2001, « Sur le sens du sens : objectivisme et constructivisme », in Keller, D., Durafour, J.-P., Bonnot, J.-F. & Sock, R. (éd.), *Percevoir : monde et langage*, Bruxelles, Mardaga, 335-370.
- Kripke, S., 1982, *La logique des noms propres*, Paris, Editions de Minuit.
- Milner, Jean-Claude. 1978. *De la Syntaxe à l'interprétation*. Paris, Editions du Seuil.
- Putnam, H., 1990, *Représentation et réalité*, Paris, Gallimard.
- Ricoeur, P., 2001, *Histoire et vérité*, Paris, Editions du Seuil.
- Veyne, P., 1998, *Comment on écrit l'Histoire*, Paris, Points.

Traitement automatique de l'anaphore associative

Pierre-André Buvet

CNRS - Université Paris 13

Parmi les nombreux de Georges Kleiber, il y a ceux qui portent sur l'anaphore associative. Ainsi, dans le fameux exemple *Nous arrivâmes dans un village. L'église était ouverte. Le clocher était penché*, les relations entre *L'église* et *un village* et *L'église* et *Le clocher* sont des anaphores associatives. Georges Kleiber a démontré comment la relation entre un méronyme et un holonyme joue un rôle fondamental pour apparier une expression anaphorique du type nominal à son antécédent.

Dans le cadre du traitement automatique des langues, la résolution des anaphores est cruciale car elle contribue à détecter une chaîne de référence dans un texte et, ce faisant, à identifier l'une de ses thématiques. L'objet de la communication sera de montrer comment les étiquettes sémantiques associées aux noms d'artefact (c.-à-d. des substantifs comme *défonceuse*, *manche*, *pince*, *tournebroche*) participent à l'étiquetage des anaphores associatives.

Dans un premier temps, nous discuterons des fondements linguistiques de cette étude. Nous indiquerons, notamment, qu'au niveau des substantifs il ne s'agit pas d'encoder dans les bases de données qui les décrivent des relations du type partie-tout mais des propriétés sémantiques consécutives à leur statut, à savoir le fait que ce sont des objets dont la création est conditionnée par une fonctionnalité précise de telle sorte que les substantifs dénotant ces objets ont une combinatoire qui est leur propre, cf. Hoey, 2005. Dans un deuxième temps, nous présenterons les mécanismes du système de résolution des anaphores qui permettent l'appariement de deux GN, le plus à droite étant nécessairement du type LE N, en identifiant automatiquement une relation entre un holonyme et l'un de ses méronyme.

Dans un troisième temps, nous présenterons les résultats à partir de l'analyse de textes authentiques. Nous montrerons ainsi comment des travaux d'une hauteur teneur théorique, en l'occurrence ceux de Georges Kleiber, peuvent donner lieu à des applications qui jouent un rôle de premier plan pour le traitement de l'information.



Bibliographie

- Corblin, F., 1987, *Indéfini, défini et démonstratif*, Genève, Librairie Droz.
- Corblin, F., 1995, *Les formes de reprise dans le discours. Anaphores et chaînes de référence*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- Fradin, B., 1984, « Anaphorisation et stéréotypes nominaux », *Lingua*, 64 : 4, Amsterdam, Elsevier, 325-369.
- Hoey, M., 2005, *Lexical priming. A new theory of words and language*, New York, Routledge.
- Kleiber, G., 1991, « Anaphore - deixis : où en sommes-nous? », *L'information grammaticale*, 51, Editions Heck S.A., Paris, 3-18.
- Kleiber, G., 1993, « Anaphore associative, pontage et stéréotypie », *Lingvisticae Investigationes*, XVII:1, Amsterdam-Philadelphia, John Benjamins, 35-82.
- Kleiber, G., 1997, « Les anaphores associatives actantielles », *SCOLIA*, 10, Strasbourg, 89-120.
- Kleiber, G., 1997, « Des anaphores associatives méronymiques aux anaphores associatives locatives », *VERBUM*, XIX:1-2, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 25-66.
- Kleiber, G., 1999, « Anaphore associative et relation partie-tout : condition d'aléniation et principe de congruence ontologique », *Langue française*, 122, Paris, Larousse, 70-100.
- Kleiber, G., 2001, *L'anaphore associative*, Paris, PUF.
- Maillard, M., 1974, « Essai de typologie des substituts diaphoriques », *Langue française*, 21, Paris, Larousse, 55-71.

Noms propres : domaine de définition, domaine de référence, sens

Georgeta Cislaru

Université Sorbonne Nouvelle Paris 3

Ce travail se propose d'examiner le rapport entre référence et sens des noms propres en défendant l'hypothèse selon laquelle la référenciation n'est ni unique – bien qu'elle vise des particuliers –, ni complètement arbitraire, elle est *sémantiquement ordonnée*, au sens où elle semble entretenir des rapports de co-détermination avec ce que l'on qualifiera plus bas de sens du nom propre. Corollairement, on défendra l'idée d'un nom propre signifiant sous certaines conditions ; ni vide de sens, comme cela a pu être suggéré par toute une tradition logico-philosophique (dans la tradition de Mill et de Kripke, plus précisément), ni « anarchiquement » signifiant au gré de contextes spécifiques (cf. Barthes, par exemple)⁽¹⁾, mais porteur d'un sens ancré dans la catégorisation.

Une telle approche nous permettra de discuter sous divers angles la définition du nom propre formulée par Kleiber (2006 : 35-36) notamment, que nous retenons comme suit : i) « reconnaître une expression comme un nom propre, non seulement nous instruit que le référent visé est dénommé ainsi, mais nous indique aussi qu'il s'agit d'un particulier » ; ii) « le nom propre s'applique à des particuliers en tant que membres d'une catégorie conceptuelle. Ce ne sont pas des *x* que dénomment les noms propres, mais des *x* déjà classés dans une catégorie générale nominale » ; iii) le nom propre « dénote un *concept rassembleur d'instances* ».

Notre réflexion part du constat que les noms propres sont soumis à une « typologie référentielle » (Leroy, 2004 : 33) identifiant des sous-classes de noms selon la nature des référents désignés ; on parlera de *domaines de définition*, dans la mesure où les catégories ainsi identifiées permettent de définir l'aire d'application des noms (noms de personnes, de pays, de planètes, d'événements, etc.). Cette particularité peut être déterminante pour la nature et le fonctionnement des noms propres (cf. Bosredon, 2012, Jonasson, 1994 : 36, Van Langendonck, 2007). Le *domaine de référence*, quant à lui, englobe l'ensemble des possibilités référentielles d'une classe de noms propres appartenant au même domaine de définition ; comme le suggère déjà l'exemple (1), le domaine de référence peut ne pas se superposer au domaine de définition lorsqu'un nom propre de pays est utilisé pour désigner une équipe de foot (1a) ou un nom propre de ville est utilisé pour désigner un événement (1b) :

1. a) *La France a battu l'Italie 2 : 1* (reportage sportif)
- b) *25 ans après Tchernobyl, Fukushima... tirer enfin les leçons des catastrophes ?* (<http://www.amisdelaterre.be/spip.php?article993>)
- c) *À Zaporojié, Staline divise vétérans et nationalistes* (*Libération*, 27.09.10)
- d) *Elle a tout pour elle : mari, maison, argent, carrière. Pourtant, rien ne va plus dans son couple qui ronronne. Pleurs, divorce, remise en question et fuite en avant. Voilà notre Bovary new-yorkaise à la recherche d'un sens à sa pauvre vie - non sans une bonne carte de crédit.* (*Le Figaro cinéma*, 21.09.10)

La schématisation ci-dessous illustre le cas des noms de pays, et s'applique dans les grandes lignes aux autres noms propres visés ici :

Domaine de définition : [nom de] pays

Présupposition catégorielle : l'individu désigné appartient à la catégorie des pays

Domaine de référence : l'ensemble des référents pouvant être désignés par un nom de pays, tels que les états, peuples, territoires, équipes sportives, événements ; on constate une hétérogénéité significative à ce niveau, qui place la discussion qui suit sur le plan de l'usage.

Ce type de fonctionnement est notamment caractéristique des noms propres « historiques » (Jonasson, 1994) : noms de lieux habités, noms de personnalités historiques, politiques, artistiques, noms de personnages stéréotypés.

On peut en effet observer une régularité dans les possibilités référentielles de ces catégories de noms propres. Ainsi, chaque domaine de définition dispose d'un potentiel référentiel stable relativement bien défini, qui peut s'actualiser pour quasiment chacun des représentants du type concerné, chaque

occurrence pouvant sélectionner l'un ou l'autre domaine de référence, voire en combiner plusieurs. Le volet ii) de la définition du nom propre (Kleiber, 2006) citée plus haut est ainsi renforcé par le rôle que joue la catégorisation dans le fonctionnement de ces formes.

| Types de noms (domaine de définition) | Noms de villes | Noms de pays | Noms de personnalités politiques | Noms de personnalités littéraires ou artistiques |
|---------------------------------------|--|--|--|--|
| Domaines de référence | [Ville] Lieu Population Institution <i>Événement</i> <i>Equipe sportive</i> | [Pays] Lieu Population Etat <i>Événement</i> <i>Equipe sportive</i> | [Personne ⁽²⁾] Doctrine Personnalité | [Personne] Style Œuvre Personnalité |

Tableau 1. Domaines de définition vs domaines de référence.

Il semble peu opportun de soumettre d'emblée ce fonctionnement des noms propres à la distinction dénomination vs désignation, où la première serait réservée aux cas où domaine de référence et domaine de définition se superposeraient. Par ailleurs, la régularité des choix référentiels sous-tend une stabilité qui semble résister à une telle interprétation. Et cette régularité étaye la formulation d'hypothèses sémantiques. Dès lors, il y a lieu de distinguer entre les propriétés individuelles, qui ont un statut d'« occurrence », et qui vont tout juste éventuellement permettre la mise en place de constructions comparatives (« *comme* Npr », « *un nouveau* Npr ») et autres emplois métaphoriques pouvant déboucher sur des sens spécifiques d'une part, et les domaines de référence partagés par l'ensemble des représentants d'un domaine de définition, qui ont un statut de « type », d'autre part. En effet, ces derniers configurent véritablement le schéma sémantique des noms propres « historiques », d'après lequel il devient possible de proposer une interprétation sémantique sommaire du nom, indépendamment des connaissances dont le locuteur dispose quant à l'identité précise du référent individué ; en revanche, le savoir concernant les domaines de définition des noms propres s'avère indispensable⁽³⁾. Une description sémantique « dérivée » de la référence devient donc possible, qu'il serait toutefois intéressant de valider sur d'autres domaines de définition des noms propres (noms de marques, noms d'œuvres, etc.).

Notes

⁽¹⁾ Pour une discussion synthétique, voir Cislaru (2005), Leroy (2004).

⁽²⁾ Le domaine de référence premier semble d'ailleurs intégrer un trait *célèbre*, voire *ayant accompli quelque chose*, comme une sorte de clé pour les interprétations qui suivent au niveau des divers domaines de référence.

⁽³⁾ Je remercie les étudiants de Licence 3 qui, dans le cadre du cours de Sémantique, m'ont permis de vérifier un certain nombre d'hypothèses liées à ce travail.

Bibliographie

- Bosredon, B., 2012, « Entre dénomination et catégorisation : la signalétique », *Langue française* 174, 11-26.
- Cislaru, G., 2005, *Etude sémantique et discursive du nom de pays dans la presse française avec référence à l'anglais, au roumain et au russe*. Thèse de doctorat en Sciences du langage, Université Sorbonne Nouvelle. URL : <http://ed268.univ-paris3.fr/syled/individus/georgeta-cislaru/GCislaru_THESE.pdf>
- Jonasson, K., 1994, *Le nom propre : Constructions et interprétations*, Louvain-la-Neuve, Duculot.
- Kleiber, G., 1994, *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.
- Kleiber, G., 2006, « Retour sur les Noms Propres Standard Modifiés », *Linguística - Revista de Estudos Linguísticos da Universidade do Porto*, 1 (1), 33-51.
- Leroy, S., 2004, *Le Nom propre en français*, Paris, Ophrys.
- Van Langendonck, W., 2007, *Theory and Typology of Proper Names*, Berlin – New York, Mouton de Gruyter.

La signalétique des actions : le cas des noms descriptifs en portugais

Cleber Conde

Université Fédérale de São Carlos, Brésil

Depuis 2011, nous menons, au sein du Groupe de Recherche en Sémantique Référentielle (GeSER), un ensemble de recherches à propos des dénominations données non seulement aux actions, aux processus et aux événements liés au gouvernement brésilien, mais aussi aux événements diffusés dans les médias. Dans le cas des actions du gouvernement, nous avons mené des observations à différents niveaux. Par exemple, les programmes sociaux, avec le programme pour promouvoir le logement social : « Programa Minha Casa Minha Vida » (Programme Ma maison Ma Vie), ou bien le programme d'inclusion sociale avec une aide en faveur des étudiants défavorisés pour leurs études dans des institutions privées, comme le « Programa Universidade para Todos » (Programme Université pour Tous). Néanmoins, un des organismes publics les plus productifs pour dénommer ses actions est le Département de la Police Fédérale, ou tout simplement la Police Fédérale (PF). Il s'agit d'un organisme qui relève du Ministère de la Justice et qui opère sur tout le territoire brésilien pour mener à bien des enquêtes, pour exécuter les divers types de mandats judiciaires qui ne sont pas du ressort de la police locale et pour traiter les crimes commis contre l'État brésilien. La Police Fédérale agit également dans les aéroports, les ports, aux frontières et sur le littoral brésilien pour lutter contre la contrebande, l'évasion fiscale, le trafic de drogue, la corruption et les autres crimes fédéraux. Depuis l'année 2003 est que la dénomination des actions rends plus quotidienne utilisant un nom commun (Nc) « opération » et un autre élément « X » (Nc + X) (cf. Kleiber, 1985). Par exemple : « Operação Cavalo de Tróia » (Opération Cheval de Troie), « Operação Isaías » (Opération Isaïe), « Operação Pedra Branca » (Opération Pierre Blanche), « Operação Pedra Branca II » (Opération Pierre Blanche II).

L'enregistrement officiel des opérations jusqu'en juillet 2012 témoigne de la grande productivité de l'institution en matière de dénominations, avec un total de 1636 opérations (<http://www.dpf.gov.br/agencia/estatisticas>) révélées au public et dont les noms ont circulé ou circulent encore dans la presse régionale ou nationale. Cette pratique dénominative a retenu notre attention par sa complexité, par le contexte de production et la grande quantité de données. Au vu de ces caractéristiques, nous avons commencé à relever les particularités dénominatives de ces actions, les types d'occurrences qui figurent en position « X » étant très diversifiés. Ainsi, nous avons constaté en position « X » plusieurs items et structures différentes : un autre Nc (Operação *Águia* – Opération *Aigle*) ; des anthroponymes de personnages mythiques (Operação *Perseu* – Opération *Persée*), de personnages bibliques (Operação *Zaqueu* – Opération *Zachée*), de bandes dessinées (Operação *Mandraque* – Opération *Mandraque*) ou du folklore brésilien (Operação *Iara* – Opération *Iara*) ; des toponymes (Operação *Venezuela* – Opération *Venezuela*) ; des chiffres (Opération *3x1*). Des dénominations plus complexes apparaissent aussi avec plusieurs items en position « X », comme pour les opérations « Caixa de Pandora » (Boîte de Pandore), « Filho Pródigo » (Fils Prodigue), « Senhor do Anéis » (Seigneur des Anneaux) et on peut également relever des phrases entières comme pour l'opération « Aluga-se o Brasil » (Brésil à Louer). Outre ces caractéristiques, certaines dénominations utilisent des noms étrangers au portugais : opération « Duty Free », « Uaiara » (de l'umutina, langue indigène du Brésil), « Da Shan » (du chinois), ce qui nous amène à une autre caractéristique remarquable de ce phénomène qui relèverait d'une autre signification, au-delà du rapport entre le sens et la référence. Confronté à une telle richesse de données et à l'intrigante relation monde-langage, qui est évoquée par Kleiber (1984) quand il déclare que « la langue a pour vocation première de parler du réel », nous cherchons à comprendre comment les relations dénominatives se constituent en une forme hybride à partir de la « dénomination descriptive », avec les procédures dénominatives du nom propre et de la description définie.

En outre, il faut tenir compte que nous avons affaire à un rapport de dénomination contrôlée et, pour cette raison, nous nous sentons à notre aise pour emprunter la définition de « signalétique » de Bosredon (1997) : « J'ai appelé signalétique ces champs spécifiques d'identification selon les domaines d'objets identifiés qui permettent de penser qu'on ne nomme pas une toile comme on intitule un livre (...) » Une signalétique des actions policières, militaires, de contrôle et d'inspection serait-elle envisageable ?



En quoi consisterait le domaine toujours linguistiquement marqué de tels objets ? Quelle phénomène permettrait la substitution du nombre de procès ou d'enquêtes par une dénomination descriptive et par conséquent son individuation ? De telles questions constituent un véritable défi pour la recherche scientifique sur la signification des dénominations (notamment les dénominations descriptives) et les pratiques dénominatives, du moins dans le contexte que nous analysons.

Pour mieux comprendre cet objet d'analyse, nous avons d'abord isolé le phénomène parmi d'autres analogues, comme nous l'avons décrit précédemment. En portugais, la liste des Nc qui peuvent occuper la « tête » du syntagme nominal (SN) est longue et chaque élément semble être une forme prototypique (Kleiber, 1990) : les Nc « projet » et « programme » font référence à des actions institutionnelles et gouvernementales, alors que le Nc « opération » peut être utilisé pour des enquêtes policières, fiscales, etc. D'après les tests et après quelques comparaisons, nous avons observé que les items dont le Nc était suivi d'un syntagme prépositionnel (SP) ou d'un syntagme adjectival (SAdj) n'étaient pas de même nature que ceux qui étaient relevés pour les dénominations des actions de la PF. Les items « Programa de Desenvolvimento Profissional » (Programme de développement professionnel) et « Programa Nacional de Alimentação Escolar » (Programme National d'alimentation Scolaire) échappent à la structure Nc + X. Par conséquent, à des fins d'analyse et de discussion, nous avons divisé les dénominations en deux groupes :

- a) le groupe où le Nc n'est pas suivi de SP ou SAdj - remarque est 0 (zéro);
- b) le groupe où la Nc est suivi (remarque positive) pour le SP et SAdj.

Nous avons provisoirement attribué la désignation de « structure non marquée » aux structures du premier groupe et la désignation contraire de « structure marquée » à celles du deuxième groupe. Tous les 1636 items des archives de la PF sont des structures non marquées. Notre sentiment est que les formes marquées ne sont pas nécessairement des dénominations, contrairement au cas des formes non marquées. Cependant, nos réflexions et nos analyses sont encore insuffisantes pour pouvoir se prononcer catégoriquement. Pour autant, ce que nous avons l'intention d'analyser et de comprendre reste tout à fait clair : il s'agit des *dénominations descriptives* des actions de la PF dont les structures du SN ne sont pas marquées par une préposition ou un SAdj.

Finalement, nous présentons les procédures méthodologiques utilisées pour analyser le phénomène, les résultats partiels obtenus à partir des données qui ont été relevées jusqu'à présent ainsi que la discussion qui s'y rapporte, afin de comprendre comment les dénominations des « opérations » se constituent en un sens prédicatif, complexe et riche dans son émergence.

Bibliographie

- Bosredon, B., 1997, *Les titres des tableaux*, Paris, PUF.
- Costa, C., 2009, « Teorias descritivas dos nomes próprios », in *Dissertatio*, volume 30.
- Frege, G., 1978, *Lógica e filosofia da linguagem*, São Paulo, Cultrix.
- Kleiber, G., 1984, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 76, 77- 94.
- Kleiber, G., 1985, « Sur la sémantique et la pragmatique des SN LE PROJET DELORS et LA CAMARADE CATHERINE », *L'information grammaticale*, 27, 3-9.
- Kleiber, G., 1990, *La sémantique du prototype*, Paris, PUF.
- Kleiber, G., 1994, *Nominales: essais de sémantique référentielle*. Paris, Armand Colin.
- Matushansky, O., 2009, « On the linguistic complexity of proper names », *Linguist and Philosophy*, 21, 573-627.



Onomastic Denomination and Semantic Componential Analysis. The case of Paleo-European Hydronymy

Fabio Massimo D'Amato

Sapienza University of Rome, Italie

The object

This paper deals with the relationship between semantic theory and lexicological analysis. In particular, it tackles the issue of the analysability of the semantic features of proper names, focusing on a single onomastic class: hydronyms.

As is well known, European hydronymy has a wide variety of forms which are mostly genealogically related to Indo-European languages and morphologically diverse according to a complex typology. In this system, one restricted subclass constitutes a preferential object of research, above all in Indo-European and Paleo-European studies, regarding historical-comparative methodology drawing on linguistic evidence dating back to prehistoric diachronies.

For this reason, an essential preliminary stage of this study involves a full review of Krahe's *alteuropäische Hydronymie*, which is the most extensive etymological inventory of pre-historic hydronyms regarding Europe. After excluding many unattested or problematic forms, an inventory of 388 river names has been drawn up; these names are attributable to a group of 18 radical stems, which comprises the object of the present analysis.

Method and aims

Starting from a consideration of authoritative claims – such as those by Belardi, Kleiber and Jonasson – on the designative function of proper names and, above all, on the incompleteness of this notional category, the present research discusses the contribution of Searle, who convincingly points out the connotative function of the lexical material in cases regarding the denomination of individual entities.

Therefore, the operative hypothesis at the basis of this study is the extent to which light may be shed upon the links between the semantic values of the lexical roots of hydronyms and the precise number of cognitive categories accountable for the choice of the roots themselves.

This reveals the need to establish a single procedure as far as referential categorization is concerned which provides the principle basis for formal coherence within a selected onomastic lexicon, a coherence that allows us to discuss “onomastic systems”.

Consequently, the methodology selected for this study is the componential analysis of the semantic structure, largely following the work of Koski, who first applied this model to onomastics (and to Balto-Finnic place names in particular).

Conclusions

Through the identification of five core components of hydronymical semantics (deictic, descriptive, locative, mental-emotive, and tropic or metaphorical), it has been possible to draw up inheritance tables in order to distinguish their distribution according to root-stem. Although these results should be considered purely provisional, they allow us to produce a preliminary categorization of that complex of semasiological determinatives, which, until now, has often been referred to as a “semantic polyfocality” of onomastic forms.

Leaving aside an analysis of the deictic component, which represents a sort of “semantic universal” in toponomastics, Paleo-European hydronymy appears to be characterized by descriptive and tropic semantics, to the detriment of locative and mental-emotive components.

From the perspective of the sociolinguistic act of “onomastic denomination”, it is possible to see the prominence of the descriptive lexicon as an indication of the need to recognize the river as a concrete entity. This need, undoubtedly caused by issues linked to the advantages the social group gains through knowledge of its geophysical characteristics (navigability, water depth, abundance of fish etc.), is in turn connected to criteria regarding the economy and intelligibility of linguistic forms.

References

- Jonasson, K., 1992, « Le nom propre désignateur : un terme massif ? », in Banys, W., Bednarczuk, L. & Bogacki, K. (éd.), *Etudes de linguistique romane et slave. Hommages à S. Karolak*, Krakow, Ecole Normale Supérieure à Cracovie, 291-313.
- Kleiber, G., 1994, *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.
- Kleiber, G., 1995, « Sur la définition des noms propres : une dizaine d'années après », in Noailly, M. (éd.), *Nom propre et nomination*, Paris, Klincksieck, 11-36.
- Koski, M., 1978, « The change of Semantic Structure in some Balto-Finnic Place Names », *Onoma XXI*, 334-342.
- Krahe, H., 1962, *Die Struktur der alteuropäischen Hydronymie*, Wiesbaden.
- Searle, J. R., 1971, « The problem of proper names », in *Semantics : An Interdisciplinary Reader in Philosophy Linguistics and Psychology*, Cambridge.

Le statut des êtres supposés dans la philosophie du langage et de la connaissance de Samuel Alexander

René Daval

Université de Reims Champagne-Ardenne – CIRLEP

Une question fondamentale de la philosophie est celle du statut des êtres supposés, et la philosophie analytique l'a rencontrée sur sa route dès ses origines, comme le montre le dialogue entre l'autrichien A. Meinong et l'anglais B. Russell. Le grand métaphysicien Samuel Alexander se pose lui aussi la question du statut ontologique des êtres supposés. Meinong insistait sur la part importante que joue la supposition dans notre expérience, dans l'hypothèse scientifique, la représentation imaginaire ou la croyance. Que peut-on affirmer au sujet de ces idées ? Les mots qui les nomment ont-ils une référence ? Pour Meinong, les suppositions ne sont pas seulement des idées, mais elles ont une référence dans un monde intelligible, ce qui a conduit beaucoup de ses lecteurs à parler d'un platonisme de l'auteur autrichien. Russell critique ce platonisme et plaide pour une ontologie moins luxuriante. Alexander, pour sa part, compare les propositions qui réfèrent à des êtres supposés et celles qui affirment quelque chose de notre monde réel, et juge que dans les premières, des prédications sont faites, sans la caractéristique des propositions qui affirment quelque chose à propos de la réalité, à savoir qu'elles sont crues. Contrairement à l'idée de Meinong, ces êtres supposés ne sont pas un témoignage additionnel d'un monde neutre qui n'est ni mental ni physique. Alexander refuse l'exubérance ontologique et pour lui les suppositions sont reliées aux jugements comme les idées aux perceptions. Ces suppositions peuvent être véridiques ou non et si elles ne le sont pas, elles impliquent l'illusion ou la non réalité, mais demeurent des saisies de la réalité dans le même sens que les idées qui peuvent n'être que des idées, ou au contraire être vérifiées.

Quand on pense, par exemple, à des espaces de plus de trois dimensions on pense à des fictions. Leur valeur tient à leur consistance interne et à leur connexion avec les espaces réels. Ils sont pour une part illusoire et pour une part liés à l'espace réel et sont des perspectives de la réalité du point de vue d'un esprit qui joue avec ses imaginations le long de lignes de pensée qui commencent dans la réalité. Pour Alexander, il n'y a pas de monde neutre d'objets de pensée, mais ceux-ci sont dans le monde réel qui contient des erreurs et des illusions. Il n'y a pas de monde en dehors du monde réel. L'illusion ne devient une non-réalité que lorsqu'elle est crue. Le monde contient nos esprits, ce qui est dans celui-ci et les choses extérieures. Peter Strawson ne dira pas autre chose dans son livre célèbre *Les Individus*.

On peut regretter qu'Alexander fasse appel à la seule introspection pour analyser le statut des suppositions. Sur ce point il est proche de David Hume qui a une conception similaire sur le statut des fictions. Je ferai appel à la théorie des descriptions définies de Russell pour appuyer sur la logique contemporaine les thèses d'Alexander. Je terminerai en insistant sur un point de convergence entre la philosophie d'Alexander et la linguistique de Georges Kleiber : l'importance accordée à la question de la référence (qui apparaît dans la théorie de la dénomination de Kleiber) plutôt qu'à celle du rapport signifiant-signifié telle qu'on la trouve chez F. de Saussure et qui traite le langage d'abord comme un système fermé sur lui-même réservant pour après la question du rapport à la réalité.

Bibliographie

Alexander, S., 1920, *Space, Time and Deity*.

Russell, B., 1914, *Mysticism and logic*, trad. D. Vernant, Paris, Vrin, 2007.

Russell, B., 1905, *De la Dénotation*, trad. J-M. Roy, Paris, PUF, 1989.

Hume, D., 1946, *Traité de la nature humaine*, trad. Leroy, Paris Aubier.

Kleiber, G., « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, 36, 2001.

« Metaphor between philosophy and linguistics » : the place of metaphor in Georges Kleiber's research into sense and reference

Jocelyn Dunphy-Blomfield

Monash University, Melbourne, Australie

The title of this study comes with a little tweaking from Georges Kleiber's book *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, co-edited with Nanine Charbonnel. From the 1980s on, his articles resituating metaphor have brought out the specificity of metaphor and its ability to put major issues in linguistics into mutual relation: metaphor-truth ; semantics-pragmatics; analysis-theory; and since 2000 metaphor and proverbs.

These articles, though relatively few in Kleiber's bibliography (one book out of 45 and ten articles out of 340), give the linguistics of metaphor a new profile. I aim to trace this profile by showing the originality of his approach, then highlight this originality by contrasting it with the linguistic positions of structuralism and post-structuralism which preceded it and were analysed by the philosopher Paul Ricoeur in *The Rule of Metaphor*.

In both cases the work of analysis allows us to rethink the approach to metaphor and renew the discipline concerned - linguistics or philosophy. Kleiber has given linguistics the « anthropological » (Fراث) and « functional » (Gledhill, 2010) form that lets it emerge from usage and daily life : Ricoeur's work on metaphor discovered what was missing from his school of philosophy, the phenomenology coming down from Husserl : an ontology emerging in a similar way from lived experience.

Despite the differences between the two authors this common base of linguistics and philosophy in the experience of life makes it fitting for the study to conclude with Merleau-Ponty's writing on the act of speech as such that it is an action which springs from the doubts, hesitations and daring of life itself. It is in this view of language, both ontological and poetic, that the 'displacement' of metaphor gives philosophy and linguistics room to interact with each other while remaining distinct.



Bibliography

- Charbonnel, N. & Kleiber, G. (ed.), 1999, *La métaphore entre philosophie et rhétorique*, Paris, PUF.
- Ricoeur, P., 1978 / 1975, *The Rule of Metaphor : interdisciplinary studies of the creation of meaning in language*. Translated by Robert Czerny with Kathleen McLaughlin and John Costello SJ. London, Routledge.
- Fراث, P., 2012, « Introduction : référence, conscience et sujet énonciateur », in Frath, P., Bourdier, V., Bréhaut, K, Hilgert, E., & Dunphy-Blomfield, J. (éd.), *Référence, conscience et sujet énonciateur. Res per nomen III*, Reims, EPURE, 7-9.
- Gledhill, C., 2010, « L'ajout post-verbal en anglais : séquence dérivée ou signe distinctif ? », in Frath, P., Pauchard, J. & Lansari, L. (éd.), *Langue, référence et anthropologie. Res per nomen II*, Reims, EPURE.
- Dunphy-Blomfield, J., 2012, « Consciousness, Reference and the Speaking Subject in Paul Ricoeur's *The Rule of Metaphor* », in Frath, P., Bourdier, V., Bréhaut, K, Hilgert, E., & Dunphy-Blomfield, J. (éd.), *Référence, conscience et sujet énonciateur. Res per nomen III*, Reims, EPURE, 511-536.
- Merleau-Ponty, M., 1973 / 1969, *The Prose of the World*, Evanston, Northwestern Univ. Press, 115-120.

Extensions de sens, changements de référence et redénomination dans le vocabulaire français de la marine

Jacques François

Université de Caen & LATTICE, CNRS – ENS – Paris 3

Elisabeth Ridet

Université de Caen, Centre de Recherches en Histoire Quantitative

Michel Daeffler

Université de Caen, Centre de Recherches en Histoire Quantitative

L'objet de l'exposé est de montrer comment la constitution du vocabulaire de la marine à voile entre le moyen français et le français classique a suivi l'évolution des techniques de navigation et de construction navale.

Trois illustrations de complexité croissante seront présentées sur la base d'un examen comparatif d'une quinzaine de ressources lexicographiques générales, techniques et historiques.

En premier lieu l'évolution des définitions du terme *étrave* sera étudiée au cours des 17^e-19^e siècles. Elles s'adaptent au progrès dans les matériaux et procédés de construction navale. Ici ni métaphore ni métonymie ne sont en jeu, simplement un ajustement à l'évolution du référent.

En second nous observerons comment la dénomination *barre* s'est progressivement substituée à *timon* sans être entravée par le changement de dispositif (de la *barre-timon_1* rectiligne à la *barre-roue_2*) ni par son emploi géologique (la *barre_3* que les embarcations doivent franchir à la sortie d'un estuaire). Cet exemple est destiné à illustrer le jeu subtil entre l'obsolescence de *timon* associée à une redénomination (*timon* à *barre_1*), les extensions de sens de *barre* (*barre_0* à *barre_1* / *barre_3*) et le changement de référence (*barre_1* à *barre_2*).

Enfin nous suivrons l'évolution des rapports sémantiques complexes entre les deux verbes *touer* et *remorquer* véhiculant selon les époques et les lieux un même dispositif ou deux dispositifs différents de déplacement d'un navire par traction. Après une période de polysémie diatopique de *touer*, les deux verbes ont été distingués pour désigner les deux dispositifs soit de halage (*remorquer*), soit de traction sur une ancre immergée (*touer*)

L'exposé prendra appui sur l'histoire de la LEXICOGRAPHIE DE MARINE, sur les travaux de SÉMANTIQUE STRUCTURALE de K. Heger (le trapèze sémiotique), sur ceux de L'ÉCOLE ALLEMANDE DE SÉMANTIQUE HISTORIQUE (P. Koch, A. Blank et P. Gevaudan : projet DeCoLar de l'université de Tübingen) dédiés à la typologie des changements de sens, de référence et de désignation et sur un choix de contributions à la SÉMANTIQUE DE LA MÉTAPHORE ET DE LA MÉTONYMIE (Jakobson 1963, Le Guern 1972, G. Lakoff, M. Johnson, L. Goossens, G. Kleiber, i.a.)

Bibliographie

Baldinger, K., 1984, *Vers une sémantique moderne*, Paris, Klincksieck.

Blank, A., 2000, « Pour une approche cognitive du changement sémantique : aspect sémasiologique », in François, J. (dir.), *Théories contemporaines du changement sémantique, Mémoire IX de la Société de Linguistique de Paris*, 59-74.

Geeraerts, D., 1997, *Diachronic Prototype Semantics. A Contribution to Historical Lexicology*, Oxford, Clarendon Press.

Heger, K., 1976, *Monem, Wort, Satz und Text*, Tübingen, Niemeyer.

Kleiber, G., 2010, « Polysémie et cognition », in François, J. (éd.), *Grandes voies et chemins de traverse de la sémantique cognitive, Mémoires de la Société linguistique de Paris*, tome XVIII, Leuven, Peeters, 163-183.

Koch, P., 2000, « Pour une approche cognitive du changement sémantique : aspect onomasiologique », in François, J. (dir.), *Théories contemporaines du changement sémantique, Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, tome IX, 75-96.

Lakoff, G. & Johnson, M., 1999, *Philosophy in the Flesh*, New-York, Basic Books.



La conception de la dénomination chez Georges Kleiber

Pierre Frath

Université de Reims Champagne-Ardenne – CIRLEP

Comme on le sait, la référence a été explicitement écartée de la réflexion linguistique par les pères fondateurs de la linguistique moderne, Ferdinand de Saussure et Leonard Bloomfield, non parce qu'ils pensaient qu'elle n'y avait pas sa place, mais parce qu'ils estimaient que la linguistique devait d'abord, avant d'aborder la référence, se concentrer sur la langue et l'étudier sous l'angle d'un système de signes. Par la suite, la conception saussurienne du signe comme entité composée d'un signifiant et d'un signifié a été adoptée plus ou moins explicitement par la linguistique du vingtième siècle, alors même qu'elle instaurait une rupture avec une tradition issue de l'Antiquité et développée au Moyen Âge, qui voyait le signe comme une entité composée de trois éléments, *vox*, *conceptus* et *res*, parmi lesquelles l'extralinguistique avait sa place.

En France, la référence en langue a été réintroduite dans la pensée linguistique par Georges Kleiber à partir des années quatre-vingts. Le point de départ de sa réflexion a été un travail sur les descriptions définies de Bertrand Russell qu'il a publié en 1981. Si la conception russellienne de la référence n'est pas entièrement satisfaisante, elle a en tous les cas été suffisamment stimulante pour lancer Georges Kleiber dans une réflexion nouvelle et originale sur la notion de dénomination en langue. Comme ses positions sur cette question ont évolué au fil du temps, il a ressenti le besoin de clarifier, pour lui-même et pour ses lecteurs, ses idées anciennes et nouvelles dans un article publié en 2001 et intitulé « Remarques sur la dénomination ».

Cette communication fera essentiellement référence à cet article. Georges Kleiber y développe d'abord ses positions anciennes et il aborde la dénomination en huit points : *Relation entre une expression linguistique X et un élément x de la réalité* ; *Acte de dénomination préalable* ; *Une association référentielle durable* ; *Deux types de dénominations* ; *Un sens représentationnel préconstruit* ; *La présupposition existentielle* ; *Abréviation d'une combinaison noématique* ; *Dénomination et substantif*. Une seconde partie est consacrée à l'évolution de ses positions.

Je commencerai par décrire et commenter la conception de Georges Kleiber de la dénomination telle qu'elle apparaît dans ce texte, puis j'en ferai une synthèse à la lumière de certaines considérations philosophiques. Je montrerai qu'elle comprend un changement de perspective qu'on peut qualifier de révolutionnaire, mais qu'en même temps, elle reste imprégnée des conceptions analytiques et cognitivistes contre lesquelles Georges Kleiber semble parfois lutter.

Ce qui est révolutionnaire dans la pensée de Georges Kleiber, c'est d'abord d'avoir eu le courage de rappeler, presque le seul dans notre pays à cette époque, l'importance de la référence en langue. Si nous parlons, c'est bien d'abord pour parler *de* quelque chose, à savoir de notre expérience commune et individuelle. Cela allait à l'encontre de l'habitude des linguistes de considérer la langue soit comme un système de signes, une notion introduite par le structuralisme, soit comme un code, une hypothèse fondamentale dans les approches cognitivistes et logicistes de la langue. Dans le premier cas, le linguiste considère la langue comme une entité fermée sur elle-même, et donc sans lien théorique avec le référent. Dans le second cas, il la considère comme un phénomène biológico-fonctionnel produit par le cerveau de chacun de nous selon des lois qu'on peut formuler. Il s'agit donc pour le linguiste s'une part d'élucider les mécanismes mentaux qui produisent la langue, et pour cela de définir les objets à l'œuvre dans ces mécanismes (règles, catégories, marqueurs, fonctions, composants sémantiques, etc.). Il s'agit d'autre part d'expliquer notre usage collectif de la langue, et pour cela, le linguiste est tout naturellement amené à admettre l'existence d'universaux. L'extralinguistique peut alors être abordé par l'hypothèse d'une sorte d'isotopie entre les composants du *conceptus*, de la *vox* et de la *res* : si les universaux concernent à la fois la pensée, la langue et la réalité, alors penser la réalité et en parler, c'est y accéder directement.

Egalement révolutionnaire est le travail de Georges Kleiber sur la dénomination et son importance dans l'ontologie de notre expérience. La présupposition d'existence en est le concept majeur : les mots (et pas seulement les substantifs, précise Georges Kleiber) indiquent à chacun ce qui existe pour tous. Ce qui n'est pas nommé n'existe pas pour nous et nous ne pouvons en parler. Cela n'est pas une position



solipsiste : le monde possède une existence indépendante de nous, et il est plus que probable qu'il existe des quantités de choses dans la nature dont nous ne savons rien tant que personne ne les a vues et ne les a nommées. Cette conception se détache très nettement de la philosophie analytique classique, celle qui est issue des travaux de B. Russell, pour laquelle les choses attendent de toute éternité d'être nommées : les mots ont du sens parce que les choses ont de l'être.

Georges Kleiber a introduit un point de vue anthropologique extrêmement riche et fécond dans les études linguistiques : la langue est avant tout ce « trésor commun » dont parlait Frege, cette entité publique décrite par Wittgenstein. Cependant, sa pensée reste imprégnée de l'idée que la langue est avant tout un processus individuel de type mécanique, un encodage et un décodage d'objets sémantiques et syntaxiques. Il affirme ainsi que la dénomination est une entité codée et en même temps qu'elle présuppose l'existence du référent ou des choses qu'elles dénomment, donc sans codage.

Or admettre le codage devrait impliquer l'engagement de répondre aux questions suivantes :

- quelles sont les entités qui composent le code ? (la question des primitives)
- comment ces entités sont-elles agencées en langue ? (la question de l'universalité de la syntaxe et de la logique)
- où ces entités existent-elles et comment sont-elles mises à la disposition de tous afin de permettre l'intercompréhension ? (la question ontologique)
- comment et pourquoi les règles sont-elles déclenchées dans notre cerveau ? (la question du dualisme inhérent aux explications mécaniques)

Ces questions fondamentales sont généralement ignorées dans la réflexion linguistique moderne et elles sont donc laissées sans réponses. Georges Kleiber nous a montré le chemin qui devrait nous permettre de formuler des points de vue débarrassés de toute naïveté métaphysique. L'étude de la langue doit abandonner la quête essentialiste pour se consacrer à un descriptivisme décomplexé, comme toutes les autres sciences ; l'activité linguistique individuelle doit être comprise par rapport à celle de la communauté linguistique tout entière, qui est première, suivant en cela les enseignements de L. Wittgenstein, et plus récemment de François Flahault ; la syntaxe doit être considérée comme un recueil de régularités et non comme un ensemble de lois qui gouvernent et agencent les mots ; le sens lexical doit être étudié par rapport aux textes et à l'usage, et non à l'aide d'hypothétiques entités sémantiques.



Bibliographie

- Flahault, F., 2007, *Adam et Eve. La condition humaine*. Paris, Mille et une nuits.
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Klincksieck, Paris.
- Kleiber, G., 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, 36, 21-41.
- Kleiber, G., 2003, « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, t. XXV, n° 1, 97-106.
- Kleiber, G., 2011, « Types de noms : la question des occurrences », *Cahiers de Lexicologie*, 99 : 2, 49-69.
- Russell, B., 1905, « On denoting », *Mind*, new series, 14, 479-493.
- Wittgenstein, L., 1961, *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations Philosophiques*, traduit par Klossowski P., NRF, Paris.

Some objections to the metalinguistic theory of proper names

Aldo Frigerio

Università Cattolica di Milano, Italie

Kleiber (1981) defended a metalinguistic theory of proper names according to which a proper name « N » means « *x* called /N/ ». Kleiber rejects the term « metalinguistic » for his theory because the property of being called is a mundane one. I believe we can call his theory « metalinguistic » in another sense, though : according to it, the signifier of a proper name is a part of its meaning. The metalinguistic theory offers many advantages (e.g. it as a good compromise between Kripke's direct reference theory (Kripke, 1980) and Frege's descriptive theory (Frege, 1892) and allows a uniform treatment of normal referential uses and of denominative uses of proper names) and this is the reason why many linguists and philosophers of language have accepted it (e.g. Recanati, 1993, Katz, 1994, Geurts, 1997). Even so, I think there are good reasons to refuse the metalinguistic theory of proper names.

The first reason concerns translation of proper names from a language to another one. While not every proper name is translated into other languages, many are. An advocate of the metalinguistic theory must say that when a proper name is translated, its meaning in the language L_1 is different from that of its translation in the language L_2 . According to the metalinguistic theory, the signifier of a proper name is part of its meaning. Accordingly, if the signifier changes, the meaning of the proper name changes as well. Since in the languages L_1 and L_2 the signifier is different, then the meaning must be different as well. For instance, the meaning of the proper name *Londres* in French must be different from the meaning of *London* in English. In French *Londres* means « *x* called /Londres/ », while in English *London* means « *x* called /London/ ». But this conclusion is not plausible : *Londres* seems to mean in French something very similar to what *London* does in English. By the same token, (2) seems to be a completely correct translation of (1) :

- (1) *London is pretty*
- (2) *Londres est belle*

The above can't be accepted by the advocate of the metalinguistic theory, though, because the meanings of the proper names in (1) and (2) are different. In general she must deny that any proper name can be correctly translated.

This argument can be answered in a number of ways. One of the most relevant responses is the following: the preservation of the same meaning is not a necessary condition for a correct translation. Some good translations modify the meaning of sentences of L_1 . After all, even though according to the metalinguistic theory *Londres* and *London* have two different meanings, they still refer to the same city and this warrants the good quality of the translation. However this is disputable: in general the preservation of reference does not warrant the quality of translation. Consider :

- (3) *Paris est la capitale de la France*
- (4) *The capital of France is the most populous city of France*

Since *Paris* and *the capital of France* on one hand and « *la capitale de la France* » and « *the most populous city of France* » on the other hand have the same references, the reference of expressions is preserved from (3) to (4). But very few would say that (4) is a good translation of (3).

Another problem for the metalinguistic theory has an intralinguistic nature: the metalinguistic theory denies that synonymous proper names can exist in a language. This happens for a reason similar to the previous one: a difference in the signifier of the name implies a difference in meaning. Different proper names referring to the same object will necessarily have different meanings. For instance, according to the metalinguistic theory *Antares* and *Calbalacrab* have different meanings because they mean respectively « *x* called /Antares/ » and « *x* called /Calbalacrab / ». Now these names refer to the same star (a Scopii) and, although *Antares* is more used than *Calbalacrab*, I do not see any reason to deny that if a speaker knows they are names of the same stars she associates to *Antares* and *Calbalacrab* the same meaning and that these names are synonymous for her. It might be objected that this is not so because the same star is



presented by the two names in two different linguistic ways: as the referent of *Antares* and as the referent of *Calbalacrab*. But it's hard to see how this kind of reasoning cannot be extended to every couple of synonymous words. Consider the words *doctor* and *physician* and suppose they are synonymous⁽¹⁾. In analogy to the case of *Antares* and *Calbalacrab* one can argue that the two words present the same objects in two different linguistic ways: *doctor* presents the class of doctors as denoted by the word *doctor*, while *physician* presents the same class as denoted by the word *physician*. Accordingly, *doctor* and *physician* are not synonymous, even if speakers associate the same extension and the same intension to them. However this seems to be an implausible conclusion. If the speakers associate the same intension and, by consequence, the same extension to two words, the result is a synonymy. Now, it seems necessary to extend the same conclusion to every couple of proper names denoting the same object and expressing the same sense. If a speaker associates to *Antares* and *Calbalacrab* the same referent and the same piece of information, the result is a synonymy. But this clashes with the conclusions of the metalinguistic theory. The fact that *Antares* and *Calbalacrab* are synonymous suggests that non-synonymous co-referring proper names such as *Hesperus* and *Phosphorus* have not the same meaning because the speakers associate to them different pieces of information (e.g. *the evening star* and *the morning star*) and not because they express two different descriptive metalinguistic contents (« *x* called /Hesperus/ » and « *x* called /Phosphorus/ »).

Kleiber (1995 ; cf. also Kleiber, 1996 and 2003) partially changed his mind claiming that « *x* called /N/ » is not a descriptive but a procedural sense. I believe that this thesis is more difficult to evaluate than the previous one. However, Kleiber still thinks that a procedural sense is meaning (« S'agit-il encore de sens ? Nous pensons que oui, dans la mesure où nous entendons par sens ce qui est conventionnellement attaché à l'expression elle-même, son contenu intrinsèque en somme », Kleiber, 1995 : 11) and that the signifier of the proper name is still part of this meaning (a proper name expresses « l'instruction de chercher ou de trouver le référent qui porte le nom en question » *ibidem*, p. 10). In light of this, I believe that the criticisms advanced above are still valid : since the signifier is still a part of the meaning of names, the translation of proper names and the synonymy of some couples of proper names seem to clash also with this new version of Kleiber's theory.



Note

⁽¹⁾ If you think they are not, you can substitute *doctor* and *physician* with a more plausible couple of synonymous nouns. It could be objected that *doctor* and *physician* have different phraseologies and pattern of use in discourse. Note, however, that I am supposing that these two names have the same code meaning and not the same discourse meaning. This suffice to cast doubt on the metalinguistic theory that must assume that two names having the same extension and the same intension have two different *code* meanings and not only different discourse meanings.

References

- Frege, G., 1892, « Über Sinn und Bedeutung », *Zeitschrift für Philosophie und philosophische Kritik*, 100, 25–50.
- Geurts, B., 1997, « Good News about the Descriptions Theory of Names », *Journal of Semantics*, 14, 319–348.
- Katz, J., 1994, « Names without Bearers », *The Philosophical Review*, 103, 1–39.
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- Kleiber, G., 1995, « Sur la définition des noms propres : une dizaine d'années après », in Noailly, M. (éd.), *Nom propre et nomination*, Paris, Klincksieck, 11–36.
- Kleiber, G., 1996, « Noms propres et noms communs : un problème de dénomination », in Thoiron, Ph. (éd.), *La dénomination*, Presses de l'Université de Montréal, *Méta*, Journal des Traducteurs, 41, 4, 567–589.
- Kleiber, G., 2004, « Peut-on sauver un sens de dénomination pour les noms propres ? », in *Functions of Language*, 11 : 1, 115–145.
- Kripke, S., 1980, *Naming and Necessity*, Harvard University Press, Blackwell.
- Recanati, F., 1993, *Direct Reference*, Blackwell, Oxford.

Quel peut être le statut des séquences non dénominatives construites par la morphologie lexicale ?

Francine Gerhard-Krait

Université de Strasbourg, UR 1339 LILPA - Scolia

Ce travail propose de réexaminer la question du statut des séquences construites par la morphologie lexicale que l'usage n'entérine pas dans la langue et qui de fait ne sont pas des dénominations au sens kleibérien du terme (cf. aussi Petit 2012). Contrairement au verbe *dérembourser*, créé et largement diffusé pour désigner la cessation partielle ou totale du remboursement de certains médicaments, et dont la lexicalisation semble incontestable aujourd'hui, bien qu'il ne soit pas lemmatisé dans les dictionnaires, certaines séquences construites morphologiquement ne font pas recette. Il peut s'agir d'hapax tels que *les chiens se décolierisent* (Léo Ferret), *se déjumenter* (Jacques Brel) ou de formations récentes dont on ignore la pérennité comme *le descenseur social* (Marine le Pen) et la *calino-thérapie* (Jacques Juliard, *Marianne*). Il peut s'agir aussi d'emplois singuliers ou de réinterprétations d'une forme lexicale construite stabilisée par ailleurs comme pourrait l'être l'emploi de la forme *dépoussiérer* dans *se dépoussiérer l'œil* (s'enlever une poussière de l'œil) ou encore celui du nom *fauteuil roulant* pour désigner un fauteuil de bureau muni de roulettes.

La dichotomie dénominations vs désignations occasionnelles (Kleiber 1984, 1996, 2001), on le sait, oppose la fonction dénominate stable des expressions lexicales et l'aspect occasionnel des procédés compositionnels de désignation (*la mosquée* vs *le lieu de culte des musulmans*). L'opposition concerne donc avant tout la différence entre une expression lexicale et une expression syntaxique, deux modes différents de renvoi et d'accès à la référence, deux manières différentes de véhiculer du sens. Elle ne semble donc pas envisagée au départ ou *a priori* pour régler la question du statut des séquences morphologiquement construites non lexicalisées.

L'opposition nomination vs dénomination telle qu'elle est définie par Siblot (1997), la nomination étant l'acte verbal de nommer qui relève de l'activité discursive et qui dépasse le cadre du mot, et la dénomination étant la stabilisation en langue voire la dictionnarisation d'une unité linguistique, pourrait régler le problème. Mais la dénomination procède ici d'une autre définition, plus restrictive que celle qui nous intéresse et l'opposition proposée ne permet pas de différencier en discours le stable du non stable. Cette opposition est réinterprétée dans Sablayrolles (2007) de telle sorte que le concept de nomination se resserre tout à la fois sur le processus et sur l'acte de donner un nom à quelque chose, la dénomination reste quant à elle le résultat de la stabilisation d'une nomination. Tout acte de nomination correspond alors soit à la création d'une nouvelle forme, soit à la création d'un nouveau sens. On peut en déduire grossièrement, pour ce qui nous intéresse, que l'occurrence d'une formation construite non répertoriée dans les usages est la trace d'une nomination. Toute dénomination a d'abord été une nomination, mais être une nomination ne préjuge en rien d'un devenir et d'un fonctionnement dénominatif.

Pour notre part, nous aimerions aborder cette question et nous interrogerons sur la possibilité voire la légitimité de traiter une formation lexicale construite nouvelle ou un sens nouveau construit en discours comme un phénomène de désignation occasionnelle. En effet, si l'on admet que la construction des mots relève généralement de procédés morphologiques motivés qui dessinent des configurations sémantiques et syntaxiques schématiques, ces structures jouissent alors en principe et *a priori* d'une certaine liberté, ou d'un certain potentiel d'utilisation référentielle. Ces structures sont donc de ce point de vue-là non figées et non lexicalement codées. Il s'ensuit qu'elles restent disponibles pour désigner occasionnellement un référent et ceci aussi longtemps qu'elles ne sont pas contraintes par les propriétés lexico-sémantiques que leur confère le statut dénominatif.

Bibliographie

Kleiber G., 1984, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 76, 77-94.

Kleiber, G., 1996, « Noms Propres et noms communs : un problème de dénomination », *Méta*, n° spécial *La dénomination*, Presses de l'Université de Montréal, 567-589.

Kleiber, G., 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, 17 (3), 515-531.



Petit, G., 2012, « Pour un réexamen de la notion de dénomination », *Langue Française* 174, 87-99.

Sablayrolles, J. F, 2007, « Nomination, dénomination et néologie : intersection et différences symétriques », *Néologica* 1, 87-99.

Siblot, P., 1997, « Nomination et production de sens », *Langages*, 127, 38-55.



La dénomination et les adjectifs constructeurs de la référence

Jan Goes

Université d'Artois, EA 4521 Grammatica

Dans notre communication, nous nous concentrerons sur les combinaisons du type « adjectif + substantif / substantif + adjectif » qui forment des *unités de dénomination* correspondant à un concept préexistant. Ainsi sont constituées des sous-classes du type genre > espèce (*ours* > *ours blanc*, *ours brun* ; *vin* > *vin blanc*, *vin rosé*, *vin rouge*). Les adjectifs sous-classifiants / sous-catégorisants sont très souvent – mais non exclusivement – des adjectifs primaires, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'ils reflètent les propriétés fondamentales des êtres et des choses (Pottier, 1985). Ces syntagmes sont souvent transparents, mais leur sens n'est jamais entièrement compositionnel, sinon, « ce ne seraient pas des dénominations » (G. Kleiber, communication personnelle) : le *vin blanc* n'est pas vraiment blanc, mais jaunâtre.

Mel'čuk e.a. (1995 : 150) considèrent la *fonction* de sous-classification comme une fonction linguistique (FL) non standard et non systématisable : « Il existe en effet un nombre imprévisible de locutions semi-figées qui, d'une part, sont strictement du même type que les locutions « lexico-fonctionnelles », mais, qui d'autre part, ne peuvent pas être décrites par les FL standard – puisque leur sens est trop spécifique et non généralisable ».

Pour Gross (1996), il ne s'agit pas d'une *fonction* linguistique : les adjectifs classifiants peuvent être considérés comme des étiquettes. Leur sens n'est pas opaque : souvent, il s'agit d'une caractéristique saillante de l'objet qui est pris en compte pour le différencier d'autres entités du même genre (*ours brun*, *ours blanc* ; *vin blanc*, *rouge*, *rosé* ; *hareng saur*). Les adjectifs classifiants sont souvent des adjectifs primaires qui s'organisent en un mini paradigme, complété par des adjectifs dérivés (*vin rosé* ; *hareng salé*). Étant donné qu'il s'agit de termes désignant un référent unique ou un concept existant au préalable, Gross considère ces suites comme des noms composés ; on peut donc les classer parmi les figements et, si l'on suit Kleiber les considérer comme des dénominations.

Ces deux positions mènent à des interprétations radicalement différentes pour ce qui concerne les adjectifs : si nous avons affaire à une *fonction linguistique*, il en résulte qu'il existe une classe d'adjectifs *constructeurs de la référence* qui contribuent à la création de nouvelles entités en combinaison avec un substantif porteur, thèse que soutient Marengo (2011) pour qui les adjectifs *classifiants* (*une porte cochère*) constituent l'une des trois classes d'adjectifs constructeurs de la référence (à côté des adjectifs *affectifs* et des adjectifs constructeurs de la référence *stricto sensu*). Ceci implique la création d'une toute nouvelle catégorie d'adjectifs, souvent homonymes des adjectifs qualificatifs.

Or, nous estimons que la qualification reste présente dans les opérations de sous-classification / dénomination (*une / la grande mosquée* est souvent la plus grande mosquée de la ville, un *saumon sauvage* l'est réellement...) ; il en résulte que ces adjectifs (primaires) cumulent un emploi qualificatif par rapport au support nominal et un emploi de sous-classification. L'adjectif fonctionne en d'autres termes « normalement » car il participe à la fois à la qualification et à la détermination nominale, et c'est la combinaison *adjectif + substantif* qui fait l'objet d'un figement. En outre, l'adjectif qualificatif partage ce type de fonctionnement avec l'adjectif relationnel (*un arrêté royal*, *un arrêté ministériel* sont des sous-catégories d'arrêtés) et avec d'autres parties du discours : le substantif (*jupe portefeuille*, *jupe cloche* ; *chapeau melon*, *chapeau buse*), voire le participe (*une phthisie galopante*, *du vin rosé*). Si nous ne contestons pas qu'il y a construction de la référence, nous estimons néanmoins que la classe des *adjectifs constructeurs de la référence* devrait être limitée à quelques rares adjectifs spécialisés en la matière (*gauche*, *droite*, *double* (...), éventuellement *ancien*, *faux* et quelques autres : leur nombre reste à délimiter) et ne devrait pas être élargie à des adjectifs qui sont qualificatifs / restrictifs (*grand*, *blanc*, *rouge*...) ou encore relationnels, étant donné que cela fait partie du fonctionnement général de ces derniers, tout comme cela fait partie du fonctionnement de certains noms et de certains participes.

Bibliographie

- Gross, G., 1996, *Les expressions figées en français*, Paris, Ophrys, coll. « L'essentiel ».
 Kleiber, G., 1984, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 76, 77-95.



Marengo, S., 2007, *L'adjectif non-attribut, syntaxe et sémantique des adjectifs référentiels*, Université Marc Bloch, Strasbourg (thèse dirigée par G. Kleiber).

Marengo, S., 2011, *Les adjectifs jamais attribués. Syntaxe et sémantique des adjectifs constructeurs de la référence*, Bruxelles, De Boeck-Duculot.

Melčuk, I., Clas, A. & Polguère, A., 1995, *Introduction à la lexicologie explicative et combinatoire*, Louvain-la-Neuve, Duculot.

Pottier, B., 1985, « De l'adjectif », *Tra. Li. Li.*, XXIII-1, 301-305.



Le proverbe dans son assiette. Analyse sémantique des proverbes dans leur contexte discursif

Sonia Gómez-Jordana

Universidad Complutense de Madrid, Espagne

Le but de notre article est d'avancer dans la définition du proverbe grâce à son analyse en discours. Nous soutenons que le contexte auquel est enchaînée la formule s'avère fondamental pour décrire le fonctionnement sémantique de celle-ci. Nous partons d'un corpus d'environ 800 proverbes français et espagnols en contexte, depuis 1990 à 2010 environ, qui nous permettent d'expliquer comment et pourquoi un locuteur recourt à un proverbe dans son discours.

Partant des travaux de Georges Kleiber sur la dénomination, puis des travaux de Perrin (2000), nous défendons tout d'abord que le proverbe est une dénomination «auto-délocutive». Le proverbe ne ferait pas référence à un objet du monde réel, mais à sa propre énonciation. Dans ce sens-là nous parlerons de *sui-référentialité*, le proverbe ne fait pas référence à une situation du monde réel mais à ses propres énonciations antérieures.

Dans une deuxième partie, et suivant les travaux de Kleiber sur le proverbe et l'analogie, nous défendons un double niveau analogique sous l'énonciation proverbiale. Tout d'abord, un rapport analogique entre un niveau de surface ou littéral du proverbe, correspondant à la somme de chacun de ses termes, *Les-cordonniers-sont-toujours-les-plus-mal-chaussés* par exemple, et un niveau formulaire qui correspondrait au vrai sens du proverbe, à savoir ici *professionnels de X est un argument pour être mal fourni en X*. Mais, nous parlons d'un double rapport analogique car les occurrences montrent qu'il y a également une ressemblance de rapport entre la formule proverbiale et l'énoncé auquel elle est enchaînée. Ceci est clair dans des exemples comme celui-ci:

- (1) *C'est que, contrairement à ce qui se passe dans la plupart des activités soignantes – « on ne devient pas dentiste parce qu'on a mal aux dents » -, le désir d'être analyste « ne survient pas chez celui qui n'a jamais connu la souffrance psychique ou qui n'y attache aucune importance ».*
- (2) *Souffrir, le savoir...et en faire son métier ? A condition de prendre le terme « au sens de métier à tisser et non de profession », s'amuse Jean-Bertrand Pontalis : « C'est en forgeant qu'on devient forgeron, c'est en écrivant qu'on devient, comme disait Queneau, « écriverson » ; mais c'est aussi en faisant de l'analyse qu'on devient analyste. (Le Monde, 8 juin 2000, p.14, « Comment peut-on être analyste », Simon, C.)*

C'est en forgeant qu'on devient forgeron possède une structure sémantique en *P argument pour Q* : *S'exercer dans un métier est argument pour réussir dans le métier*. Nous trouvons cette structure dans l'énoncé personnel du locuteur, qui adopte en plus une forme de surface similaire, avec une extraction en *c'est...que* et un verbe au gérondif : *c'est en faisant de l'analyse est argument pour qu'on devient analyste*. Ce double rapport analogique apparaît déjà dans plusieurs travaux, tels que Crepeau (1975), Rodegem (1984), Tamba (2000a et b) ou Kleiber & Conenna (2002). Cependant, nous pensons que l'analyse d'exemples en contexte discursif permet de vérifier et de corroborer la ressemblance de rapport, d'une part, entre l'énoncé personnel et l'énoncé collectif et, d'autre part, entre le niveau littéral et formulaire du proverbe.

Notre communication a pour but d'avancer vers une définition instructionnelle du proverbe où celui-ci n'aurait pas pour fonction d'être un élément ornemental provenant de la sagesse populaire, ni d'apporter une quelconque information. Le proverbe serait plutôt une parole active très utile pour le locuteur qui veut défendre un argument personnel. Enchaînant celui-ci à une formule collective, présentée comme étant admise et connue de l'interlocuteur et de toute sa communauté linguistique, le locuteur se protège contre des attaques discursives possibles. En effet, réfuter une formule présentée comme étant *On-Vrai* s'avère polémique, comme nous le vérifierons dans nos exemples en contexte.

L'étude des parémies en vie permet de décrire leur fonctionnement discursif, leurs enchaînements avec les énoncés personnels du locuteur. Parmi nos huit cents occurrences, nous avons sélectionné ici quatre occurrences proverbiales provenant de différents supports (journaux et romans) qui confirment la structure sémantique du proverbe en *P est argument pour Q*, structure qui déteint – comme le disait



déjà Kleiber (2000, dans *Langages* 139) – sur l'énoncé personnel du locuteur. De plus, par le biais de la théorie de la polyphonie, et plus précisément de l'autorité polyphonique, l'énonciation proverbiale est décrite comme un moyen habile du locuteur d'imposer ses propres énoncés. Le recours à une formule communautaire permet de consolider un énoncé personnel. La parémie joue le rôle de cadre discursif où l'énoncé auquel il s'enchaîne doit être encadré. Ainsi, l'énonciation proverbiale *contraint* le destinataire à accepter l'énoncé personnel et son orientation consécutive.

Le proverbe est décrit dans cette communication comme un phénomène linguistique intentionnel, dont le but est de *faire* et non d'informer. L'énonciation proverbiale contraint le destinataire à admettre l'énoncé personnel du locuteur enchaîné à la parémie. La formule est ainsi utilisée parfois comme un bouclier contre les possibles réfutations de l'interlocuteur.

Bibliographie

- Anscombe, J.-C., 2000, « La parole proverbiale », *Langages*, 139, 6-26.
Conenna, M. & Kleiber, G., 2002, « De la métaphore dans les proverbes », *Langue française*, 134, 58-77.
Kleiber, G., 2000a, « Proverbes, vérité générale et dénomination », in Coene, M., De Mulder, W., Dendale, P. & D'Hulst, Y., (éd.), *Traiani Augusti Vestigia Pressa Sequamur. Studia Linguistica In Honorem Lilianae Tasmowski*, Padova, Unipress, 705-717.
Kleiber, G., 2000b, « Sur le sens des proverbes », *Langages*, 139, 39-58.
Perrin, L., 2000, « Remarques sur la dimension générique et sur la dimension dénomminative des proverbes », *Langages*, 139, 69-80.
Tamba, I., 2000, « Le sens métaphorique argumentatif des proverbes », *Cahiers de praxématique*, 35, 39-57.



Une entrée d'index thématique : noms communs et références

Laure Amélie Guitard

École de bibliothéconomie et des sciences de l'information
Université de Montréal, Montréal, Québec, Canada

Notre recherche est une application de la linguistique aux sciences de l'information. Elle vise à identifier les critères linguistiques, principalement en sémantique lexicale, en jeu lors de l'indexation des sujets de documents d'archives par des noms communs.

L'indexation est une activité qui sert à représenter le contenu de documents afin de permettre le repérage de ces documents ultérieurement par le biais d'une recherche ; l'indexation des sujets porte sur la dimension thématique des documents. L'indexation a des fondements linguistiques (Amar, 2000) puisque la représentation des sujets conceptuels se fait par des expressions linguistiques. Elles sont extraites du contenu ou du résumé des documents (indexation par extraction) ou « sorties de la tête de la personne qui indexe » (Lancaster, 2003 : 18-19, notre traduction) les documents (indexation par assignation).

En archivistique, discipline constitutive des sciences de l'information, les documents sur lesquels on fait porter l'indexation sont rassemblés en fonction du créateur des documents (personne physique, famille ou personne morale) pour former des fonds d'archives. L'organisation interne des fonds d'archives, leur classification, constitue souvent une aide à la recherche. Mais elle repose sur des principes de division logique par activités ou fonctions et non par sujets. Or, dans les services d'archives, les usagers font des recherches principalement par sujet (Gagnon-Arguin, 1998 : 92). Ainsi, l'indexation par sujet revêt une importance toute particulière.

Lors de l'indexation, on analyse des documents pour identifier les concepts principaux qui s'en dégagent et sélectionner ceux à retenir. Ensuite, la personne qui indexe procède à la traduction des concepts retenus en mots ou expressions qui deviendront les termes d'indexation. Dans le cas d'indexation thématique avec des noms communs, on peut utiliser soit un langage documentaire soit le vocabulaire libre. Un langage documentaire est un langage artificialisé pour en réduire les ambiguïtés et établir une relation de biunivocité entre un terme d'indexation et le concept qu'il désigne. Il existe déjà une norme (ISO 5963, 1985) aidant la personne qui indexe à choisir les termes d'indexation dans un langage documentaire déjà construit tel que les thésaurus.

Dans le cas de l'indexation en vocabulaire libre qui est généralement entendu comme l'absence de contraintes sur la langue utilisée lors de l'activité documentaire (indexation et recherche), la seule convention en vigueur est celle de la langue dans laquelle l'indexation est faite. La langue étant partagée, l'indexation en vocabulaire libre devrait donner de bons résultats de recherche, mais ce n'est pas le cas. Le problème principal de la qualité de l'indexation est le manque de cohérence inter- et intra-indexeurs, c'est-à-dire l'inconstance avec laquelle les concepts sont mis en mots par une ou plusieurs personnes à travers le temps. Si aucune contrainte linguistique extérieure n'est imposée, nous pensons cependant que la personne qui indexe a recours à des critères linguistiques personnels pour décider quel mot ou expression retenir lors de la phase onomasiologique de la création des termes d'indexation. On connaît peu le processus onomasiologique, processus qui part du concept vers le nom, en ce qui concerne l'indexation. Nous nous demandons alors comment les archivistes procèdent pour indexer par sujet, comment ils décident d'attribuer à un concept tel ou tel mot ou expression. Plus précisément, nous nous demandons quels sont les critères linguistiques – essentiellement lexico-sémantiques – auxquels ils ont recours pour décider du mot ou de l'expression à retenir en vue de la constitution d'un terme d'indexation. Notre hypothèse est que c'est sur la hiérarchisation lexicale de la langue (Kleiber, 1990) que repose la hiérarchisation des termes d'indexation pour l'indexation thématique avec des noms communs par les archivistes qui indexent.

Le but de notre communication est de présenter si, comme tous les signes, les noms communs utilisés en termes d'indexation mettent en rapport un signe avec le monde réel. Dans un premier temps, comme tous les signes, le terme d'indexation renvoie à quelque chose d'autre (Kleiber, 1984 : 77), comme le fait de « [regarder] la lune et non le doigt, la chose signifiée et non le signe » (Récanati, 1979 : 19). Mais le signe possède virtuellement la *réflexion*, qui consiste à « [faire basculer] la considération de la chose



signifiée au signe, de *ce qui est représenté au fait de représenter* » (Récanati, 1979 : 19, emphase de l'auteur). Par sa simple mention, le signe est métalinguistique. Il ne s'agit pas, comme en lexicographie, de la mise en rapport d'un signe et de son signifié (Rey-Debove, 1997 : 192), mais d'une autre relation. Par la fonction même de l'index, le terme d'indexation est un signe qui pointe vers d'autres signes. La situation de communication dans laquelle l'index nous plonge quand on le crée ou le consulte donne les indices d'une dimension de plus, dimension que l'on pourrait qualifier de « polyphonique ». D'abord, les archives sont des documents qui sont les traces des activités d'un créateur, elles portent donc le discours du créateur. Ensuite, la description des archives est une analyse de l'ensemble des documents appartenant à un fonds d'archives, elle porte donc le discours de l'archiviste qui a analysé le fonds selon les consignes de l'institution pour laquelle il travaille et selon les quatre types de résumés pratiqués en archivistique (annotation, résumé indicatif, résumé informatif, résumé sélectif). Chacun de ces résumés a des caractéristiques spécifiques dont notamment le fait d'adopter le discours du créateur ou non. Finalement, l'indexation est réalisée par un archiviste qui peut être différent de celui qui a analysé la première fois les archives et rédigé le résumé. En outre, l'indexation est issue de l'analyse non seulement des documents eux-mêmes mais aussi de la description qui en est faite ; le vocabulaire du créateur peut être repris ou non, cela est laissé à la discrétion de l'archiviste qui réalise l'indexation. Celle-ci porte donc le discours de l'archiviste qui indexe. Ainsi le terme d'indexation renvoie au monde et à lui-même, tout en portant le discours de plusieurs personnes. Se pose alors la question suivante : à quoi renvoie vraiment le nom commun d'une entrée d'index thématique ? Nous tenterons de répondre à cette question à l'aide d'exemples d'index thématiques d'archives.

Bibliographie

Amar, M., 2000, *Les fondements théoriques de l'indexation : une approche linguistique*, Collection Sciences de l'information, Série Recherches et documents, Paris, ADBS.

BCA, Groupe de travail sur l'indexation par sujet, 1992, *L'indexation par sujet en archivistique*, Ottawa, Canada, Bureau canadien des archivistes, Comité de planification sur les normes de description (BCA, CPND).

Gagnon-Arguin, L., 1998, « Les questions de recherche comme matériau d'études des usagers en vue du traitement des archives », *Archivaria*, 46, 86-102.

Kleiber, G., 1984, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 76, 77-94.

Kleiber, G., 1990, *La Sémantique du prototype : catégories et sens lexical*, Linguistique nouvelle, Paris, Presses universitaires de France.

Lancaster, F. W., 2003, *Indexing and Abstracting in Theory and Practice*, 3rd ed. Champaign, Ill., University of Illinois Graduate School of Library and Information Science.

Organisation internationale de normalisation, 1985, *Documentation - Méthodes pour l'analyse des documents, la détermination de leur contenu et la sélection des termes d'indexation*, Genève.

Récanati, F., 1979, *La transparence et l'énonciation: pour introduire à la pragmatique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. L'Ordre philosophique.

Rey-Debove, J., 1997, *Le métalangage : étude linguistique du discours sur le langage*, Paris, Armand Colin, coll. U. Linguistique.



« Je sens que ça va partir en Houellebecq ce truc » : sur le sens des noms d'écrivain en syntagme prépositionnel

Patricia C. Hernández

Universidad de Buenos Aires & Laboratoire Ligérien de Linguistique – UMR 7220

Ce travail s'inscrit dans le cadre des recherches sur le sémantisme des noms propres, notamment celui des anthroponymes désignant des personnes célèbres. À l'intérieur de cet ensemble, seront abordés les noms d'écrivain censés donner lieu, selon les cas et sans exclusivité, à des rapports métonymiques avec un glissement référentiel auteur > œuvre, cf. *George Sand est sur l'étagère de gauche* (Kleiber, 1999).

Un exemple marquant de cet enjeu référentiel est fourni par l'emploi des noms d'auteur en syntagme prépositionnel avec les relateurs *en/dans/chez*. Les études de spécialité décrivent couramment le repérage induit par ces SP de manière dichotomique par le choix entre deux entités extra-linguistiques présentées de manière discontinue : l'individu vs sa production artistique (emploi métonymique). Ainsi, selon le *Trésor de la Langue Française*, le syntagme prépositionnel *en+nom d'écrivain* renvoie à la personne alors que les mêmes séquences introduites par *dans* ou *chez* réfèrent aux œuvres. Or la distinction est loin d'être aussi tranchée. Si des énoncés tels que :

C'est certain, Paul, qu'il y a en Flaubert un romantique frustré par son époque.

Il faut dire que dans Proust, le volume et la longueur sont nécessaires. Couper revient aussi à changer le style narratif de Proust.

Images et fiction chez Le Clézio, Perec et Sollers. J'ai soutenu ma thèse de Doctorat d'Etat : Images et Fiction dans l'œuvre de Le Clézio, Perec et Sollers.

correspondent aux descriptions existantes, d'autres emplois semblent déroger à cette règle :

Ce retour au « point de vue de l'auteur » constitue une invitation tonique et directe à relire en Flaubert l'invention de notre roman d'humour...

On pourrait voir dans Houellebecq un romancier du médiocre.

Chez Flaubert, le romancier se double d'un chercheur rigoureux. Il emprunte des livres et y découvre parfois des perles...

Notre objectif est d'étudier le comportement sémantico-pragmatique des SP de ce type. Pour une question d'extension, nous restreindrons ici notre étude aux syntagmes introduits par la préposition *en*. À ce sujet, nous avancerons que, dans ces séquences où l'objet prépositionnel est, selon la littérature, censé renvoyer à la personne, apparaissent des références aux œuvres voire des cas de sous-détermination. Ainsi, la caractérisation sémantique de ces SP par un renvoi exclusif à l'un des composants du binôme référentiel discrétisé s'avère-t-elle inapte à traiter certains emplois en discours spontané où l'objectivation référentielle semble moins aisée. Car la mise en mots joue sur l'ajustement contextuel constamment à l'œuvre dans la construction du sens. Dans cette négociation, le rôle de la préposition contribue à la spécification de son nom régime sans pour autant cloisonner d'emblée une image en construction.

À l'égard des noms propres, nous postulons que :

(i) Conjointement au *sens dénominatif* donnant l'instruction de chercher et de trouver dans la mémoire stable un particulier qui porte le nom en question (Kleiber 2004), les Np ont un *rôle cognitif* (Kleiber 2007). En effet, activant plus que la simple reconnaissance d'une appellation conventionnalisée, ils mettent l'accent sur l'ipséité et donnent accès aux différentes facettes d'une même entité qui se donne en bloc comme une synthèse de tous ses aspects ;

(ii) Les patronymes d'écrivains se chargent d'un *sens encyclopédique* (Charolles 2002) construit au sein d'une communauté culturelle autant par le contact avec l'auteur que par un parcours textuel, paratextuel, métatextuel. Cette connaissance encyclopédique concentre une pluralité de modes de donation du référent de sorte que la nomination peut activer syncrétiquement différents traits associés au porteur du Np parfois à partir de ses œuvres ;

(iii) Une telle condensation de représentations multiples à partir d'appréhensions diverses de l'auteur et de son œuvre suppose parfois, en discours, une certaine sous-détermination de l'image référentielle, qui



se résout interprétativement par des négociations avec l'environnement linguistique et extra-linguistique, la construction discursive se chargeant des stabilisations pertinentes selon le co(n)texte, par exemple dans :

Céleste, bien que peu cultivée, a toujours reconnu en Proust un grand génie qu'elle a servi et protégé...

Je me retrouve encore en Proust, cette fois-ci dans le narrateur et son amour pour Gilberte...

On lit Proust et, pendant vingt minutes, on écrit en Proust.

Cela permet d'expliquer des cas d'interprétation nettement qualitative où le renvoi se fait non pas vers l'individu en tant que tel mais vers un concept appréhendé globalement :

Ça va finir en Proust, tout ça.

Je sens que ça va partir en Houellebecq ce truc.

(iv) Cette plasticité s'explique par le fait que les noms d'auteur fournissent une clé d'accès à un réseau conceptuel dans une matrice de domaines cognitifs (Croft, 1993) associés, de manière expérientielle, aux représentations circulant dans une communauté donnée au sujet des écrivains en général et de l'individu dénommé en particulier. Dans ce complexe activé par le Np, les diverses facettes de la personne (être humain de son temps, père/mère, ami(e), auteur ayant des principes, des sources d'inspiration privilégiées, des thèmes récurrents, une méthode de travail qui transparait dans ses œuvres, un style particulier) ainsi que celles de sa production artistique (écrits, thématiques fréquentées, histoires, personnages, traits de style) se trouvent étroitement intriquées, chaque domaine étant éclairé selon sa saillance au fil du discours dans un rapport de continuité où les nœuds d'accès peuvent être aussi bien la personne que son œuvre. L'organisation de ce réseau conceptuel affiche des affinités avec le *principe de métonymie intégrée* (Kleiber, 1999).

Inspirée des principes d'une sémantique cognitive, notre étude est étayée par des occurrences attestées qui permettent de saisir le rôle du contexte et des critères pragmatiques dans le parcours interprétatif. Notre travail comporte deux volets : d'abord un état des lieux du traitement des syntagmes en *en*+nom d'auteur (étude sémantique de la préposition, du Np et de leur interaction); ensuite, une analyse contextuelle du comportement sémantico-pragmatique de ces SP dans un ensemble d'usages effectifs sur support électronique (*en Flaubert / Proust / Sarraute / Le Clézio / Houellebecq - Google France* 14.09.2010, 24.09.2012). Cette étude mettra en lumière le caractère continu des représentations référentielles activées par l'interprétation de ces séquences où le Np, façonné praxéologiquement, fournit une clé d'accès à un modèle cognitif complexe.

Seront ainsi dégagées des tendances d'emploi de ces SP qui laisseront parfois une large part aux ajustements contextuels selon un continuum entre l'auteur et ses œuvres inscrits dans la même matrice domaniale. Une telle conception nous mènera à nuancer, pour ces emplois particuliers, la notion kripkéenne de 'désignateur rigide' univoque et adjectif. Chemin faisant, seront abordés des sujets tangentielllement impliqués dans cette problématique : facettes, parangon, massif qualitatif (Kleiber, 1994).

Bibliographie

Croft, W., 1993, «The role of domains in the interpretation of metaphors and metonymies», *Cognitive Linguistics* 4 (4): 335-370.

Charolles, M., 2002, *La référence et les expressions référentielles en français*, Paris, Ophrys.

Kleiber, G., 1994, *Nominales*, Paris, Armand Colin.

Kleiber, G., 1999, *Problèmes de sémantique : la polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

Kleiber, G., 2004, «Peut-on sauver un sens de dénomination pour les noms propres ?», *Functions of Language* 11, 1 : 115-145.

Kleiber, G., 2007, «Sur le rôle cognitif des noms propres ?», *Cahiers de Lexicologie* 91, 2 : 151-165.

Le nom propre chez Georges Kleiber

Emilia Hilgert

Université de Reims Champagne - Ardenne

Y a-t-il des thèmes privilégiés dans l'œuvre de Georges Kleiber ? Les déterminants, les proverbes, le gérondif, la deixis, l'anaphore, la référence, le nom propre, la polysémie, les phrases habituelles... ? La générosité intellectuelle avec laquelle il nous livre ses explications embrasse tous les domaines et tous les thèmes, respectueuse d'une linguistique empirique et cumulative : empirique, parce qu'aucune idée n'est avancée sans être soumise aux vérifications attentives que permet le matériau linguistique et cumulative par le dialogue écrit permanent avec ses confrères, tellement enrichissant pour ses lecteurs.

Dans cette richesse, nous nous sommes interrogée sur la destinée d'un des livres majeurs de Georges Kleiber, *Problème de référence : descriptions définies et noms propres* (1981, 538 pages), suivi d'un nombre important d'articles du même auteur (et non seulement) sur le nom propre. Nous souhaitons présenter notre lecture de ce livre, Georges Kleiber ayant proposé lui-même des amendements et des synthèses à ce sujet.

Deux idées nous paraissent importantes. Avec cet ouvrage, publié il y a plus de trois décennies, l'étude et l'explication de la référence ont gagné le terrain linguistique, après avoir été cantonnées longtemps au domaine philosophique. Ensuite, la formulation du prédicat dénominatif « être appelé /N/ » (le sens des Npr), reprochée à Georges Kleiber, nous paraît toujours intéressante. Elle avait besoin d'un seul ajout, d'un « taquet » explicite qui empêche la récurrence interprétative dont se sont nourri ses critiques : le prédicat dénominatif *être appelé /N/* appliqué une seule fois, de manière non récursive, qui rappelle l'acte du baptême, terme utilisé par Kleiber ultérieurement.

Bibliographie

- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- Kleiber, G., 1995, « Sur la définition des noms propres : une dizaine d'années après », in Noailly M. (éd.), *Nom propre et nomination*, Paris, Klincksieck, 11-36.
- Kleiber, G., 1996, « Noms propres et noms communs : un problème de dénomination », in Thoiron Ph. (éd.), *La dénomination*, Presses de l'Université de Montréal / Méta, Journal des Traducteurs, 41, 4, 567-589.
- Kleiber, G., 2004, « Peut-on sauver un sens de dénomination pour les noms propres ? », *Functions of Language*, 11 : 1, 115-145.
- Kleiber, G., 2005, Les noms propres « modifiés » par *même*, *Langue française*, 146, 114-126.
- Kleiber, G., 2006, Retour sur les noms propres modifiés, *Linguistica*, vol. 1, n°1, 33-51.
- Kleiber, G., 2007, Sur le rôle cognitif des noms propres, *Cahiers de lexicologie*, 91: 2, 153-167.



Noms syncatégorématiques et degrés de dépendance syntactico-référentielle

Richard Huyghe

Université Paris Diderot, EA 3967 CLILLAC-ARP

La distinction entre N catégorématiques et N syncatégorématiques (Kleiber, 1981) se fonde sur l'autonomie ou la dépendance des concepts dénotés. Contrairement aux N catégorématiques (e.g. *chien, neige*), les N syncatégorématiques (e.g. *blancheur, sagesse*) ne sont pas autonomes référentiellement, en ce sens qu'une de leurs occurrences suppose l'existence d'une occurrence d'un autre concept. La syncatégorématicité se manifeste notamment par la réaction d'un complément en *de* à interprétation existentielle (*la blancheur du mur, la sagesse de cet homme*).

Kleiber et Vuillaume (2011) observent que la distinction entre N catégorématiques et N syncatégorématiques ne coïncide pas avec celle entre N concrets et N abstraits, si cette dernière s'établit d'après le caractère physique ou non des entités dénotées. En effet, des méronymes comme *tête*, généralement considérés comme des N concrets (cf. Husserl, 1913, Van de Velde, 1995), sont référentiellement dépendants (cf. Kleiber 2001). D'autres types de N présentent la particularité d'être à la fois concrets et référentiellement non autonomes. Tel est le cas des N relationnels (e.g. *voisin, frère, ami*) et de certains « noms de localisation interne » (e.g. *bord, coin, dessus, extrémité*, cf. Borillo 1998). Tous ces N n'ont toutefois pas le même degré de dépendance syntactico-référentielle. Il est plus facile, par exemple, de considérer un « voisin » en l'absence de spécification du terme relationnel impliqué, qu'un « bord », comme le montrent les emplois génériques des N correspondants :

- (1) a. *Un voisin, ça peut être très bruyant.*
b. *Les voisins sont parfois d'une aide précieuse.*
- (2) a. ??*Un bord, ça peut être fragile.*
b. ??*Les bords sont parfois en métal.*



Nous nous proposons d'approfondir la réflexion sur ces degrés de dépendance sémantique, en examinant les particularités d'emploi des N syncatégorématiques abstraits (N de propriété et d'événement).

En tant que N syncatégorématiques, les N d'événement déverbaux peuvent se construire avec un complément en *de* dénotant des participants aux événements décrits (e.g. *le cambriolage de l'appartement, l'augmentation du prix du gaz*, cf. Milner, 1982, Grimshaw, 1990). Mais certains d'entre eux, contrairement à d'autres, peuvent se passer de la référence spécifique à une entité externe (cf. Strawson, 1971), comme en témoignent leurs emplois indéfinis et leurs emplois génériques sans expansion :

- (3) a. *Il y a eu un cambriolage dans le village hier.*
b. ??*Il y a eu une augmentation en France l'année dernière.*
- (4) a. *Pierre redoute les cambriolages.*
b. ??*La population redoute les augmentations.*

Les phrases (3b) et (4b) ne sont possibles qu'en cas d'ellipse du complément du N, déjà connu ou reconstituable en contexte.

Les conditions d'autonomie syntactico-référentielle sont donc variables pour l'ensemble des N d'événement. Les N d'événement du type *cambriolage* se rapprochent de certains N de propriété, par leur capacité à s'employer génériquement sans complément :

- (5) a. *Le courage peut faire des miracles.*
b. *Pierre aime la simplicité.*

On peut s'interroger ici sur le lien entre les concepts généraux dénotés et leurs instanciations spécifiques (sous formes de tropes, e.g. *la simplicité de cet homme*, cf. Moltmann 2012), en raison notamment du caractère massif des N concernés. Toujours est-il que dans (5), la langue nous permet de présenter comme autonomes des concepts ontologiquement dépendants — ce qui, comme nous l'avons vu, n'est pas permis pour tous les N syncatégorématiques. Il y a en l'occurrence une rupture entre l'ontologie et la

représentation linguistique. Cette rupture peut également être envisagée pour les N d'action massifs (e.g. *jardinage*, *natation*, cf. Flaux & Van de Velde 2000), qui bien que dénotant des contenus dépendants, se caractérisent par leur grande autonomie d'emploi.

Bibliographie

- Borillo, A., 1998, *L'espace et son expression en français*, Paris, Ophrys.
- Flaux, N. & Van de Velde, D., 2000, *Les noms en français. Esquisse de classement*, Paris, Ophrys.
- Grimshaw, J., 1990, *Argument Structure*, Cambridge Mass., The MIT Press.
- Husserl, E., 1913 [1961], *Recherches logiques*, Tome 2, Paris, PUF.
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence. Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- Kleiber, G., 2001, *L'anaphore associative*, Paris, PUF.
- Kleiber, G. & Vuillaume, M., 2011, *Sémantique des odeurs. Langages*, 181, 17-36.
- Milner, J.-C., 1982, *Ordres et raisons de langue*, Paris, Editions du Seuil.
- Moltmann, F., 2012, *Abstract Objects and the Semantics of Natural Language*, Oxford, Oxford University Press.
- Strawson, P. F., 1971 [1977], *Etudes de logique et de linguistique*, Paris, Editions du Seuil.
- Van de Velde, D., 1995, *Le spectre nominal. Des noms de matières aux noms d'abstractions*. Louvain / Paris, Editions Peeters.

Using Generative Lexicon to model associative anaphora with event-denoting antecedents

Elisabetta Ježek

University of Pavia, Italie

Filippo Pecorari

University of Pavia, Italie

In this presentation we examine associative anaphora with event-denoting antecedents in Italian text, with the goal of modeling the phenomenon using Pustejovsky's Generative Lexicon (GL). Event-denoting expressions are inherently complex configurations, with relational properties: their introduction in the text entails implicit reference to various aspects, from participants in the denoted event to elements of the script in which it usually takes place (see Apothélos & Reichler-Béguelin, 1995). This polymorphic nature of event-denoting expressions is often exploited at a textual level, giving rise to the well-known phenomenon of associative anaphora. We can identify four distinctive properties of associative anaphors (see Lundquist, 2000 : 114) :

« *An associative anaphor*

1. *introduces a new entity in the discourse*
2. *by means of the definite article*
3. *which signals that there is something "known" about the new entity*
4. *and that this "knowness" comes in via a relation to an entity introduced previously in the discourse. »*

The linking relation between the two involved entities may come from lexical knowledge, discourse coherence principles or background common-sense knowledge. We are mostly interested in relations licensed by the lexicon, which connect two lexical items by means of conventional stereotypical knowledge associated with them (see Kleiber, 2001). Also, we restrict our analysis to cases where the antecedent denotes an event, as in the example below, taken from Korzen (2003):

- (1) *Sono stato a **un grande matrimonio** ieri. **Gli sposi** sono vecchi amici, ma non conosco nessuno degli invitati.*
*Yesterday I went to **a big wedding**. **The bride and groom** are old friends of mine, but I didn't know any of **the guests**.*

Theoretical framework. The basic idea behind our work is to model associative anaphora with event-denoting antecedents using a multi-dimensional model of lexical representation, with the aim of providing a fine-grained taxonomy of the relations licensed by lexical properties of the antecedent. For this purpose, we adopt the model of lexical representation proposed in Pustejovsky (1995), where it is assumed that lexical items may be associated with a set of interconnected informational structures. For our present purposes we will focus on Event Structure (ES), Argument Structure (AS) and Qualia Structure (QS). ES specifies the event type associated with an expression and the subeventual structure it may have. The primitive event types posited in GL are States (S), Processes (P) and Transitions (T). Transitions are complex events analyzed as involving an initial act or process followed by a resulting state. AS encodes the participants in the event which are selected as arguments by the predicate. There are three primitive argument types in the standard theory: arguments which are obligatorily expressed in the syntax (True arguments), arguments which may remain unexpressed under certain conditions (Default arguments) and arguments which cannot be expressed (unless they are further specified) because they are already incorporated in the predicate (Shadow arguments). Finally, QS encodes the most idiosyncratic aspect of the meaning of the word. The standard account of QS foresees four relations : the Formal (F) encoding taxonomic information, the Constitutive (C) encoding the part_of relation ; the Telic introducing the intended goal associated with the object and the Agentive specifying the factors involved in the object's origin. When applied to event-denoting expressions, QS receives a somewhat different interpretation in the model: particularly, F is assumed to introduce the (result) state and A the causing act or process. In our analysis, we use ES, AS and QS as heuristic and taxonomic tools to classify the various types of

anaphoric relations licensed by event-denoting antecedents. We start out by assuming a four-output classification of associative anaphora based on the denotation of the referent and the part of speech associated with both the antecedent and the anaphor. This yields the following four classes :

1. Antecedent: verb (*operare* ‘operate’), Anaphor: object-denoting noun (*chirurgo* ‘surgeon’)
2. Antecedent: event-denoting noun (*processo* ‘trial’), Anaphor: object-denoting noun (*imputati* ‘defendant’)
3. Antecedent: verb (*ballare* ‘dance’), Anaphor: event-denoting noun (*ballo* ‘dance’)
4. Antecedent: event-denoting noun (*omicidio* ‘murder’), Anaphor: event-denoting noun (*morte* ‘death’)

In what follows, we provide an example of analysis for class 1 and 4 above. Because of limited space, we do not include formal representations in the abstract.

Data and Analysis. Previous work which exploits the potential of GL with focus on associative anaphora in Italian includes Korzen (2003) and Caselli (2009): Korzen is mostly interested in distinguishing the different cognitive dimensions which may license an indirect reference, while Caselli’s work aims at computational resolution of associative anaphora by means of a GL-based lexical resource. We focus on theoretical modeling. Our data are taken from the corpus *itTenTen*, queried by the *Sketch Engine* corpus query system.

- (2) *In una comunità di recupero per ex tossicodipendenti viene ucciso un ragazzo; l’assassino è un suo compagno.*
In a rehabilitation centre for drug-addicted a boy is killed; the killer is one of his fellow inmates.
- (3) *Non ci sarà, invece, Gary Lineker: ha già fatto sapere di non potere giocare la partita pur avendo accettato di dare il calcio di inizio.*
Gary Lineker will not be there instead: he has already said he won’t be able to play in the match, even though he has agreed to take the kick-off.

In the context in (2), the antecedent of the anaphoric relation is the verb *uccidere*, which denotes a transition composed of an initial (sub)event introducing the causing act (e1) followed by a (sub)event introducing the end state (e2). Each (sub)event is associated with a True argument in AS: e1 is associated with the agent and e2 with the patient. The head of the ES, i.e. the foregrounded subevent, corresponding to the causing act, is constrained by the use of the passive construction, which shifts the focus on the end state. As a corollary of passivization, the argument associated with e1 is defaulted and remains available for textual introduction as an associative anaphor of the verb.

In (3), the antecedent is instead a noun, i.e. *partita*, denoting a transition composed by an initial process (e1) followed by an end state (e2). The introduction of *il calcio di inizio* as an associative anaphor is licensed by both QS and ES values of the antecedent. Particularly, the kick-off can be analysed as a necessary part of a match (C), corresponding to causing act (A) that initiates the process (e1).

References

- Apothéloz, D., Reichler-Béguelin, M. J., 1995, « Construction de la référence et stratégies de désignation », *Travaux Neuchâtelois de Linguistique (TRANEL)*, 23, 227-271.
- Caselli, T., 2009, « Using a Generative Lexicon resource to compute bridging anaphora in Italian », *SEPLN*, 42, 71-78.
- Kleiber, G., 2001, *L’anaphore associative*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Korzen, I., 2003, « Anafora associativa : aspetti lessicali, testuali e contestuali », in Maraschio, N., Poggi Salani, T. (ed.), *Italia linguistica anno Mille, Italia linguistica anno Duemila. Atti del XXXIV Congresso Internazionale di Studi della Società di Linguistica Italiana (SLI), Firenze, 19-21 ottobre 2000*, Roma, Bulzoni, 593-607.
- Lundquist, L., 2000, « Translating associative anaphors. A linguistic and psycholinguistic study of translation from Danish into French », in Korzen, I., Marengo, C. (ed.), *Argomenti per una linguistica della traduzione*, Alessandria, Edizioni dell’Orso, 111-129.
- Pustejovsky, J., 1995, *The Generative Lexicon*, Cambridge / London, MIT Press.

Georges Kleiber, une référence en langue, ou l'histoire d'une écriture du sens

Estelle Jouili

Université d'Orléans & Laboratoire Ligérien de Linguistique, CNRS UMR 7270

Sur le modèle de l'ornithorynque de U. Eco, l'élément lexical *sens* ne semble pas être le meilleur candidat pour démontrer la pertinence d'une théorie sémantique, jusqu'à même défier toute forme de classification du sens puisque le mot et son usage mettent en crise toute théorie de la connaissance sémantico-référentielle. De ce point de vue, référer à un sens à l'aide de *sens* ou le qualifier de sens ne serait dès lors pas très utile, si l'on sait par avance que tous les sens sont des sens. Peut-on pour autant se satisfaire de l'affirmation selon laquelle le mot *sens* aurait d'emblée vocation à s'employer à la fois pour tout et pour rien ?

L'emploi du mot *sens* est a priori tout aussi paradoxal que celui du mot *chose* à en croire Kleiber pour reprendre ici à notre compte son questionnement portant sur la pertinence et l'utilité du mot *chose* ainsi formulé : « Mais à quoi sert donc le mot chose ? » (Kleiber, 1987). A notre tour, nous disons « Mais à quoi sert donc le mot sens ? ». De la même façon, nous aurions pour le mot « sens », d'un côté, « le caractère sémantique vague et général de mot-caméléon » qui le prédestine à un service référentiel « tous azimuts », pour désigner toute chose ayant du sens ou un sens. Et d'un autre côté, cette « quasi-vacuité sémantique et généralité se remplit d'une matrice discursive pleinement pertinente. L'emploi occurrence quasi universel du mot *sens* est précisément ce qui rend son utilisation difficile, voire inutile ou « intrigante » pour qui s'attache à le définir au point d'en arriver à l'expression d'un désespoir rhétorique formulé par Kleiber lui-même sous forme d'une question : Y a-t-il encore du sens à parler du sens des mots ? » (Kleiber, 1989). Cette invitation à nous interroger sur la place et le rôle de ce substantif, à nous demander quel est son statut par rapport aux autres substantifs nous conduit à poser la question sémantico-lexicale en direction de Kleiber lui-même : *Mais à quoi sert donc le mot sens pour Kleiber, dans l'œuvre de Kleiber ?* L'importance du langage et de la langue dans l'œuvre de Kleiber est largement reconnue. *Le Kleiber de la référence* ne manie pas seulement les notions de sens et de référence, il jongle aussi avec leurs mots respectifs, ce qui nous autorise à considérer son langage *per se*, à l'ontologiser en le décrétant consubstantiel à l'être de sa pensée linguistique. Il n'y aurait plus d'énonciation, plus de discours, qui se résorberaient en quelque sorte sans la langue-être d'un sens kleiberien. Mais quelle langue Kleiber utilise-t-il pour laisser parler sa langue et faire parler la langue ?

Telles sont les questions auxquelles nous tenterons de répondre en nous appuyant sur une analyse fondée sur la méthode des « segments répétés » (Lebard & Salem, 1994 : 319) qui contribuera au repérage de l'éventail des cooccurrences de l'item lexical « sens » et de ses conditions d'emploi au fil d'un corpus de textes tirés de l'œuvre de Kleiber couvrant la période de 1984 à nos jours. Par le prisme de la répétition lexicale, il sera possible d'observer son activité énonciative et interprétative qui s'opère par rectification répétée, reformulations, corrections et reprises, étant entendu que l'auteur, Kleiber, qui est à la fois l'énonciateur en paraphrasant ou rectifiant son propos sur le *sens*, ne cesse de s'interpréter lui-même. La répétition dont nous parlons n'est donc pas nécessairement une répétition à l'identique, mais désigne ici une relation particulière de cohésion, un phénomène par lequel dans un corpus de textes donné une unité lexicale est reprise sous la même forme ou sous une forme dérivée, ou bien un contenu informationnel est repris en totalité ou partiellement par une « unité sémantique apparentée » (Legallois, 2006 : 57), par une ellipse, par une anaphore. Ce sont ces variations que nous étudierons, ces « métamorphoses intertextuelles » (Rastier, 2006 : 113) entre occurrences d'une même forme et ses attractions cooccurrence de la même forme qui feront système, permettant à l'énonciateur de concilier autant qu'il le peut ou le veut « les contraintes de la langue, du discours, du genre, de la situation et les rémanences de ce qu'il a déjà dit ou écrit » (Rastier, 2006). La présence redondante dans l'œuvre de Kleiber de certaines classes d'éléments, la réitération de certains moules syntaxiques ne seront pas simplement catalogués, mais interprétés pour tenter d'établir la façon dont elles contribuent à définir l'écriture particulière de Kleiber ; ce que nous envisageons, c'est donc l'émergence d'un sens résultant de la configuration de l'espace textuel, sens qui utilise bien entendu les composants et le système de la langue considéré, mais dont l'organisation

sémantico-syntaxique est inscrite dans l'entité réticulaire de mots corrélés. Dès lors la question qui se pose pour le linguiste est de savoir comment Kleiber peut prétendre réaliser ce tour de force, qui consiste à faire parler la langue du sens tout en la posant comme objet de discours et tout en se posant lui-même en sujet énonciateur qui met en forme un réalisme nostalgique du *déjà-dit / écrit*.

Bibliographie

Kleiber, G., 1987, « Mais à quoi sert donc le mot chose ? », *Langue française*, 73 : 109-128.

Lebart, L. & Salem, A., 1994, *Statistique textuelle*, Paris, Dunod.

Legallois, D., 2006, « Des phrases entre elles à l'unité réticulaire du texte », *Langages*, 163 : 56-70.

François, J., 2010, « Le repérage des segments répétés et la polysémie lexicale (à propos des cooccurrences de FORCE(S) dans trois corpus journalistiques) », *Revue de Sémantique et Pragmatique*, 27, Presses Universitaires d'Orléans, 11-30.

Rastier, F., 2006, « Formes sémantiques et textualité », *Langages*, 163, 99-114.

Cataphore / anaphore : complémentarité référentielle, sémantique et syntaxique

Marek Kęsik

Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin, Pologne

Mes recherches sur la cataphore visaient à montrer que celle-ci n'est pas une anaphore inversée (anticipante), qu'elle évite le « rasoir d'Ockham » souvent brandi par mes prédécesseurs. L'hypothèse adoptée, celle d'une complémentarité sur divers plans, s'est avérée être très fructueuse. Complémentarité ontologique d'abord : le référent typique d'un cataphorique est une entité du IIe ou IIIe ordres (Lyons), habituellement innommée, l'anaphore préférant les humains, porteurs de noms propres. Complémentarité (pragma-) sémantique aussi : rejet de l'hypothèse jespersenienne de la symétrie de *suivre* et *précéder* et découverte d'un nouvel universel, différences au niveau des actes de langage, connaissances partagées, stratégies du locuteur etc. Complémentarité (morpho-) syntaxique enfin : « filtrage » des anaphores par l'impersonnel, bien favorable aux cataphores, corrélations de la cataphore avec le temps grammatical, la modalité etc. Mes investigations, systématiquement « métathéoriques », s'alimentent à des sources diverses (cf. bibliographie, mais aussi les travaux de Milner, Corblin ou Combettes). L'influence de Georges Kleiber est certainement la plus importante : ses découvertes référentielles ont été à la base de mes définitions et classements des relations et expressions cataphoriques. C'est à ses réflexions sur les démonstratifs et la transparence / opacité des expressions indexicales que je dois la solution d'un problème d'importance cruciale pour mes analyses, et notamment de celui de la polysémie de l'adjectif *suivant* (anaphorique, cataphorique, exophorique, quasi-symbolique). Ses approches des actes de référence définie et indéfinie m'ont aidé à découvrir le domaine très vaste des cataphores et anaphores au sens large, prenant souvent la forme de descriptions indéfinies. Nos discussions régulières m'ont permis de rejeter l'axiome de la symétrie dans le fonctionnement référentiel des interrogatifs et des relatifs, communément accepté par mes collègues. L'influence de la pensée de Georges Kleiber est nette aussi dans mes travaux les plus récents sur la cataphore et l'anaphore associatives, ou sur les dénominations des parfums et des émotions.



Bibliographie

Halliday, M. A. K., Hasan, R., 1976, *Cohesion in English*, Londres, Longman.

Kęsik, M., 1989, *La cataphore*, Paris, PUF.

Kleiber, G., (1981), *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.

Kleiber, G., 1986, « Déictiques, embrayeurs, etc., comment les définir ? », *L'Information grammaticale*, 30, 3-22.

Kleiber, G., 2001, *L'anaphore associative*, Paris, PUF.

Maillard, M., 1987, *Comment ça fonctionne*, Thèse d'Etat, Université de Paris X-Nanterre.

Réification gestuelle et construction de la référence en français oral : du pointage à l'enveloppement

Jean-Rémi Lapaire

Université de Bordeaux

La gestualité co-verbale ne se contente pas de coder : elle construit. Cette conception enactive de la gestualité et non pas seulement expressive, choisit de considérer les mouvements comme autant d'actions participant à un processus de fabrication (Kendon, 2004) ou de façonnage (Streek, 2009) symboliques. L'action gestuelle permet de créer dans l'espace des objets de conception et d'expérience (Langacker, 2000, Lapaire, 2004, McNeill, 2005), de les localiser, de s'y référer, de les manipuler (mentalement, discursivement). Nous nous attacherons à mettre en évidence plusieurs formes de réification gestuelle (principalement manuelles), de caractériser les types d'« entification » (McNeill, 1992) ainsi opérés, ainsi qu'un certain nombre de processus référentiels procédant par saisie, enveloppement, pointage, balayage. Nous tenterons d'identifier les opérations cognitives et les processus discursifs induisant ou favorisant des processus de réification gestuelle, en particulier dans le domaine de la narration, de la présentation et de l'argumentation.

Notre présentation prendra appui sur un corpus vidéo français et canadien cohérent, à dominante narrative et explicative : dix entrevues de six minutes avec des figures de la vie politique et artistique québécoises (« Femmes de paroles » réalisé pour le cinquantième anniversaire du magazine *Châteline*) et une vingtaine d'entrevues de trois minutes avec des auteur(e)s venus présenter leur dernier ouvrage (Librairie Mollat, Bordeaux).

Bibliographie

- Birdwhistell, R., 1970, *Kinesics and Context. Essays on Body Motion Communication*. Philadelphia, University of Philadelphia Press.
- Calbris, G., 1989, *Geste et communication*. [Deuxième partie. Analyse sémiotique], Paris, Hatier.
- Calbris, G., 2011, *Elements of Meaning in Gesture*, Amsterdam, John Benjamins.
- Calbris, G. & Montredon, J., 2011, *Clés pour l'oral*, Paris, Hachette.
- Colletta, J.-M., 2004, *Le développement de la parole chez l'enfant âgé de 6 à 11 ans : corps, langage et cognition*, Sprimont, Editions Mardaga.
- Cosnier, J., 2008, *La communication, état des savoirs* [Les gestes du dialogue], Editions Sciences Humaines, 119-128.
- Jousse, M., 1978, *L'Anthropologie du Geste*, Paris, Gallimard.
- Kendon, A., 2004, *Gesture. Visible Action as Utterance*, Cambridge, CUP.
- Kleiber, G., 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, 36, 21-41.
- Langacker, R., 2000, *Gesture and conceptualization*, Berlin, Mouton de Gruyter.
- Lapaire, J.-R., 2004, « Act, fact and artefact. The workshop model for action and causation », in Soares da Silva, A., Torres, A. & Gonçalves, M. (ed.), *Linguagem, Cultura e Cognição: Estudos de Linguística Cognitiva*, Coimbra, Almedina, 451-472.
- Lapaire, J.-R., 2011, « Grammar, gesture and cognition : insights from multimodal utterances and applications for gesture analysis », *Visnyk of Lviv University, Philology Series*, Issue 52.
- McNeill, D., 1992, *Hand and Mind. What Gestures Reveal about Thought*, Chicago, The University of Chicago Press.
- McNeill, D., 2005, *Gesture and Thought*, Chicago, The University of Chicago Press.
- Streek, J., 2009, *Gesturecraft. The manu-facture of meaning*, Amsterdam, John Benjamins.



La dénomination : faire consensus pour échanger

Jacques Lemaire-Charpentier

Université de Reims Champagne-Ardenne

Les études sur la dénomination visent essentiellement à déterminer ce à quoi on se réfère quand on dénomme et quels en sont les mécanismes. Conséquemment on peut s'interroger sur les pièges que nous tendent la dénomination et l'action de dénommer. Ce questionnement s'étend à l'être de la dénomination, à son essence en tant qu'acte langagier. Ces interrogations linguistiques possèdent bien entendu des champs partagés avec d'autres disciplines. Ainsi, la philosophie se penche sur le problème de la référence, les questionnements ontologiques, la double problématique du langage réflexif, autant de préoccupations qui traversent l'histoire de la pensée. Par ailleurs, la neurolinguistique étudie les bases cérébrales du langage, la psycholinguistique se penche sur les rapports entre langage, mémoire, perception, et la sociolinguistique scrute l'usage du langage en fonction des milieux sociaux. Les débats sur la dénomination et la référence sont donc infiniment riches et techniques.

J'emploie volontiers l'adverbe « *infiniment* » pour souligner à quel point, les études sur le langage et ses mécanismes ne peuvent être clos. En effet, les langues évoluent (il en existerait environ 5000), les mots changent de sens parfois, des langues disparaissent, notamment par la constitution d'États, alors que d'autres naissent dans des communautés réduites. Par ailleurs, si une seule langue « *règne* » en France, la Belgique en possède deux, la Suisse 4, et le Nigéria environ 410. Ces chiffres sont évidemment sujets à caution puisque les linguistes ne sont pas tous d'accord sur ce qu'on dénomme « *langue* » (Dortier, coord., 2001).

Les études sur la dénomination mettent en action des réflexes philosophiques qui nous portent à reconsidérer encore et toujours certaines dyades classiques ; le nominalisme et le réalisme, le naturalisme et le conventionnalisme, l'intension et l'extension, l'empirisme et le rationalisme, etc. À l'orée de ces thèmes, il semble intéressant d'examiner, par un bref tour d'horizon par nature non-exhaustif et partial, le fait que la dénomination est un acte social qui vise à communiquer avec nos semblables. Je suivrai en cela les constats qui posent que le langage est aujourd'hui étudié dans son approche « *actionnelle* » plutôt que dans sa fonction « *représentationnelle* » (Vernant, 1997), et celui qui dit que le sens surgit de l'*intersubjectivité* (Kleiber, 2001b). On peut opposer à ce point de vue que quelques fois on parle seul, qu'une exclamation n'est pas vraiment un échange, ou que l'on parle en rêvant, mais, même dans ces cas, on ne peut affirmer que l'expression ne s'adresse à personne.

Par ailleurs, il semble bien que la dénomination, qui ne peut que rarement être réduite au féminin singulier, est une fonction dont les variables sont les époques, les traductions, et les individus. Ce qui ressemble bien à un truisme, n'en reste pas moins sous la menace de l'habitude langagière, de la parole qui n'est plus langage, du discours de l'Autre (Lacan) qui nous mène parfois où il veut. À titre d'aiguillon pour stimuler ce travail, je note déjà que la dénomination, nom féminin apparu au 13^e siècle du bas latin *denominatio* qui signifie « *désignation* », est définie comme l'acte qui consiste à donner un nom à une chose ou à une personne afin de pouvoir y faire référence. L'origine de ce terme nous questionne, puisque dans la traduction du *Cratyle* (384d, 391d), œuvre emblématique sur l'origine des mots, Socrate est censé utiliser un mot qui ne sera inventé que quelques siècles plus tard (Dalimier, GF. 1998 ou encore Robin, NRF. 1950). Notons aussi que Georges Kleiber fait une différence entre « *dénomination* » et « *désignation* » ; la dénomination supposant un « *contrat préalable* » sur les X et les x (Kleiber, 2001a). La notion de *contrat* est donc déjà bien au centre du débat.

Nous allons donc parcourir la problématique de la dénomination en mettant en avant sa fonction d'outil social visant un consensus qui devrait permettre de s'entendre sur les mots et d'échanger au sein d'une communauté. Nous partirons du *Cratyle* et verrons que Socrate, dans une Athènes où règnent plusieurs alphabets, ne retient ni le « *conventionnalisme* » d'Hermogène, ni le « *naturalisme* » cratyléen. Le nomothète, qu'il soit homme ou dieu, ne trouve grâce à ses yeux. Nous évoquerons les *disputations* scolastiques, là où les langues se chevauchent, se combattent, et rarement collaborent. Nous nous tournerons vers Michel Foucault qui nous parle de la « *prose du monde* », de l'entrelacement des mots, des hommes et de leurs langages (*Les mots et les choses*, 1966) et nous rencontrerons W. V. O. Quine qui



nous fait part de la sous-détermination des théories et de l'indétermination de la traduction (*Le mot et la chose*, 1960). À ce propos nous n'oublierons pas que lorsque nous lisons Aristote en français, son grec a d'abord été traduit en arabe, puis en latin.

À travers des exemples tirés de la dénomination en chimie (cas de l'oxygène) et en philosophie analytique (cas de la proposition) nous verrons que l'accord sur la dénomination n'est pas une chose simple et acquise. Même, dans une science dite exacte, ou dans un champ philosophique qui désirait apporter de la clarté dans nos usages langagiers, le consensus reste à « *inventer* » car nous ne saurions le « *trouver* ». C'est que, comme le dit Quine, ce que nous exprimons par le langage est toujours en excès sur le monde. Il en va ainsi de notre activité langagière qui, spontanément, en « *impose* » au monde qu'elle voudrait décrire. C'est ce contre quoi luttait Wittgenstein, mais peut-on dire qu'il a réussi ? Même la logique standard moderne dans sa période de « *logicisme langagier* » n'a pu venir à bout des problèmes de la référence et de l'existence. C'est que ce que l'on dénomme « *logique* » n'est pas « *une* », mais forme une nébuleuse de systèmes parfois opposés.

La dénomination est faite pour échanger avec nos semblables ; on ne dénomme pas pour soi, pour se fabriquer un langage privé. Le consensus se cristallise parfois dans nos dictionnaires, nos encyclopédies, nos index. Pour autant, il semble bien, comme le dit Gilbert Hottois, que : « *Le réel se trouve intégré comme un moment de l'activité sémiotique* » (Hottois, 1981). Nous nous donnons des signes, nous leur donnons une signification, un sens, et peut-être qu'ils se jouent de nous.

Bibliographie

Foucault, M., 1996 [1966], *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, TEL.

Frath, P., 2008, « En finir avec l'essentialisme en linguistique », *Zeitschrift für Französische Sprache*, Beiheft 35, F. S. Verlag.

Kleiber, G. (2001), « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, 36 : 21-41.

Quine, W. V. O., 1999 [1960], *Le mot et la chose*, trad. Dopp, J., & Gochet, P., Paris, Flammarion.

Vernant, D., 1997, *Du discours à l'action*, Paris, PUF.

Dénomination et référence : la « nominalisation », un concept mal formé (considérations générales et typologiques)

Alain Lemaréchal

Université de Paris-Sorbonne & Ecole Pratique des Hautes Etudes, 4ème section

Le terme « nominalisation », mais aussi des termes comme « syntagme nominal », « nominal clause », etc., désignent des phénomènes et des opérations qui n'ont guère de rapport entre eux, ce qui est une source de confusion aussi bien dans les théorisations que dans la description des langues, proches ou très différentes des nôtres.

Une distinction est à faire en tout premier lieu entre construire la désignation d'une entité au moyen d'un de ses prédicats (éventuellement de noms communs, à considérer comme des prédicats d'inclusion -- d'un objet à une classe d'objets --, « *table* »(x) ou « *s'appeler Socrate* »(x) > $Q^o x: f(x)$) et changer l'ordre de calcul (au sens de Vendler, mais surtout de Lyons, 1977, puis de Foley et Van Valin, ou Dik, etc.), ce qui fait qu'un constituant désigne non plus une entité concrète (entité du premier ordre), mais un événement, un fait (possible), une énonciation, comme le ferait un « nom abstrait » d'action ou de qualité. Articles, noms communs et noms propres, complétives et équivalents, mais aussi toute subordination, sont en cause. On aura encore à se débarrasser d'autres emplois impropres ou, au mieux, approximatifs, des termes « nom », « nominal », « nominalisation ».

Des expressions d'apparence logiciante comme « prédicat », « prédicat d'inclusion », « entité », « ordre de calcul » ou « ordre d'entités », ne réfèrent pas à quelque linguistique ou sémantique formelles dont les linguistique et sémantique des langues « naturelles » ne seraient que des « applications », mais constituent des outils permettant de décrire le signifié de signes saussuriens, en l'occurrence d'opérateurs plus ou moins grammaticalisés, plus ou moins morphologisés.



Bibliographie

Tesnière, L., 1953, *Esquisse d'une syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck.

Lyons, J., 1977, *Semantics*, Cambridge, CUP.

Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence: descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.

Kleiber, G., 1994, *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.

Lemaréchal, A., 1982, « Sémantisme des parties du discours et sémantisme des relations », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 77 / 1.

Lemaréchal, A., 1989, *Les parties du discours*, Paris, PUF.

Lemaréchal, A., à paraître, « Diversité des langues, typologie et abstraction », Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Sur les pas de Georges Kleiber : termes massifs et termes comptables, opposition ou continuum ?

El Mustapha Lemghari

Université Cadi Ayyad de Marrakech & Faculté Polydisciplinaire de Safi

Kleiber s'est intéressé, entre autres choses, à la problématique de la distinction massif/comptable d'un point de vue sémantico-référentiel. Son apport consiste surtout à l'étendre à plusieurs domaines (i.e. domaine des adjectifs (1989), des articles génériques (1989 et 1990), des noms propres métonymiques (1994), voire celui de la polysémie (1999)). Les thèses que Kleiber postule pour rendre compte des problèmes soulevés viennent souvent prendre place dans le débat général qui se trouve animé autour de tel ou tel aspect de la problématique. On peut suivre avec intérêt, par exemple, les solutions que fournit l'auteur aux problèmes du changement référentiel des noms propres métonymiques ou encore la position qu'il prend sur la question de la polysémie vis-à-vis de l'hypothèse de G. Numberg et A. Zaenen (1997). D'autres aspects de la question ont été récemment examinés sur la base de la notion d'*occurrence* (Kleiber : 2011). Ces idées et thèses constituent à la fois une riche littérature et une source d'inspiration pour les recherches qui s'occupent de la problématique de la distinction massif/comptable.

M'intéressant à la distinction massif/comptable, j'ai largement mis à profit les contributions de Kleiber. Mais il faut dire que tout semble avoir été dit : la problématique dans sa complexité ne tolère plus l'analyse. Voilà pourquoi, me semble-t-il, tout examen qui l'aborderait en extension ne sortirait pas des sentiers battus.

Une piste de recherche demeure pourtant prometteuse : aborder la distinction massif/comptable en profondeur en l'inscrivant sur la modalité du continuum. Ce choix a pour corollaire d'abandonner la conception aristotélicienne en faveur d'une opposition massif/comptable tranchée.

Mon hypothèse de travail repose sur deux constats :

- la définition sémantico-ontologique des noms massifs et des noms comptables sur la foi du principe (le plus communément partagé et utilisé) *homogène/hétérogène* se heurte à ce paradoxe : la sous-catégorie massive compte des éléments qui sont structurés par une individuation référentielle notable (i.e. *quincaillerie, bétail, pharmacie, mobilier*, etc.). Inversement, certains membres de la sous-catégorie comptable ont une configuration interne homogène (i.e. *lac, mer, tache*, etc.). En conséquence, le traitement que reçoit l'opposition massif/comptable en termes du modèle des conditions nécessaires et suffisantes n'est pas satisfaisant. La distinction massif/comptable gagnerait davantage à être abordée en termes d'une structuration prototypique.
- il y a lieu de distinguer une troisième sous-catégorie de noms, en l'occurrence les noms intermédiaires. Le comportement typique de ces noms est en effet d'apparaître, sans besoin nécessaire d'engager une réification discursive, sur la dimension [+massif] et sur la dimension [+comptable] (i.e. *un pain/du pain ; un papier/du papier*, etc.). Il s'ensuit l'existence de trois sous-catégories nominales au lieu de deux seulement : les sous-catégories prototypiques (massive et comptable) et la sous-catégorie intermédiaire. D'où la complexité sous-catégorielle de la distinction massif/comptable.

L'idée d'un continuum, autrement dit, d'une absence de frontières franches entre le comptable et le massif n'a pas passé inaperçue ; en tout cas c'est ce qui ressort de la conclusion de Kleiber (1999 : 112) : « La distinction massif/comptable est à traiter à deux niveaux distincts [...]. Au niveau lexical tout d'abord, où chaque N se voit intrinsèquement marqué soit comme comptable (cf. *chaise*), soit comme massif (cf. *sable*), soit encore comme comptable et massif (cf. *pain*) ». Dans le même ordre d'idée, Langacker (1991 : 121) fait remarquer que certains noms du type de *corde, diamant, steak*, etc., méritent une attention particulière. Ces noms ont pour caractéristique essentielle de présupposer différents *niveaux d'organisation conceptuelle* ; ils peuvent, de ce fait, « appartenir à deux catégories dont la valeur sémantique diffère selon qu'ils ont un statut de nom comptable ou de masse ».

Compte tenu de la complexité conceptuelle des noms, la thèse du continuum apporte un triple avantage à la question de la distinction massif/comptable :

- elle met au jour l'existence d'une sous-catégorie de noms intermédiaires et appelle l'attention sur les



modalités de leur manifestation massive et/ou comptable.

- elle fournit le cadre théorique qui légitime le traitement de la polysémie lexicale sur le mode du massif et/ou comptable.
- enfin, elle apporte de nouveaux éclairages sur les cas de réifications discursives (massifs → comptable et comptable → massif) en les démêlant des cas de polysémies lexicales – dans la mesure où le risque de leur confusion est très élevé.

Bibliographie

Jackendoff, R., 1991, « Parts and boundaries », *Cognition*, 41, 9-45.

Kleiber, G., 1994, *Nominales. Essai de sémantique référentielle*, Paris, Armand Colin.

Kleiber, G., 1997, « Massif / comptable et partie / tout », *Verbum*, XIX, 3 : 321-337.

Kleiber, G., 1998, « Est-ce qu'un veau peut être rapide et tendre? », in *Romanische Forschungen*, 110 / 3, 327-347.

Kleiber, G., 1999, *Problèmes de sémantique : la polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.

Kleiber, G., 2006, « Du massif au comptable : le cas des N massifs concrets modifiés », in Corblin, F., Ferrando, S. et Kupferman, L. (éd.), *Indéfini et prédication*, Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 183-202.

Kleiber, G., 2011, « Types de noms : le problème des occurrences », *Cahiers de lexicologie*, 99 / 2, 49-69.

Langacker, R.-W & Vandeloise, C., 1991, « Noms et verbes », *Communications*, 53, 103- 153.



Le pigeon est-il un canard comme les autres ? Esquisse d'une Théorie des Objets Discursifs

Julien Longhi

Université de Cergy-Pontoise, CRTF-LaSCoD (EA 1392)

La présente contribution vise à examiner deux points importants de la théorie générale du sens et de la référence développée par G. Kleiber, et à esquisser les bases d'une *Théorie des Objets Discursifs* (TOD) : la dénomination et la polysémie. Pour Kleiber (2003), il faut considérer deux « morceaux » de sens pour une dénomination :

a) l'indication qu'il s'agit d'une (catégorie de) chose(s), en somme d'un « tout », avec ses limites ; b) la description ou représentation du type de choses dont il s'agit. [...] La combinaison de a)-b) conduit à ce que l'on pourrait appeler le paradoxe sémantique de la dénomination. Quoique b) soit la partie descriptive du sens de la catégorie dénommée [...] il n'arrive jamais à décrire complètement ce sens. Ce paradoxe s'explique plus ou moins aisément : quelles que soient les descriptions ou informations données, elles ne sont pas données par b) comme formant une catégorie, un tout. b) donnant, si l'on veut, les parties, en somme l'analytique interne, il ne peut les ériger en tout et ne peut donc jamais épuiser le sens de la dénomination, puisqu'il y aura toujours le plus supplémentaire de la constitution en tout.

Cette question est liée à celle de la polysémie : lors de la première édition du colloque *Res Per Nomen*, G. Kleiber (2008 : 17) y voyait « l'occasion de reprendre [ses] pérégrinations sémantiques sur les terres archi-retournées de la polysémie [...] envisagée [...] comme un moyen de catégorisation du monde, de classification du réel » : s'opposant à cette conception de la polysémie, il reprenait une analyse de Noailly selon laquelle les emplois de *fleuve* pour désigner le cours d'eau seraient un accident, il constatait qu'« il y a toutefois un *hic* dans l'histoire : sans la reconnaissance préalable des catégories ainsi dégradées, il n'y aurait absolument pas reconnaissance de la polysémie [...] il faut reconnaître à ces catégories constitutives de la réunion polysémique une primauté cognitive, à laquelle on ne peut échapper » (Kleiber, 2008 : 32). En filigrane de ces deux points se lit la critique implicite de théorisations qualifiées par Kleiber de « aréférentielles », et se pose la question plus générale de la conception du langage sous-jacente à la théorie du sens. Il s'agit alors de savoir quel statut le linguiste accorde au monde et/ou au réel : selon lui, si la conceptualisation ou modélisation apparaît comme *objective* c'est « qu'elle bénéficie, étant donné nos structures physiologiques et mentales similaires, d'une certaine *stabilité intersubjective* à l'origine de ce sentiment d'*objectivité* que peut dégager ce monde conceptualisé. La réalité du monde repose avant tout sur une (relative) stabilité intersubjective » (Kleiber, 2003). Sur le plan de l'analyse, « la philosophie peut servir et sert de caution pour appuyer un tel sens expérientiel multidominal (Cadiot & Visetti, 2001), mais cette caution ne dispense pas d'un examen linguistique » : l'auteur reproche aux conceptions critiquées de justifier des analyses par des considérations philosophiques (appelées parfois « merleau-pontifiantes »).

Ces arguments sont légitimes, et à propos de *fleuve* nous souscrivons à la réserve de Kleiber (2008 : 32) :

Que les différents emplois d'une polysémie aient à faire avec la référence, c'est un fait que nous ne nions pas, mais qu'on en tire parti pour dire qu'ipso facto ils n'ont aucune validité sémantique ou linguistique, c'est aller beaucoup trop vite en besogne. [...] ils ont une véritable pertinence linguistique, dont ne dispose nullement par contre la catégorie coiffante new look à laquelle on assimile, sur la base d'une cognition qui a bon dos, tout polysème.

Seulement, pour tenter de ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain (ou du fleuve), nous pensons néanmoins qu'il est possible de préserver la pertinence linguistique des différents emplois sans pour autant prendre une position telle que celle représentée dans les points a) et b), la primauté cognitive des catégories et l'existence de dénominations comme des « tout ».

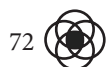
Pour cela, nous décrivons les points principaux de réponse que nous apportons dans le cadre de la TOD, qui combine les exigences d'un examen linguistique, en s'appuyant sur l'analyse de corpus discursifs, les prérequis d'une théorie phénoménologique du langage, et l'attention au partage intersubjectif par le biais



d'analyses en discours. Trois dimensions importantes seront affirmées :

- « la fonction dénomminative consiste à étiqueter une identité, c'est-à-dire un ensemble de rapports qui nous lient d'emblée (même si nous n'y entrons pas effectivement) à un thème appréhendé dans un cadre thématique réputé originaire » (Cadiot & Visetti, 2001 : 181), en tenant en compte les indices linguistiques et les usages en corpus de ce fonctionnement dénomminatif ;
- face au discours, « il faut prendre le parti d'une sémantique discursive et saisir les données de la situation de communication, ou du moins s'efforcer de le faire » (Siblot, 1998 : 10-11) ; aussi, « le langage ne peut nommer les êtres « en soi », mais seulement « pour nous » » (p.11) ;
- le caractère argumentatif de la mise en discours, qui étaye l'idée de dispositifs antérieurs à la prise de parole, qui structurent les formes et les contenus investis dans les discours par les sujets (sens commun chez Sarfati, prédiscours chez Paveau).

Pour rendre compte de ces positions, et tenter d'échapper aux reproches adressés aux « catégories *new look* », nous présenterons l'examen linguistique du terme *pigeon*. Le contexte de recueil de données est celui du mouvement anonyme des Pigeons, collectif d'entrepreneurs indignés qui s'est fait connaître par une page Facebook, et un compte Twitter. Nous montrerons que la productivité du sens de *pigeon* tient à un point de vue extrinsèque adopté sur l'objet, à partir des rapports que l'on entretient avec *pigeon*, et un double fonctionnement sémantique explique le succès de cette (dé)nomination : l'introduction du référent *pigeon* entraîne aussi l'identification d'un « coupable » qui « pigeonne », et *pigeon* convoque presque immédiatement l'action dont ceux qui sont désignés comme tels sont victimes (« être plumés »). Il y a un effet argumentatif du mot *pigeon* puisqu'il construit, par son énonciation, un cadre et un ensemble de rapports entre les éléments qui le composent : une victime, un coupable, et une action condamnable menée avec des moyens douteux. Parallèlement, le sens de *pigeon*-oiseau est aussi maintenu par certains procédés, comme sur Twitter avec le nom @DefensePigeon : l'utilisateur étaye le côté « animal » (avec la séquence « *défense* + nom d'un animal menacé »), et l'usage de *Rhouuuu* qui fait référence au cri du volatile dans certains tweets. On a même l'invention d'un smiley spécifique (8> qui symbolise une tête de pigeon. Si le groupe de pigeons a connu une efficacité incontestable, c'est linguistiquement grâce à un motif propre à ce terme et profilé pertinemment dans le contexte politique. Notre analyse diffère de celle de G. Kleiber à propos de *canard*, mais nous nous prémunissons pourtant, dans la TOD, des critiques qu'il adresse aux théories « à la mode » évoquées.



Bibliographie

- Cadiot, P. & Visetti, Y.-M., 2001, *Pour une théorie des formes sémantique*, Paris, PUF.
- Kleiber, G., 2003, « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, t. XXV, n°1, 97-106.
- Kleiber, G., 2008, « Du sens aux choses en passant par la polysémie catégorielle », in Frath, P. (éd.), *Dénomination, phraséologie et référence*, ZFSL, Beiheft n°35, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 17-44.
- Paveau, M.-A., 2006, *Les prédiscours. Sens, mémoire, cognition*, Paris, PSN.
- Sarfati, G.-E., 2011, « Analyse du discours et sens commun : institutions de sens, communautés de sens, doxa et idéologie », in Guilhaumou, J. & Schepens, P. (dir.), *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours*, PUFC, 139-174.
- Siblot, P., 1998, « Algérien dans l'imbroglie des dénominations », *Mots*, n°57, 7-27.

Le sens des lexèmes adjectivaux dans les noms construits : une réflexion sur le nom en tant que partie du discours

Elise Mignot

Université Paris Sorbonne

Le rapport entre lexique et catégorisation a été abordé par Georges Kleiber, notamment dans son ouvrage intitulé *La sémantique du prototype*. J'entends ici apporter une contribution à sa réflexion, toujours d'actualité.

Ma communication s'inscrit dans un projet plus général, qui est de tenter de cerner le sens (abstrait) des parties du discours, et plus spécifiquement du nom. Les questions que je me pose sont les suivantes : comment les noms catégorisent-ils ? à quelle saisie, ou conceptualisation, de la réalité correspond cette partie du discours ?

Depuis l'élaboration des théories du prototype (Rosch, 1978) il est fréquemment admis que les catégories ont des frontières floues (Kleiber, 1990). Si cette position paraît viable en ce qui concerne la dénotation (ou « description », c'est-à-dire *une* composante de la dénomination, pour Kleiber, 2003), il semble qu'elle doive être nuancée, voire abandonnée, pour la seconde composante de la dénomination, c'est-à-dire la partie « qui indique qu'il s'agit d'une chose » (Kleiber, 2003), cela du moins en ce qui concerne les noms. Il y a lieu de distinguer de ce point de vue-là dénotation et sens procédural. J'avancerai l'idée qu'en ce qui concerne le sens procédural la catégorie nominale implique la représentation de frontières fixes, et non pas floues.

Une façon de montrer l'affinité entre la catégorie nominale et la représentation de limites est de se pencher sur le domaine de la formation des mots. Je m'intéresserai aux noms de l'anglais qui incluent un morphème adjectival, qu'il s'agisse de noms obtenus à partir d'un adjectif par conversion (*sweet - a sweet*), par suffixation (*strange - a stranger*) ou par composition (*high chair*). J'inclus dans mon corpus les noms propres qui comportent un lexème adjectival, comme *Goodman* ou *New-York*.

Je m'intéresse aux noms qui incluent un *adjectif* pour la raison suivante. Un adjectif qualificatif est typiquement gradable. Pourtant, lorsqu'il entre dans un processus de formation d'un nom, il perd le plus souvent sa gradabilité. J'observe ainsi des différences systématiques en ce qui concerne les significations des lexèmes lorsqu'ils sont adjectifs et lorsqu'ils entrent dans la formation d'un mot.

Mon corpus comprend à ce stade 806 items, tirés de deux sources: 1) un corpus contextualisé, d'environ 12000 mots, qui inclut environ 2200 noms (taille certes modeste qui s'explique par le fait que les ressources électroniques telles que le BNC ne me permettent pas de rechercher les noms dérivés ou composés, ce qui m'amène à encoder mes propres corpus) 2) les listes d'exemples empruntés aux grammairiens se penchant sur les processus de formation des mots (par exemple Adams, 1973).

Les conclusions qui ressortent sont les suivantes: les noms résistent aux significations gradables ; dans 95% des cas le morphème adjectival n'est pas gradable.

De façon plus détaillée, on observe que dans 51% des cas l'adjectif utilisé pour former un nom n'est pas gradable et ne subit aucune modification sémantique lorsqu'il s'intègre à un nom: il reste non gradable. C'est le cas de *a sedative* (par opposition à *a sedative drug*), *a European*, *the retired*, *the deceased*, *the royals*, *a male*, *a female*, *the nationals*. C'est également le cas de nombreux adjectifs de couleur comme dans *blackbird* ou *greenhouse*.

Dans 89% des autres cas, c'est à dire lorsque le nom est formé à partir d'un adjectif qui est gradable, l'adjectif perd sa gradabilité. Citons à titre d'exemples *sweet briar*, *bestman*, *broad bean*, *Broadway*, *funnies*, *comics*, *goods* ('merchandise'), *a human* (comparer à *he's very human*), *grand-parents*, *hard drugs*, *hard sciences*, *high-chair*.

Cette perte de la gradabilité est parfois liée à une décoloration sémantique, comme on peut l'observer dans *funny bone*, *funnies*, ou *comics*, où l'adjectif acquiert un simple rôle sous-catégorisant. Si le sens n'est plus perceptible, il ne peut être compatible avec la gradabilité.

Dans d'autres cas encore, qui sont les plus frappants, il n'y a pas de décoloration sémantique mais deux significations radicalement différentes; lorsque le lexème adjectival apparaît dans un nom, il véhicule une idée de limite. Des exemples en sont *stranger* (*strange* adjectif signifie «bizarre», tandis que dans le nom



il signifie « inconnu », c'est-à-dire « extérieur à un groupe », *gentleman* (*gentle* adjectif signifie « doux », « agréable », tandis que dans le nom il signifie « noble », « bien né », et implique donc la représentation d'une limite), *greener* (*green* adjectif veut dire « vert », mais le nom signifie « individu nouvellement arrivé », *fresher* (l'adjectif *fresh* veut dire « frais », mais le nom dit également « nouvel arrivé », plus précisément, dans une université (étudiant de première année), *odds* (l'adjectif signifie « étrange », le nom « les risques », que quelque chose arrive).

Ces dernières données convergent avec celles précédemment notées: le nom refuse la gradabilité ; plus que cela : il entretient une affinité avec la représentation de limites. Ceci nous permet certainement de saisir quelque chose du sens abstrait (sens procédural) de la catégorie nominale. Le nom dit une catégorisation en tout ou rien, n'impliquant pas de degré d'appartenance à la catégorie. Rappelons que l'idée de frontières floues vient de l'observation (à l'heure actuelle non contestée) que les catégories sont organisées autour d'un centre, et que les membres de la catégorie sont plus ou moins éloignées du centre. De cela, pourtant, il ne s'ensuit pas nécessairement que les catégories ont des frontières floues. Il peut très bien exister une hiérarchie des membres à l'intérieur d'une catégorie et une appartenance à la catégorie en tout ou rien.

Mes données tendent donc à confirmer le rôle de séparateur du nom, déjà noté dans la littérature (Cotte 1997, Wierzbicka 1988). Les noms impliquent la représentation de frontières rigides. Même si dans le monde, bien évidemment, les limites sont souvent floues (à partir de quand commence-t-on à parler d'une montagne et plus d'une colline?), ce n'est pas comme cela que nous représentons le référent lorsque nous le disons par un nom (nous choisissons alors entre « colline » et « montagne »). Même si, au niveau des dénominations, il est certes parfois difficile de trouver des limites, le fait d'utiliser telle ou telle dénomination permet de trancher, et d'évacuer la question des limites. La catégorie nominale serait là précisément pour dire que la catégorisation ne pose pas problème, qu'elle ne prête pas à discussion.

En ce sens je rejoins tout à fait Kleiber qui distingue deux composants dans toute dénomination : la description et la partie « qui indique qu'il s'agit d'une chose », ce que j'ai interprété ici comme étant le sens procédural (de la catégorie nominale). J'ajouterai qu'il existe peut-être une continuité entre les deux : le sens procédural semble interdire certaines significations.



Bibliographie

- Adams, V., 1973, *An Introduction to Modern English Word-Formation*, London, Longman.
 Cotte, P., 1997, *Grammaire linguistique*, Paris, Didier-Erudition.
 Kleiber, G., 1990, *La sémantique du prototype*, PUF, Paris.
 Kleiber, G., 2003, « Sur la sémantique de la dénomination », *Verbum*, t. XXV, n°1, 97-106.
 Rosch, E., 1978, « Principles of Categorization », in Rosch, E. & Lloyd, B. (ed.), *Cognition and Categorization*, Hillsdale, N.J., Erlbaum, 27-47.
 Wierzbicka, A., 1988, « What's in a Noun ? (or : How do Nouns Differ in Meaning from Adjectives ?) », in *The Semantics of Grammar*, Amsterdam, John Benjamins Publishing Company, 463-497.

Planètes, exoplanètes : problèmes de dénomination et catégories référentielles

Cristina Nicolae

Université de Rouen

Nous proposons une réflexion sur le lien entre l'évolution des connaissances dans un domaine et la réorganisation des catégories des référents suite à de nouvelles découvertes ; cela oblige à repenser les classes de référents, ce qui entraîne des changements de signification des mots et l'apparition de nouvelles dénominations. Nous étudierons le cas de quelques mots en provenance de l'astronomie, un domaine en plein bouleversement scientifique depuis une vingtaine d'années : il s'agit du terme *planète* et de son champ sémantique – *planète naine*⁽¹⁾, *exoplanète*⁽²⁾ et *naine brune*⁽³⁾ – dont les significations ont changé suite aux découvertes importantes, qui ont obligé les astrophysiciens de prendre position et d'adopter des définitions appelons-les « officielles ». Notre étude vise à montrer comment durant un intervalle de temps très court (moins de vingt ans), sous l'impact de découvertes de nouveaux corps célestes, la structure interne des catégories et les relations inter-catégorielles sont passées de classes des référents bien délimitées, organisées d'après la logique des Conditions Nécessaires et Suffisantes (CNS) à des zones de partage de propriétés entre catégories voisines et une organisation interne d'après la logique du flou et du plus ou moins vrai. Nous proposons une analyse prototypique (Kleiber, 1988, 1990, 1993) du terme *planète* et de son champ sémantique, à partir d'un corpus de revues de vulgarisation scientifique (*Science & Vie* et *La Recherche*) et des entretiens effectués auprès de cinq astrophysiciens au sujet de la définition du terme *planète* dans le contexte actuel de l'astronomie. Nous interrogerons la notion de *catégorie* et la pertinence de l'acte d'*identification du référent* dans un contexte spécifique où *l'ensemble* des propriétés définitoires du mot *planète* est remis en question.

Découvertes scientifiques, réorganisation catégorielle et évolution des significations des mots

Dans les années 1990, la découverte de plusieurs nouveaux types de corps célestes comme les *objets trans-neptuniens* (des corps célestes situés au-delà de Neptune), les *naines brunes* et les *exoplanètes* oblige les astrophysiciens à repenser l'organisation des classes d'objets du système solaire. Il s'agit particulièrement de la détection de plusieurs corps célestes ayant des propriétés semblables à Pluton. Fallait-il les considérer comme de *nouvelles planètes* et décréter que le système solaire avait 10, 11, ... *n* planètes ? Ou bien revoir les propriétés auxquelles un objet devait répondre pour pouvoir être dénommé *planète* ? D'un point de vue culturel et historique, admettre que le système solaire était désormais *ouvert*, était difficilement acceptable. Du coup, les astrophysiciens ont opté pour la deuxième variante : redéfinir les propriétés du terme *planète*. Ainsi, en 2006, au Congrès mondial de l'Union Astrophysique Internationale (UAI), une nouvelle définition de ce terme a été adoptée. Suite à l'adoption de cette nouvelle définition, Pluton a perdu le statut de planète ; en même temps, il est devenu le prototype d'une nouvelle classe d'objets, les planètes naines. La nouvelle définition du terme *planète* s'applique uniquement aux objets du système solaire. Nous montrerons dans une analyse détaillée de cette définition que l'existence des *prédicats vagues* (Kleiber, 1987) est l'indice d'une organisation catégorielle prototypique, qu'au niveau des relations inter-catégorielles, dans les zones de frontière, il y a un recouvrement de propriétés qui rend complexe la décision d'appartenance d'un objet à l'une des classes.

En même temps, l'année 1995 a marqué un moment historique pour l'astronomie : les Suisses Michel Mayor et Didier Queloz ont découvert la première planète en dehors du système solaire ; depuis, le nombre de ces nouvelles planètes n'a cessé d'augmenter : 853 à ce jour. La diversité de ces objets est tellement grande et leurs propriétés si différentes des planètes *classiques* ou *traditionnelles*, que les astrophysiciens ont du mal à délimiter des caractéristiques référentielles propres à cette catégorie d'objets. Depuis 2003, une commission de l'UAI a rédigé une « définition de travail », contestée par l'ensemble de la communauté des astrophysiciens, voire par certains des membres de la commission qui l'ont rédigée. Nous montrerons dans notre étude qu'*aucune* propriété de la définition du mot *exoplanète* n'est ni nécessaire ni suffisante pour délimiter cette catégorie d'objets ; que *toutes* les caractéristiques de cette définition sont remises en question.



A partir de cette « crise » de la définition des deux termes, *planète* et *exoplanète* nous ouvrons notre analyse vers la question de l'identification des référents, telle qu'elle est abordée par le philosophe Hilary Putnam (1975). Nous proposerons une critique de son modèle sémantique qui attribue aux experts le rôle d'identifier correctement les référents des termes d'espèces naturelles. Comment l'identification correcte des référents est-elle possible en l'absence de toute définition consensuelle ? Est-ce que la validation experte de l'acte de référenciation peut être réduite à (seule) la praxis ? La signification des mots serait-elle dans ce cas tout simplement évacuée ?

Une nouvelle lecture du modèle sémantique de cet auteur nous amènera vers de nouvelles pistes de réflexion sur la relation signification-référence.

Notes

⁽¹⁾ Une *planète naine* est une *planète* du système solaire qui n'a pas nettoyé son orbite (à la différence des vraies planètes, corps célestes qui tournent autour du Soleil et qui ont éliminé tout autre corps de leur orbite, ils l'ont « nettoyé »).

⁽²⁾ Une *exoplanète* est une planète qui orbite autour d'une autre étoile que le Soleil de notre système solaire.

⁽³⁾ Une *naine brune* est un astre intermédiaire, mi-planète mi-étoile, appelé également « étoile avortée ».

Bibliographie

Kleiber, G., 1990, *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical.*, Paris, PUF.

Kleiber, G., 1993, « Prototype et prototypes : encore une affaire de famille ? », in Dubois, D. (éd.) *Sémantique et cognition. Catégories, prototypes, typicalité*, Paris, CNRS, 103-131.

Kleiber, G., 1987, « Quelques réflexions sur le vague dans les langues naturelles », in *Etudes de linguistique générale et de linguistique latine offertes en hommage à Guy Serbat*, Paris, Société pour l'Information Grammaticale, 157-172.

Kleiber, G., 1997, « Sens, référence et existence. Que faire de l'extralinguistique », *Langages*, vol. 31, n°137, 9-37.

Kuhn, T., 1983 [trad.fr], *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion.

Putnam, H., 1975, « The meaning of 'meaning' », in Putnam, H., *Mind, Language and Reality. Philosophical papers II*, Cambridge, Cambridge University Press, [trad. partielle 1985, *Philosophie*, 5, 21-44].

Une approche médiationniste de la polysémie

Vincent Nyckees

Université Paris Diderot & Université Sorbonne Paris Cité

Notre communication s'attachera à montrer ce qu'une approche *médiationniste* peut apporter au traitement de la polysémie lexicale.

Par ce qualificatif de *médiationniste* nous désignons les approches, développées en philosophie, sciences cognitives ou linguistique, qui, sans identifier pensée et langage, ni céder à un déterminisme univoque, attribuent aux outils sémiotiques, en particulier aux langues (mais aussi aux objets techniques en général), un rôle primordial à l'égard de la pensée et de l'activité humaines (cf. l'auteur 2003). Plus précisément, selon ces approches, le langage, qui a historiquement émergé – et se renouvelle continuellement – à la faveur des interactions, n'a eu de cesse de reconfigurer en profondeur les conditions d'exercice de la cognition humaine biologique, tant à l'échelle de l'histoire individuelle qu'à celle de l'histoire des groupes linguistiques.

Cette thèse d'ordre anthropologique a des conséquences importantes pour l'étude des langues. Sur le plan diachronique, elle nous incite à formuler un modèle continuiste du changement de sens, extrêmement attentif aux contextes dans lesquels se produisent les évolutions (cf. Nyckees, 1998 et 2006). Sur le plan synchronique, elle nous conduit à analyser les signes linguistiques (morphèmes, mots, lexies, structures syntaxiques, prosodiques, etc.) comme des ressources inséparablement cognitives et linguistiques dont disposent les sujets et qu'ils partagent au sein des groupes linguistiques (cf. Nyckees, 2003). Ces ressources sont inséparablement de nature *intellective* (permettant l'analyse de l'expérience et des situations), *praxique* (modélant l'agir dans le monde ou avec les semblables), et *évaluative* (partageant le monde en *bon* et *mauvais*).

Une approche de ce type confère au sémanticien une responsabilité particulière, en même temps qu'elle le soumet à une contrainte féconde, puisque toute analyse sémantique doit se révéler compatible avec le pouvoir structurant du langage sur l'action humaine et la compréhension du monde. Les compétences linguistiques, en effet, qu'elles participent de la langue commune ou de telle ou telle « langue » spéciale constituent le seul plan sur lequel un locuteur *peut* véritablement – et le plan par excellence sur lequel il *doit*, lorsque les interactions et les situations auxquelles il est exposé le sollicitent en ce sens – mettre en ordre ses connaissances/croyances, au moins celles de format propositionnel, et assurer leur cohérence relative. Le locuteur se voit ainsi obligé un nombre incalculable de fois au cours de son acquisition linguistique (laquelle se prolonge d'une certaine façon tout au long de son existence) d'accorder sa compréhension de la langue empirique et sa compréhension du monde – cette mise en cohérence définissant pour une bonne part *sa* langue⁽¹⁾.

Du fait de cette contrainte générale de cohérence cognitive, une approche médiationniste, dans la version expérialiste que nous préconisons, est immanquablement solidaire d'un modèle de la signification fondé sur des conditions nécessaires et suffisantes *renouvelées* (cf. Nyckees, 1998 et 2007), dégagées de tout objectivisme, modèle qui doit impérativement être pris en compte dans le traitement de la polysémie. Dans ce modèle, les conditions d'application des signes linguistiques, tout en demeurant aussi contraignantes que pouvaient l'être les « CNS » classiques, ne spécifient plus des propriétés objectives indépendantes de la cognition humaine ; elles sont fonction des connaissances et croyances des sujets et sont révisables en fonction de l'expérience (pour plus de précisions, cf. 2007, section 3.4.). Les travaux menés dans cette perspective nous ont permis de réanalyser différentes unités lexicales (notamment, *jeu* / *game* / *Spiel*, *mère* / *mother*, *espèce* / *species*, etc.) étudiées en termes de concepts prototypiques par la sémantique cognitive.

Dans trois articles (2000, 2008 et à paraître), nous avons appliqué une approche de type médiationniste au traitement du sens figuré, problématique qui recoupe à plus d'un titre celle de la polysémie. Nous avons ainsi pu montrer que les figures de sens activent le plus souvent des « modèles » fournis par la langue (attestés dans des sens figurés lexicaux) ou par les discours en circulation, modèles qu'elles renouvellent plus ou moins selon leur caractère plus ou moins créatif, et nous avons proposé une grille d'analyse des énoncés métaphoriques conduisant à rechercher dans chaque cas le ou les modèles activés et à classer



les sens figurés discursifs en fonction, essentiellement, du type de relations qu'ils entretiennent avec leurs modèles et des transformations auxquelles ils les soumettent. Ce modèle mettait en évidence la dialectique qui s'établit entre langue et discours sans effacer pour autant les frontières entre sens figuré lexical et sens figuré discursif.

Notre analyse devra intégrer ces résultats, mais la question de la polysémie déborde évidemment celles du sens figuré et de la catégorisation sémantique. L'étude de la polysémie demande en effet à être replacée dans la problématique plus générale de l'homonymie au sens large, étymologique (et aristotélien), du terme – correspondant aux situations où une même forme phonologique se trouve appliquée à des occurrences différentes –, notion pouvant englober l'homonymie au sens ordinaire du terme et la « polysémie » sous ses différentes formes, mais aussi la catégorisation elle-même. La perspective adoptée sera celle de la mise en cohérence de leur langue et de leur monde par les usagers. Nous devons en particulier nous demander dans chaque cas si le locuteur de référence est en mesure de rapporter les identités ou parallélismes formels observés à certaines identités ou proximités dans l'ordre de l'expérience (telles qu'elles s'offrent dans des « positions de croyance », auxquelles il n'adhère pas nécessairement lui-même) ou s'il ne peut que les attribuer à « l'usage », bref au *signifiant* (comme il en va du genre grammatical chaque fois qu'il ne peut être rapporté au genre biologique).

Nous commencerons par identifier les principaux facteurs susceptibles de faire obstacle à une claire perception des faits de polysémie. Puis, en nous fondant sur les contraintes qu'exercent de tels faits sur les procédures mises en œuvre par les locuteurs tant pour s'approprier les significations auxquelles ils sont exposés que pour donner sens aux énoncés qu'ils perçoivent, nous énoncerons les principes qui doivent selon nous régir l'étude de la polysémie et, plus largement, celle des relations de sens entre des lexies ou des morphèmes indiscernables au regard de la forme phonologique. Sur ces bases, nous tenterons de proposer une typologie aussi complète et cohérente que possible des faits d'homonymie au sens large, appuyée sur une terminologie rigoureuse. Pour illustrer notre propos, nous nous efforcerons de traiter et de classer bon nombre d'exemples analysés ou évoqués dans la littérature, en particulier par Saussure, Martin, Rastier, Cadiot et Kleiber.



Note

⁽¹⁾ Il reste que *sa* langue ne s'identifie pas pour autant à ses croyances et que, en matière de langue, il n'est de signification véritable que partagée.

Bibliographie

- Cadiot, P. & Visetti, Y.-M., 2001, *Pour une théorie des formes sémantiques : Motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.
- Kleiber, G., 1999, *Problèmes de sémantique : La polysémie en questions*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion.
- Nyckees, V., 2007, « La cognition humaine saisie par le langage : de la sémantique cognitive au médiationnisme », in Achard-Bayle, G. & Paveau, M.-A. (éd.), *CORELA*, <http://revue-corela.org>.
- Nyckees, V., 2008, « Le sens figuré en langue et en discours : les sources linguistiques de l'énonciation métaphorique », in Struve, D. & Sakai, C. (dir.), *Regards sur la métaphore, entre Orient et Occident*, Éd. Philippe Picquier, 13-31.
- Rastier, F., 1996, *Sémantique interprétative*, Paris, PUF.
- Saussure, F. (de), 2002, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard.

Jacques Derrida et l'itérabilité du texte

Hervé Toussaint Ondoua

Université de Yaoundé 1, Cameroun

Quel est l'enjeu de l'écriture dans la pensée de Derrida ? C'est à cette question que s'attèle notre communication. A partir d'une approche de l'analyse textuelle, il est question de montrer que la pratique de l'écriture derridienne apparaît comme une logique de « l'indécidabilité ». L'indécidabilité formalise l'idée selon laquelle, il n'existe pas de procédé unique permettant de lire ou de comprendre un texte. Il est itérable. A ce sujet, Derrida (1990a : 36) pense que « sans notre capacité de lire les signes en dehors de leurs contextes, la question du contexte ne surgirait pas. » Tout signe, linguistique ou non-linguistique, parlé ou écrit « peut être cité, mis entre guillemets, par là il peut rompre avec tout contexte donné, engendrer à l'infini de nouveaux contextes, de façon absolument non saturable. » (*ibid.*). Par conséquent, « cela ne suppose pas que la marque vaut hors contexte, mais au contraire qu'il n'y a que des contextes sans aucun ancrage absolu. » (*ibid.*). Partant de là, nous pouvons nous interroger : qu'est ce qui sous-tend les enjeux d'une telle posture épistémologique ?

Jacques Derrida et le jeu du langage. L'écriture est pensée comme répétition de la parole vive, et selon la logique de la mimésis, elle est pensée par Platon comme double et imitation de la vie, de la parole vivante. La lisibilité d'un texte dans ce sens, consiste à révéler les intentions de l'auteur afin de dégager une lecture objective. C'est contre cette approche que s'inscrit la pensée de Derrida. Aussi, pour comprendre celle-ci, nous intéressons-nous à la question du langage chez Derrida. Selon Derrida, tout ce qui, jusqu'ici parvenait à se rassembler sous le nom de langage tend de plus en plus à se laisser résumer sous le nom d'*écriture*.

Tout se passe comme si l'écriture avait cessé de désigner une forme dérivée, auxiliaire du langage, la « pellicule extérieure » ou encore le « double inconsistant d'un signifiant majeur, le signifiant du signifiant », pour « déborder l'extension du langage » (Derrida, 1967a : 16). Cela voudrait désormais dire que « l'écriture *comprendrait* le langage » (*ibid.*). Selon Derrida, aucun signifié ne peut échapper au jeu des renvois signifiants qui constitue le langage. La conséquence ici est la destruction du concept même de « signe et toute sa logique ». Derrida est convaincu que l'écriture n'est pas un simple supplément.

Le signifiant et la vérité. La question de la vérité retient beaucoup son attention. Selon lui, « toutes les déterminations métaphysiques de la vérité (...) sont plus ou moins inséparables de l'instance du logos ou d'une raison pensée dans la descendance du logos » (Derrida, 1967a : 21) et dans sa souveraineté. Derrida est convaincu que ce logos n'a jamais rompu le lien originaire et essentiel qui le liait à la *phonè*. Selon Derrida, « l'essence de la *phonè* serait immédiatement proche de ce qui, dans la « pensée » comme logos, a rapport au « sens », le produit, le reçoit, le dit, le « rassemble ». Contre cette approche, Derrida est convaincu qu'il n'y a pas de signe linguistique avant l'écriture. Sans cette extériorité, l'idée de signe n'aurait aucun sens. Derrida voit dans le texte un tissu de signes. Il ne comprend pas pourquoi la lecture et l'écriture se laissent confiner dans la secondarité. Il s'insurge contre l'archi-parole qui « est écriture parce qu'elle est une loi. Une loi naturelle » (Derrida, 1967a : 30) ; il conteste l'autorité de « la parole commençante [qui] est entendue, dans l'intimité de la présence à soi, comme voix de l'autre et comme commandement » (*ibid.*) ; il ridiculise la « bonne » et « naturelle » écriture, entendue comme « inscription divine dans le cœur et l'âme » (*ibid.*).

Selon Derrida, l'idée du livre qui renvoie toujours à une totalité naturelle est complètement étrangère au sens de l'écriture. Derrida invite à la destruction du livre qui seule permet de dénuder la surface du texte. En lieu et place d'une lisibilité conçue comme lecture objective mettant en relief une parole pleine inscrite à travers les signes, Derrida évoque plutôt l'itérabilité du texte.

L'être écrit. Derrida est reconnaissant à Nietzsche, car il « a contribué à libérer le signifiant de sa dépendance ou de sa dérivation par rapport au logos et au concept connexe de vérité ou de signifié premier » (Derrida, 1967a : 31-32). De la même manière, Nietzsche voit dans la lecture et l'écriture des opérations « originaires », sans rapport avec un sens qu'elles auraient d'abord à transcrire ou à découvrir et qui serait une vérité signifiée dans l'élément originel et la présence du logos comme lieu intelligible (topos noetos), entendement divin ou encore structure de nécessité apriorique. Selon Derrida (1967a :



33), le souci de Nietzsche n'est pas la restauration ou l'explicitation de quelque fondamentale cachée sous l'apparence d'un texte empiriste ou métaphysique. Le mérite de Nietzsche est d'avoir soustrait l'écriture à la dictature du logos et de la vérité. La déconstruction qui vient de là désigne ce qui arrive à un texte, c'est-à-dire la fuite de son sens, sa surabondance de signifiant

Le texte offre la voie à d'autres ouvertures. Le texte et sa lisibilité intégrale sont déjà attaqués par la contamination (Derrida, 1990b: 7). Ainsi, la déconstruction apparaît comme l'espace d'une transformation dynamique qu'aucune place de stabilité n'immobilise. Le signifié d'un mot est le résultat des différences produites par l'archi-écriture. Il n'y aurait que des représentations, des signes et jamais des référés ou des signifiants.

Conclusion. Au vu de tout ce qui précède, nous pouvons affirmer que la théorie derridienne sur l'illisibilité constitue une source vers le poststructuralisme. En effet, Derrida soutient en fin de compte que les significations restent relatives à un code et non plus à l'esprit (Rorty, 1990). Derrida s'oriente donc vers le signifiant polysémique. Qu'un texte puisse être lu par quelqu'un qui n'est pas le destinataire et sans la présence de l'auteur, cela est la marque même d'une illisibilité qui ne laisse transparaitre que la trace. Il est donc impossible comme le prétendaient les sciences sociales d'avoir une signification unique et, partant, d'avoir une vérité universelle. Comprendre un énoncé, ce n'est pas chercher à comprendre le sens en soi d'un mot. Derrida introduit la notion de « différance », en tant que renvoi perpétuel de la présence du sens, de la vérité. La dissémination préconisée par Derrida ne connaît aucune logique unique. Ce sont ces vues qui légitiment ce que les épigones postmodernes et post-structuraux de Derrida appellent le brouillage des codes rationalistes, modèle idéal du brouillage des identités culturelle, raciales, sexuelles, etc., sans oublier la question si cruciale du nomadisme, toutes choses qui ont ouvert la voie aux *Cultural Studies*, par exemple.

Bibliographie

Derrida, J., 1967a, *De la Grammatologie*, Paris, Editions de Minuit.

Derrida, J., 1967b, *La Voix et le phénomène*, Paris, PUF.

Derrida, J., 1967c, *L'Écriture et la différence*, Paris, Editions du Seuil.

Derrida, J., 1990a, *Limited Inc.*, Paris, Galilée.

Derrida, J., 1990b, *Le Problème de la genèse dans la philosophie de Husserl*, Paris, PUF.

Rorty, R., 1990, *L'Homme spéculaire*, Paris, Editions du Seuil.



A propos du sens implicatif en jeu dans les proverbes

Silvia Palma

Université de Reims Champagne-Ardenne

Les études sur les proverbes – qui connaissent un grand essor depuis une trentaine d’années – ont permis de dégager un nombre important de caractéristiques formelles, ainsi que des traits liés aux aspects sémantiques de ces énoncés. En ce qui concerne l’existence d’une structure sémantique propre aux proverbes, des auteurs comme M. Riegel (1987), Gouvard (1996) ou G. Kleiber (1989, 2000) considèrent que le fait de pouvoir « fabriquer » des proverbes est un argument pour postuler l’existence d’une telle structure. Bien entendu, n’importe quel type de phrase générique ne peut devenir un proverbe. En effet, pour avoir des chances d’accéder à ce statut, les phrases doivent remplir un certain nombre de critères, notamment porter directement ou indirectement sur les hommes et ne pas mettre en jeu des sous-classes stables d’hommes existant en dehors du proverbe.

Pour G. Kleiber (2000), le schème sémantique des proverbes est celui d’une implication de type « Si un homme est engagé dans telle ou telle situation (état, processus), alors il s’ensuit telle ou telle situation ». Ainsi, seulement les phrases génériques dont le contenu sémantique correspond à une implication auraient des chances de devenir proverbes. Cette notion d’implication ne doit pas se limiter au sens littéral de l’énoncé, vu que l’implication qui sert de schème sémantique au proverbe n’a pas besoin de se retrouver dans le sens de la phrase-signifiant. Par ailleurs, le sens implicatif peut être beaucoup plus complexe que celui de la phrase littérale et ne se résume pas forcément à un antécédent simple suivi d’un conséquent simple. Ainsi, J.-C. Anscombe (2000), par exemple, insiste sur la nécessité de distinguer la binarité de surface et la binarité sémantique, seule garante de l’existence d’un schème sémantique propre aux proverbes, qu’il représentera dans ses travaux par « P est argument pour Q ».

Dans certains proverbes, la binarité sémantique se présente très clairement: *Qui sème le vent récolte la tempête, Bien mal acquis ne profite jamais, Abondance de biens ne nuit pas... (Si quelqu’un sème le vent, alors il récolte la tempête ; Si un bien a été mal acquis, alors il ne profite pas, etc.)*. Dans d’autres cas, en revanche, la coexistence des deux membres ne semble pas reposer sur l’implication : *Trop gratter cuit, trop parler nuit, Il n’y a pas de sot métier, il n’y a que de sottes gens, Chacun son métier, les vaches seront mieux gardées...*

Dans deux études récentes consacrées à la question des proverbes tronqués, A. Oddo (2011 et 2012), s’est penchée sur la relation entre le fonctionnement de la binarité dans les proverbes et les possibilités de troncature⁽¹⁾. Dans l’étude des exemples que nous venons de citer, Oddo considère que, d’un point de vue sémantique, nous sommes face à une relation d’équivalence (au lieu d’une implication) et que le deuxième segment fonctionne tout au plus comme une illustration particularisante, métaphorique, du phénomène décrit dans le premier segment.

Nous défendons, au contraire, l’idée que le sens implicatif est toujours présent, mais qu’il faut l’aborder sous un autre angle. Ainsi, dans ces proverbes, le locuteur signale une certaine rupture entre la situation précise qui est évoquée et la généralité sous-jacente au proverbe (ce que nous avons appelé les « proverbes paradoxaux » dans Palma 2007 et 2012). Le fonctionnement est alors proche d’une mise en garde ou d’une rectification : ce que fait le locuteur c’est signaler que ce n’est pas le métier qui est sot, mais la personne qui l’exerce, de même ce n’est pas l’action habituelle de parler ou de gratter qui est en soi problématique, mais l’excès que l’on constate dans l’accomplissement de ces actions.

Dans d’autres cas encore, la valeur déontique du proverbe apparaît clairement, bien qu’elle ne soit pas explicitée en surface. Un exemple intéressant de ce phénomène est le proverbe espagnol *Las cuentas claras (y el chocolate espeso)*, que l’on peut considérer équivalent du proverbe français *Les bons comptes font les bons amis*. Ce proverbe, souvent cité tronqué en espagnol, marque un parallélisme entre deux relations nécessaires : les comptes doivent être clairs, de la même façon que le chocolat doit être épais. Faudrait-il postuler ici un schéma implicatif pour chacun des segments ?

Les proverbes dans lesquels la coexistence des deux membres ne semble pas reposer sur l’implication sont en réalité nombreux et ils ne répondent pas forcément à un schéma de coordination apparente. Citons, à titre d’exemple, les cas de *Promettre et tenir sont deux ; On n’attrape pas les mouches avec du vinaigre, On n’est jamais si bien servi que par soi-même*, cas pour lesquels par ailleurs, la troncature est impossible.



Ce sont ces cas que nous proposons d'analyser ici, afin d'élucider le fonctionnement de leur schème sémantique.

Notre étude porte sur des proverbes français et espagnols, afin de vérifier si le phénomène se manifeste de la même façon dans les deux langues.

Note

⁽¹⁾ Cette chercheuse propose une distinction intéressante entre la possibilité de troncature choisie volontairement par le locuteur, dans le but d'établir une relation particulière avec le récepteur – altération donc éphémère et relevant du discours – et celle qui relève de l'évolution du proverbe en diachronie, qui dans certains cas a vu disparaître le rhème.

Bibliographie

- Anscombe, J.-C., 2000, « Paroles proverbiales et structures métriques », *Langages*, 139, 6-26.
Kleiber, G., 1989, « Sur la définition du proverbe », *Recherches Germaniques*, Vol. 2, 233-252.
Kleiber, G., 2000, « Sur le sens des proverbes », *Langages*, 139, 39-58.
Oddo, A., 2011, « Evolution du *Refranero* castillan : la question des proverbes tronqués », *Crisol*, 14, 97-113
Oddo, A., (à paraître), « Phénomènes de troncature », *La parole exemplaire. Introduction à une étude linguistique des proverbes*.
Palma, S., 2007, *Les éléments figés de la langue. Etude contrastive français-espagnol*, Paris, L'Harmattan.
Palma, S., (à paraître), « Proverbes doxaux et paradoxaux », *La parole exemplaire. Introduction à une étude linguistique des proverbes*.
Riegel, M., 1987, « «Qui dort, dîne» ou le pivot implicatif dans les énoncés parémiques », in Riegel, M. & I. Tamba (éd.), *L'implication dans les langues naturelles et dans les langages artificiels*, Paris, Klincksieck, 85-99.



De la temporalité à l'argumentation : les emplois non temporels des outils linguistiques de la temporalité

Aude Rebotier

Univerversité de Reims Champagne-Ardenne

Cette étude se propose de tracer une vue d'ensemble des outils linguistiques relevant du champ de la temporalité qui peuvent être employés de manière non temporelle (emplois dits modaux, discursifs, argumentatifs), que le sens temporel se soit maintenu dans l'état actuel de la langue (*alors*, temporel ou logique) ou qu'il ait disparu (*or*, uniquement connecteur aujourd'hui). Le tableau montre qu'une grande partie des outils argumentatifs est d'origine temporelle.

Cette thématique a fait l'objet de travaux centrés sur l'étude d'un mot ou d'un morphème en particulier ; elle est aussi évoquée dans les études sur la grammaticalisation ou les emplois métaphoriques. Mais contrairement aux relations entre l'expression du temps et celle de l'espace, elle n'a pas fait l'objet d'une véritable réflexion en tant que telle.

La description tentera de répondre aux questions suivantes :

- S'agit-il de phénomènes universels, selon des chemins obligatoires unidirectionnels, comme l'envisagent la plupart des théories sur la grammaticalisation ou sur la métaphore (Lakoff & Johnson 1985) ? De fait, certains phénomènes semblent se reproduire régulièrement avec différents mots à l'intérieur d'une langue et d'une langue à l'autre, comme l'utilisation d'outils exprimant la simultanéité pour exprimer l'opposition (*cependant*, *alors que*, *tandis que*, *en même temps*, *während*, *while*). On trouve cependant des exceptions. La perspective plurilinguistique (centrée sur le français et l'allemand) permettra d'éprouver cette affirmation.
- S'agit-il d'un simple déplacement de l'objet auquel s'appliquent ces expressions ? Le mécanisme de base peut en effet se décrire comme un passage de la temporalité des événements à la temporalité de l'énonciation. Cependant, cette description se révèle insuffisante pour rendre compte de tous les phénomènes.
- Peut-on parler de métaphore, c'est-à-dire de la transposition d'un domaine conceptuel (la temporalité) à un autre domaine (logique) ? L'étude de cette hypothèse s'appuiera notamment sur les travaux de synthèse de G. Kleiber sur la métaphore. Il faudra préciser quelles caractéristiques propres à la temporalité sont exploitées dans la transposition et lesquelles sont inutilisées. Notre hypothèse est que cette transposition fait correspondre un intervalle temporel à une situation, sur le modèle des deux sens de la conjonction *wenn* en allemand : sens temporel *quand* (à ce moment-là) / sens logique *si* (dans ce cas-là).



Bibliographie

- Kleiber, G., 1984, « Pour une pragmatique de la métaphore: la métaphore, un acte de dénotation prédicative indirecte », in Kleiber G. (ed.), *Recherches en pragma-sémantique*, 123-163.
- Kleiber, G., 1994, « Métaphore et déviance : banalisation ou contrainte hiérarchique », in Kleiber, G., *Nominales*, Paris, Armand Colin, 177-205.
- Lakoff, G. & Johnson, M., [1985] 1981, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Minuit.
- Mellet, S., 2008, « Réflexions énonciatives autour de *maintenant* argumentatif », in Vuillaume, M. (éd), *Ici et maintenant*, *Cahiers Chronos*, 20, 77-92.
- Nef, F., 1980, « Maintenant1 et maintenant2. Sémantisme et pragmatisme de 'maintenant' temporel et non temporel », in David, J. & Martin, R. (éd.), *La notion d'aspect*, Paris, Klincksieck, 145-166.
- Pérennec, M., 1995, « Von Zeitdeiktika zu Text - und Diskurskommentaren : Überlegungen zur sprachlichen Temporalität », in Métrich, R. & Vuillaume, M. (Hg.), *Rand und Band. Abgrenzung und Verknüpfung als Grundtendenzen des Deutschen. Festschrift für Eugène Faucher zum 60. Geburtstag*, (Eurogermanistik 7), Tübingen, Narr. S. 299-314.
- Traugott, E. C. & Dasher, R. B., 2005, « Regularity in Semantic Change », *Cambridge Studies in Linguistics*, 97, Cambridge University Press.

La sémantique des noms et les adjectifs substantivés « neutres » : l'essentiel et l'accessoire, faire du neuf avec du vieux, le plus drôle de l'histoire

Martin Riegel

Université de Strasbourg

Les adjectifs substantivés (AS) se rangent dans différentes catégories de noms : noms humains (*un bavard*), noms d'animaux (*un siamois*), noms de choses (*un rosé*), de matière (*du mou*), mais aussi noms qui, comme *l'essentiel et l'accessoire, du neuf et du vieux* ou *le drôle de Dét - N*, ne se construisent qu'avec l'article défini et l'article partitif au masculin singulier. On ne peut qu'être frappé par la similitude de comportement de ce dernier type d'AS que j'appellerai provisoirement « neutres » (ASN) avec les noms massifs comme *le / du beurre* et *la / de la bière*, mais aussi avec les noms de propriété comme *la beauté* et *la drôlerie* – à la spécificité près, mais elle est cruciale, que leur genre par défaut est le masculin – dans les quatre constructions qui les caractérisent :

[1] *le* – ASN

(1a) *Les chats aiment le mou*

(1b) *Lavarice est un vilain défaut*

(1c) *Il faut toujours distinguer l'essentiel de l'accessoire*

[2] *du* – ASN

(2a) *Il a acheté du beurre et de la bière au supermarché*

(2b) *Il fallait non seulement du courage, mais aussi de l'abnégation*

(2c) *Il sait faire du neuf avec du vieux*

[3] *le* – ASN1 – *de* – Dét – N2

(3a) *Le sable de cette plage est très fin*

(3b) *On célèbre plus la beauté de Marilyn que la sagesse de Socrate*

(3c) *Le drôle de la situation ne vous a pas échappé*

[4] N0 – (*c'est*) – *du* ASN1

(4a) *Ça, c'est du courage ou je ne m'y connais pas*

(4b) *Ça, c'est de la margarine, mais pas du beurre*

(4c) *Toutes ces données, c'est du lourd*

La construction [1], *le* – ASN, désigne sur le mode générique le type (ou l'espèce) d'entité dénommée par l'ASN ; les constructions [2] et [3] désignent une occurrence particulière de ce type d'entité, non définie (*du* – ASN) ou définie comme partie d'une entité repère (*le* – ASN1 – *de* – Dét – N2) ; la construction [4], N0 – (*c'est*) – *du* ASN1, caractérise sur le mode prédicatif une entité sujet N0 comme étant une occurrence du type dénommé par l'ASN. Comment définir alors le sens lexical d'un ASN, c'est-à-dire le type d'entité dont il est le nom (*name*) et dont il apparaît qu'il n'est réductible ni à la propriété en tant que telle, dénommée par l'adjectif et le nom de propriété correspondant, ni non plus à la gamme des entités que l'un et l'autre caractérisent (Riegel 1984 : 88-97). Car si *drôle* et *drôlerie* signifient la propriété qu'est le « caractère plaisant ou original de quelque chose qui prête à rire », l'ASN *drôle* dans *le drôle de la situation* ne signifie ni la propriété considérée en tant que telle ni non plus les entités supports qu'elle caractérise, mais plutôt un type conceptuel associant les deux. La glose naturelle (non technique) de *Il préfère l'ancien au moderne* par *Il préfère (tout) ce qui est ancien à ce qui est moderne* et de *Seul l'inconnu épouvante les hommes* (A. France) par *Seul ce qui est inconnu épouvante les hommes* est à cet égard éclairante. Cette formulation, généralement reprise par les définitions lexicographiques lorsqu'elles accordent aux ASN considérés comme des noms une entrée distincte de celle de l'adjectif, verbalise en fait l'extension non pas des propriétés *ancien*, *moderne* et *inconnu* mais de la catégorie des entités vérifiant telle ou telle de ces propriétés. Le type d'entité (ou concept général ou encore catégorie) dénoté par un ASN dérivé de l'adjectif X peut dès lors être défini (en intension) comme « entité caractérisée par le fait de vérifier la propriété



dénotée par X » et son extension, c.-à-d. la classe ouverte de ses occurrences, par la formule (*tout*) *ce qui est X / présente la propriété dénotée par X / présente la caractéristique X*.

Le fait qu'un ASN dénomme la propriété dénotée par l'adjectif et le nom de propriété correspondants en tant qu'instanciée dans les entités où se manifestent leurs occurrences entraîne la massification homogénéisante de ces occurrences supports, qui fait abstraction de leurs spécificités catégorielles et de leur préformatage occurrenceurriel comme des entités concrètes matérielles ou abstraites, comptables ou massives, animées ou non animées, etc. Cette homogénéisation massive des occurrences du type se traduit par le genre masculin invariable et le caractère typiquement massif des expressions nominales dont les ASN constituent la tête nominale. Comme je l'ai fait en son temps pour montrer la dépendance référentielle des adjectifs et des noms de propriété, inaptes à déterminer des occurrences particulières en vertu de leur sens intrinsèque (Riegel 1984 : 88-97, 1993 et 1996) – et comme Georges Kleiber l'a fait pour justifier et préciser la distinction catégorielle entre noms concrets comptables et noms concrets massifs (Kleiber 2011) – j'examinerai d'un peu plus près comment se construisent et s'interprètent les occurrences d'un ASN dans les constructions [1-4] qui le caractérisent. Il apparaîtra chemin faisant que les contraintes et le conditionnement contextuel qui pèsent sur ces constructions occurrenceurrielles et leurs contreparties interprétatives constituent un élément non négligeable de paramétrage pour une définition sémantiquement opératoire du type qui les subsume et pour la justification de « nom de domaine adjectival » comme l'étiquette de la catégorie grammaticale des ASN.

Bibliographie

- Kleiber, G., 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, 36, 21-41.
 Kleiber, G., 2011, « Types de noms : la question des occurrences », *Cahiers de lexicologie*, 99, 2, 49-69.
 Riegel, M., 1985, *L'adjectif attribut*, Paris, PUF.
 Riegel, M., 1993, « Grammaire et référence : à propos du statut sémantique de l'adjectif qualificatif », *L'information grammaticale*, 58, 5-10.
 Riegel, M., 1996, « Les catégories de l'adjectif et du nom : pour une approche ontologique », *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata*, XXV, 3, 461 - 473.
 Strawson, P. F., 1974, *Subject and Predicate in Logic and Grammar*, London, Methuen.



Anaphore associative et anaphore possessive : différences référentielles et incidences sur l'interprétation des relations de cohérence

Mathilde Salles

Université de Caen

Les cas de concurrence entre anaphore associative et anaphore possessive, en particulier lorsqu'il s'agit de décrire des objets, des lieux ou des humains, sont assez nombreux. Même pour décrire et énumérer les parties du corps d'un individu, le possessif est loin d'être la règle, contrairement à ce qu'on est tenté de croire⁽¹⁾, et le défini associatif est fréquemment choisi pour produire des effets spectaculaires (au sens propre du terme). Parmi les catégories d'anaphores associatives distinguées par Kleiber (2001), seule la relation actancielle (e.g. *un meurtre... le meurtrier*) exclut l'anaphore possessive (*un meurtre... *son meurtrier*). Les autres types d'anaphores – méronymiques (*un tilleul... le tronc*), locatives (*un village... l'église*), fonctionnelles (*une voiture... le conducteur*) et collectives (*une flotte... les bateaux*) – acceptent toutes, *a priori*, une telle substitution (*un tilleul... son tronc ; un village... son église ; une voiture... son conducteur ; une flotte... ses bateaux*).

Notre étude sera limitée aux possibilités d'alternance du défini associatif et du possessif devant deux types de noms : les méronymes et les noms de « localisés fonctionnels » des relations locatives de Kleiber (2001). Après un rappel des propriétés référentielles qui caractérisent les deux modes anaphoriques, propriétés qui peuvent expliquer la difficulté voire l'incompatibilité de telle anaphore avec tel type de nom (l'anaphore associative avec des noms de parties inaliénables, l'anaphore possessive avec des noms d'éléments très autonomes), on s'attachera surtout aux facteurs qui perturbent l'emploi du possessif devant un méronyme ou un nom de localisé fonctionnel. Le rattachement préférentiel du possessif à un possesseur humain (propriété régulièrement soulignée), sa faible portée référentielle et son exigence de spécification individualisante dans le contexte (sur ce dernier point, cf. Kleiber, 2004 et 2011) expliquent pourquoi on lui préfère souvent le défini associatif à la fois devant des méronymes et des noms de localisés fonctionnels.

En plus de ces tendances, on peut observer, en particulier dans les cas « extrêmes » – utilisation du défini associatif devant des noms d'éléments inaliénables comme les noms de parties du corps, et du possessif devant des noms d'éléments très autonomes – des différences importantes entre les deux déterminants pour l'interprétation des relations de cohérence. Le défini associatif, aliénant, permet d'exprimer une relation de cohérence à la « force cohésive plus lâche » (selon l'expression de Cornish) que les relations causales, la relation *Assertion-Indice*. Par son autonomisation parfois contre nature, la partie accède au statut de preuve, son état justifiant l'assertion initiale. Le possessif, au contraire, parce qu'il explicite le lien entre le tout et la partie, favorise l'expression d'une relation de cohérence plus cohésive, la relation *Conséquence-Cause* ou relation *Explication*. La mention répétée du tout suppose en effet une cohésion, une continuité plus forte entre les propositions et, devant les noms d'entités autonomes, une forme d'identification métonymique avec l'entité incluse. L'entité incluante ne disparaît jamais de la scène car ses propriétés sont intrinsèquement liées à celles de ses composants, elles s'expliquent par celles de ses composants.

Les différences de portée référentielle (faible pour le possessif, d'une grande ampleur possible pour le défini associatif) et de présentation des référents (dépendants ou autonomes) ont aussi des incidences sur la longueur des séquences descriptives et sur les possibilités d'énumération. Kleiber (2011 : 7) note, en effet, que, « en cas d'énumération de parties, l'article défini s'avère *a priori* plus approprié que le déterminant possessif parce qu'il ne marque pas, comme le fait le possessif, à chaque fois un retour sur l'animé E1 [= la première entité dans la relation anaphorique, *i.e.* l'antécédent] et se prête donc mieux, de prime abord, que le possessif à l'opération de « détaillage » entreprise sur E1. ». En même temps, ce « détaillage », avec des parties focalisées par le défini associatif, des parties présentées comme des preuves visibles, permet des descriptions plus spectaculaires, plus vives ; autrement dit l'anaphore associative constitue un mode anaphorique plus favorable que l'anaphore possessive à l'expression d'une figure comme l'hypotypose (qui, suivant la définition de Fontanier, « peint les choses d'une manière si vive et si énergique, qu'elle les met en quelque sorte sous les yeux, et fait d'un récit ou d'une description, une image,

un tableau ou même une scène vivante »). La plupart de nos exemples seront issus de textes littéraires. C'est essentiellement dans le genre littéraire que s'observent les effets les plus remarquables (l'hypotypose, notamment) produits par l'emploi de tel ou tel déterminant dans les séquences descriptives, en particulier lorsque le déterminant employé n'est pas, étant donné la nature du référent, celui attendu.

Note

⁽¹⁾ En tout cas, si l'on s'en tient à certains exemples, destinés à illustrer cette difficulté *a priori* de construire une anaphore associative avec un nom de partie du corps, tel le suivant : **Elle a heurté le chien mais elle n'a pas coincé la **la** **patte*** (Fradin, 1984, p. 328 ; exemple présenté avec le jugement de l'auteur).

Bibliographie

- Fradin, B., 1984, « Anaphorisation et stéréotypes nominaux », *Lingua*, 64, 4, 325-369.
- Cornish, F., 2009, « Le rôle des anaphores dans la mise en place des relations de cohérence dans le discours : l'hypothèse de J. R. Hobbs », *Journal of French Language Studies*, 19, 2, 159-181.
- Kehler, A., 2002, *Coherence, Reference, and the Theory of Grammar*, CSLI Publications, Stanford University.
- Kleiber, G., 2001, *L'anaphore associative*, Paris, PUF.
- Kleiber, G., 2004, « Défini associatif et possessif en concurrence textuelle », Adam, J.-M., Grize, J.-B. & Bouacha, M. A. (éd.), *Textes et discours : catégories pour l'analyse*, Dijon, Editions universitaires de Dijon, 51-61.
- Kleiber, G., 2011, « Sémantique et pragmatique du déterminant possessif », *L'Information grammaticale*, 129, 3-13.

La distinction transparence / opacité de Georges Kleiber et le fonctionnement des adjectifs spatio-temporels suivant et prochain

Marta Sobieszewska

Université Marie Curie-Skłodowska, Lublin, Pologne

L'objectif de notre intervention est de présenter le fonctionnement des adjectifs spatio-temporels *suivant* et *prochain*. Pour faire cet examen, nous nous inspirons de la méthodologie de l'analyse sémantique de Georges Kleiber et nous accordons à ces adjectifs le statut de symboles indexicaux, statut qui en fait « *des expressions qui renvoient à leur référent par l'intermédiaire d'éléments reliés spatio-temporellement à leur occurrence* » (G. Kleiber 1986). Cette prise de position nous permet de les analyser tantôt en anaphore (*suivant* et *prochain*), tantôt en cataphore (*suivant*), d'envisager leurs différents emplois et d'examiner s'ils entrent toujours en corrélation avec le fonctionnement du pronom personnel « *je* ».

La distinction fondamentale pour nos recherches est celle entre *suivant* opaque et *suivant* semi-transparent, en tenant compte que ce dernier constitue une catégorie intermédiaire entre « *je* » et « *il* ». L'analyse des exemples attestés nous a permis de voir le degré de transparence des SN avec *suivant*, aussi bien que le degré de sa parenté avec des expressions indexicales comme *je, tu, ici, maintenant*.

Nous constatons également que le fonctionnement de *suivant* dans un SN cataphorique diffère de celui de *suivant* dans un SN anaphorique, et que *suivant* cataphorique et *suivant* anaphorique sont deux adjectifs sémantiquement différents.

D'autre part, prenant en considération le cas construit de l'anaphore nominale cognitive/métalinguistique + *suivant* semi-transparent + cataphore, nous avons à faire avec une sous-catégorie mixte qui permet de distinguer les deux diaphores (*anaphore* et *cataphore*) dans une proposition (anaphore nominale cognitive + *suivant* semi-transparent + cataphore // anaphore nominale métalinguistique + *suivant* semi-transparent + cataphore) - le phénomène qui s'appelle l'*ana-cataphore*.

Il est possible aussi d'interpréter l'adjectif *suivant* comme *exophorique* et de présenter une illustration intéressante du fonctionnement de ce mécanisme (*suivant* opaque en exophore).

Notre réflexion est dérivée de notre thèse de doctorat, et s'appuie sur un corpus de textes français, extrait de la base *Frantext*.

Bibliographie

Halliday, M.A.K. & Hasan, R, 1976, *Cohesion in English*, Londres, Longman.

Kęsik, M., 1989, *La cataphore*, Paris, PUF.

Kęsik, M., 2010, « Vers la notion de cataphore associative », *En quête de sens, études dédiées à Marcela Swiątkowska*, Kraków, Wydawnictwo UJ, 261-270.

Kleiber, G., 1986, « Déictiques, embrayeurs, « token-reflexives », symboles indexicaux, etc., comment les définir ? », *L'information grammaticale*, 30, 4-22.

Kleiber, G., 1987, « Mais à quoi sert donc le mot chose ? », *Langue française*, 73, 109-128.

Kleiber, G., 1992, « Entre anaphore et cataphore ou Existe-t-il des ana-cataphores ? Un écho au débat entre A. Henry et M. Kęsik », *Travaux de linguistique*, 24, 35-49.

Kleiber, G., 1992, « Cap sur les topiques avec le pronom IL », *L'information grammaticale*, 54, 15-25.

Kleiber, G., 2001), *L'anaphore associative*, Paris, PUF.

De la non référence à la référence. Le cas des N2 dans les constructions dénominatives en arabe dialectal marocain

Fayssal Tayalati

Université de Lille, UMR 8163 'STL'

Le concept de dénomination (cf. Kleiber 1996, 2001) – qui distingue à plusieurs égards les noms propres et les noms communs – est fondamental pour saisir, d'une part le rapport entre les items lexicaux et leur facette sémantique, et d'autre part pour décrire leur fonctionnement linguistique de manière générale. L'objet de ce travail est de décrire les propriétés sémantico-syntaxiques des noms propres dans les constructions « dénominatives » en arabe dialectal marocain, lesquelles présentent un contraste qui ne se rencontre pas en arabe standard moderne. En effet, l'arabe dialectal marocain introduit de deux manières différentes les N2 dans les constructions dénominatives. Certains noms sont introduits seulement de manière directe (1a/b), sans possibilité de les introduire indirectement avec l'élément 'dyal' (1a'/b'), équivalent de la préposition française *de* :

- (1) a. *Chhar mars qarrab*
mois mars approche
« Le mois de mars approche »
- a'. **Ch-chhar dyal mars qarrab*
le-mois de mars approche
- b. *Ramda:n ghadi yti:h f nha:r la:rba3*
Ramadan particule futur tombe en jour le-mercredi
« Le Ramadan commencera le mercredi »
- b'. **Ramdan ghadi yti:h f n-nha:r dyal la:rba3*
Ramadan particule futur tombe en le-jour de le-mercredi

D'autres noms par contre, peuvent figurer aussi bien dans une construction directe (2a/b) que dans une construction indirecte, sémantiquement équivalente (2a'/b') :

- (2) a. *Ra:hna daba f mdinat d-dar l-baida*
nous sommes maintenant dans ville Casablanca
« Nous sommes maintenant dans la ville de Casablanca »
- a'. *R:hna daba f l-amdina dyal d-dar l-baida*
nous sommes maintenant dans la-ville de Casablanca
« Nous sommes maintenant dans la ville de Casablanca »
- b. *khrajna man chari3 l-hourriya*
nous avons quitté de rue la-liberté
« Nous avons quitté la rue de la liberté »
- b'. *khrajna man ch-chari3 dyal l-hourriya*
nous avons quitté de la-rue de la-liberté
« Nous avons quitté la rue de la liberté »

La double subordination, qui rappelle la situation en français (*Le soldat Dupont* vs. *La ville de Paris*), ne se rencontre pas en arabe standard moderne où tous les N2 sont introduits de manière directe :

- (3) a. *Chahru ma:risa 3ala l-abwa:bi*
mois.Nom. Mars.Acc=Gén. sur les-portes.Gén.
« Le mois de Mars arrive »
- b. *Yawmu l-arbi3a:i awwalu ayyami Ramadan*
jour.Nom. le-mercredi.Gén. premier.Nom. jour.Gén. Ramadan.Acc=Gén.
« Le mercredi est le premier jour du Ramadan »
- c. *Nahnu l?a:na fi madi:nati d-da:ri l-bayda:i*
nous maintenant dans ville.Gén. Casablanca.Gén.



- « Nous sommes maintenant dans la ville de Casablanca »
- d. Ra:darna cha:ri3a l-hurriyati
 nous avons quitté rue.Acc. la-liberté.Gén.
 « Nous avons quitté la rue de la liberté »

Partant de la thèse que les noms propres sont des items référentiels dotés d'un sens dénominatif *instructionnel* (cf. Kleiber 1996), nous tenterons d'apporter une réponse à deux questions. La première, syntaxique, concerne le statut de l'élément '*dyal*' (*de*) mobilisé dans les constructions dénominatives en arabe dialectal marocain : s'agit-il d'une préposition ou d'un complémenteur ? La deuxième, sémantico-morphologique, concerne la répartition des noms dans les constructions dénominatives en arabe dialectal marocain entre la subordination directe et indirecte.

L'analyse de données incluant des noms, appartenant à plusieurs catégories, susceptibles de figurer comme *N2* dans les constructions dénominatives en arabe dialectal marocain montre que l'élément '*dyal*' est une préposition et non un complémenteur. L'impossibilité de pronominaliser le syntagme prépositionnel '*dyal N2*' est due au fait que les *N2* dans la construction dénominative sont non référentiels, réduits à de simples 'names'. La référence étant assurée dans le dispositif dénominatif par le *N1*. Quant à la possibilité, ou non, d'employer la préposition '*dyal*' pour introduire le *N2*, elle est conditionnée par le statut du nom. Les noms codés dans le lexique comme noms propres ne peuvent être introduits que de manière directe dans la construction dénominative (noms de personnes, de temps, etc.). Par contre les noms non-codés dans le lexique comme noms propres mais qui le deviennent de par leur intégration dans le dispositif dénominatif acceptent à la fois le mode de subordination direct et indirect. Comme ils sont employés pour nommer le référent du *N1*, ils sont introduits directement dans le dispositif dénominatif comme l'est tout nom réduit à nommer sans référer. Cependant, étant donné leur origine de noms non-codés dans le lexique comme noms propres, les locuteurs, encore conscients de cette origine, leur confèrent un sens qui favorise l'émergence d'une référence qui les rend, par conséquent, visible à la marque de la subordination '*dyal*', une préposition dont l'emploi canonique est de subordonner un nom référentiel à un autre.

La construction dénominative en arabe dialectal marocain permet d'établir une typologie des 'names' et de distinguer ceux qui sont codés comme noms propres, les plus aptes à être réduits à de simples 'names' non référentiels, de ceux qui ne sont pas codés comme 'names' mais qui le deviennent via l'usage.

Bibliographie

- Jackendoff, R., 1984, « On the Phrase the Phrase 'The Phrase' », *Natural Language and Linguistic Theory*, Vol. 2, n° 1, 25-37.
- Kleiber, G., 1984, « Dénomination et relations dénominatives », *Langages*, 176, 77-94.
- Kleiber, G., 1985, « Sur la sémantique et pragmatique des SN. *Le projet Delors* et *La camarade Catherine* », *L'information grammaticale*, 27, 3-9.
- Kleiber, G., 1996, « Noms propres et noms communs : un problème de dénomination », *Méta*, Vol. 41, n° 4, 567-589.
- Kleiber, G., 2001, « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de Praxématique*, n° 36, 21-41.
- Van de Velde, D., 2001, « Les structures nominales dénominatives », in Amiot, D., De Mulder, W. & Flaux, N. (éd.), *Le syntagme nominal, syntaxe et sémantique*, Artois Presses Université, 289-311.

Constructions appositives: à la fois dénomination et description

An Vande Castele

Vrije Universiteit Brussel

La présente étude sur la dénomination et la description des constructions appositives s'inscrit dans le cadre d'une recherche plus élaborée sur l'usage des constructions appositives dans la presse informative en espagnol contemporain (Vande Castele, 2010). L'objectif est d'analyser le fonctionnement discursif des différents types de constructions appositives en passant par une réflexion théorique sur le caractère dénominatif et/ou descriptif de ces constructions.

Le nom propre est considéré comme une expression dénomminative qui n'a pas besoin d'éléments descriptifs afin d'établir la référence (cf. Kleiber, 1981, 1996 et 2007, Kripke, 1972, Fernández Leborans, 1999, Van Langendonck, 2007). C'est un désignateur rigide, qui permet lui seul, d'établir la référence extralinguistique de façon univoque. Or, on constate qu'il est rare de rencontrer un nom propre employé seul (c.à.d. sans élément descriptif) comme première référence à une entité extralinguistique dans un texte journalistique. Cela signifie donc que le caractère dénominatif du nom propre ne paraît pas suffisant pour établir cette référence. Jucker (1992), dans son étude sur l'emploi des syntagmes nominaux dans la presse britannique, arrive à ce même constat. Généralement, pour ce qui concerne les référents humains, c'est le rôle social que joue l'individu dans la vie publique qui constitue la *newsworthiness* ou l'intérêt journalistique d'une personne. Voilà pourquoi beaucoup de noms propres apparaissent dans une construction appositive qui joint au nom propre un segment avec une charge descriptive élevée.

Notre recherche se base sur un corpus de 3842 exemples de constructions appositives en espagnol issus d'articles du journal *El País* (1998-2003). Les premiers résultats indiquent un nombre élevé de noms propres utilisés dans des constructions appositives (dans 98,7 % des cas) dans le corpus. Afin de pouvoir comparer l'usage des constructions appositives avec les noms propres seuls et les syntagmes purement descriptifs, la base de données a été élargie avec ses éléments. Ainsi, au total plus de dix mille expressions linguistiques ont été examinées (cf. Vande Castele, 2010).

On présentera une analyse détaillée des différents types de constructions appositives et de leurs rôles discursifs. Deux groupes principaux se distinguent : les constructions appositives prédicatives (CAP) et les constructions appositives de modification (CAM). Les prédicatives présentent une relation de prédication secondaire comparable à la relation prédicative nominale typique des constructions copulatives (cf. Higgins, 1976, Fernández Leborans, 1999b, Mikkelsen, 2005 et Van Peteghem 1991). Voici un exemple:

- (1) *“Ahora mismo la prioridad es limpiar cuanto antes la mar. [...]”, afirma José María Irigoyen, presidente de la Cofradía de Pescadores de Getaria (Guipúzcoa). (El País 03/02/03, p. 25)*

Pour les constructions de modification on établira une comparaison avec la modification restrictive ou non (cf. Kleiber 1985, Gary-Prieur 1999, Noailly 1990 et Jonasson 1994).

- (2) *Pero nada de “condonación global” de una deuda que el comisario Marín evaluó en 17000 millones de dólares [...]” (El País 10/11/98, p. 3)*

Parmi les constructions appositives prédicatives (CAP) on détaillera les CAP attributives, les spécifiques et les identificatives.

La CAP attributive présente un nom propre comme appositif 1 (c.-à-d. le premier segment de la construction). Cet élément possède la référence pragmatique et sert à sélectionner un individu particulier. L'appositif 2, par contre, n'a pas de fonctionnement référentiel mais attributif. Il prédique quelque chose sur l'appositif 1.

La CAP spécifique possède deux segments référentiels. Il convient toutefois de nuancer leur valeur référentielle. L'appositif 1 possède une référence sémantique. C'est l'élément qui dénote, qui fait présupposer l'existence d'un référent spécifié dans l'appositif 2. Cette partie possède la référence pragmatique et constitue donc le segment qui permet d'identifier une entité particulière dans le domaine délimité par l'appositif 1.



La CAP identificative présente un appositif 1 pragmatiquement référentiel. Il sélectionne une entité particulière dont la référence reste inconnue de la part de l'interlocuteur. D'un point de vue discursif, l'appositif 1 dans la CAP identificative offre une description du référent sans donner lieu à l'identification même du référent. Pour établir la référence on a besoin de l'appositif 2, l'élément dénominatif qui précise l'identité de la personne désignée.

Le deuxième type de constructions appositives regroupe les constructions appositives « sans virgule ». Ce sont les constructions unimembres, qui se caractérisent, selon nous, par une relation de modification (CAM).

Pour les constructions du type « *le président Obama* », nous avons constaté un parallélisme avec l'adjectif non restrictif (cf. Kleiber, 1985, Gary-Prieur, 1999, Noailly, 1990 et Jonasson, 1994). Nous démontreront que, dans ces constructions « de classification », le nom propre fonctionne comme noyau de la structure et le nom commun indique la classe à laquelle le nom appartient. Comme le nom propre n'admet pas de compléments restrictifs, puisque ce trait s'avère incompatible avec la monoréférentialité ou l'unicité référentielle caractérisant un nom propre (cf. Fernández Leborans, 1999), le nom commun assume le rôle d'un modificateur descriptif non restrictif.

Finalement, on distingue encore un autre type dans ce groupe des structures unimembres : la construction de complémentation. Dans celle-ci, les rôles sont inversés : le nom commun est le noyau et le nom propre agit comme élément de modification. C'est le type « *l'administration Clinton* ».

Pour conclure, on commentera l'analyse discursive des données du corpus. Pour chaque expression (construction appositive, nom propre seul, syntagme descriptif) la valeur informative dans le texte a été déterminée. Ce genre de recherche n'a été possible que grâce au fait d'avoir composé un corpus d'articles journalistiques dans leur totalité.

Bibliographie

Ariel, M., 1990, *Accessing noun-phrase antecedents*, London, Routledge.

Fernández Leborans, M. J., 1999, « El nombre propio », in Bosque, I. & Demonte, V. (ed.) *Gramática Descriptiva de la Lengua Española. Primera parte. Sintaxis básica de las clases de palabras*, Madrid, Espasa Calpe, 77-128.

Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.

Noailly, M., 1990, *Le substantif épithète*, Paris, Presses Universitaires de France.

Vande Castele, A., 2010, *Las construcciones apositivas de referente humano en el discurso periodístico informativo*, Tübingen, Narr Francke Attempto Verlag.

Van Peteghem, M., 1991, *Les phrases copulatives dans les langues romanes*, Wilhemsfeld, Gottfried Egert Verlag.

« Je veux épouser une Tahitienne, à savoir Maeva » vs « L'auteur du Lac, c'est-à-dire Lamartine » : histoires kleiberiennes de référence

Hélène Vassiliadou

Université de Strasbourg

En nous appuyant quasi-exclusivement sur les travaux de Georges Kleiber, nous comparerons les emplois de *c'est-à-dire* (*càd*) et de *à savoir* selon le mode de donation de leurs référents. Autrement dit, selon que X (dans une séquence X *càd* / *à savoir* Y) est construit sur le mode du connu ou sur le mode de l'inconnu.

Nous montrerons ainsi :

- l'importance de prendre en considération outre leur sens *descriptif* (ou *conceptuel*, *i.e.* le sens « qui nous indique quelles sont les conditions nécessaires ou suffisantes ou prototypiques » Kleiber, 1997 : 32-33), un sens *instructionnel* ou *procédural* qui marque « le moyen d'accéder au, ou de construire le référent » (Kleiber, *ibid*) ;
- que l'emploi de *c'est-à-dire* est motivé par la présomption des connaissances de l'interlocuteur. Si le référent est donné sur le mode du connu (le locuteur suppose que son interlocuteur y a accès), la relation établie par le connecteur sera bien formée. Dans le cas contraire, si le référent est donné sur le mode de l'inconnu (l'interlocuteur ne pourra pas accommoder le dire du locuteur), l'emploi du marqueur sera contraint. C'est alors à *à savoir* de combler le manque de connaissance(s) ;
- que *c'est-à-dire* impose à Y une autre information que la simple reprise du référent : quand l'interlocuteur ne connaît pas encore le référent ou quand le référent ne figure pas encore dans sa mémoire discursive, le locuteur ne peut pas l'employer pour reprendre X. Cela signifie que, dans une conception mémorielle de l'anaphore (cf. Kleiber, 1994b), *c'est-à-dire* procède à un isolement de Y dans le modèle de discours qu'a produit le contexte antérieur. En d'autres termes, dans la procédure de désignation référentielle, l'opération de la reformulation amenée par le marqueur ne se justifie que si elle amène du nouveau construit sur du « vieux » :
« comme le fait d'isoler un référent de la sorte revient à attirer l'attention sur lui, un tel acte n'est pertinent que s'il sert à mettre en relief quelque chose de nouveau » (Kleiber, 1994b : 71, cf. aussi Kleiber, 1994a).



A partir de ces données, nous analyserons une série d'exemples dans lesquels X peut être précédé de *un* ou de *le* en emploi spécifique, en emploi générique ou, enfin, en emploi attributif (cf. Kleiber et Lazzaro 1987, Kleiber, 2010). Les locuteurs ont le choix de présenter un référent à l'aide de formulations diverses, selon les présomptions (ou les paris) qu'ils font sur les connaissances de leurs interlocuteurs. Les déterminants font, par exemple, partie des outils dont ils disposent pour exprimer le mode de donation du référent :

- (1) Cette idée qui dirige le monde, *à savoir* qu'il faut être riche pour être heureux, nous gâche régulièrement la vie (*càd* presse, *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 19/10/2003)
- (2) ? Cette idée qui dirige le monde, *c'est-à-dire* qu'il faut être riche pour être heureux, nous gâche régulièrement la vie.
- (3) La Chine doit faire face à un grand problème, *à savoir* / * *c'est-à-dire* (à) la surpopulation. (exemple cité dans Murat et Cartier-Bresson, 1987 : 12, sans répétition de la préposition « à »)
- (4) Je veux épouser une Tahitienne, *à savoir* Maeva / * *c'est-à-dire* Maeva. (Kleiber, 1981 : 158, sans *càd*)
- (5) Dubois signale un autre fait intéressant, *à savoir* que / * *c'est-à-dire* que l'on préférera employer le avec le prédicat scientifique X (...)
- (6) Je suis entrée dans une grande ville, *à savoir* Paris / * *c'est-à-dire* Paris
- (7) C'est un Président, *c'est-à-dire* un grand homme
- (8) Nous sommes arrivés dans une grande ville, *c'est-à-dire* une grande métropole
- (9) L'auteur du Lac, *c'est-à-dire* Lamartine, est génial. (Kleiber, 1981 : 245)
- (10) La voiture la plus vendue en Europe, *c'est-à-dire* la Golf, est techniquement dépassée. (Murat & Cartier-Bresson, 1987 : 12)

Nous verrons au terme de l'analyse que *c'est-à-dire* et *à savoir* se distinguent en ce que le premier se greffe sur des relations d'équivalence ou d'identification qui sont construites soit préalablement (hors contexte), soit dans le contexte immédiat. En revanche, le terme qui convient le mieux pour qualifier la forme concurrente *à savoir* est celui de « spécification » qui « permet le passage direct d'un ensemble à ses éléments constituants, sans reprise énonciative ni coréférence » (Murat et Cartier-Bresson, 1987 : 12). Ce qui nous amène à postuler que *à savoir* ne reformule pas, mais introduit une spécification, une nouvelle connaissance. Il est ainsi apte à apparaître là où il y a connaissance contingente ou conjoncturelle. *C'est-à-dire* présuppose au contraire une identité stable et ne peut reformuler que du déjà supposé connu. On pourra enfin voir que *c'est-à-dire* donne l'indication de repérer, d'identifier ou de récupérer un X (qu'il soit un mot, une chose, qu'il s'agisse d'une reformulation, d'une correction, d'une conclusion) dans une proposition ou situation qui répond à la condition suivante⁽¹⁾ :

Il faut qu'elle soit manifeste ou saillante, c'est-à-dire disponible ou présente dans le focus d'attention de l'interlocuteur. Elle peut l'être par le contexte antérieur (ou le devenir par le contexte subséquent), ou par une perception directe dans la situation d'énonciation (Kleiber, 1993 : 175).

Note

⁽¹⁾ Cette condition a été émise à propos de *il* par Kleiber (1993 : 175). *C'est-à-dire*, en emploi anaphorique, semble partager beaucoup de contraintes ainsi que de conditions d'emploi avec ce pronom. Une telle hypothèse, quoi qu'elle puisse paraître assez extravagante, n'est pas totalement injustifiée comme on le montrera. Cependant, cela ne signifie en aucun cas que *c'est-à-dire* se laisse ranger au même niveau que les pronoms anaphoriques. Il peut être considéré comme un marqueur référentiel qui, avec ses propres caractéristiques et ses propres fonctions, rejoint par des voies différentes certaines propriétés des pronoms. Mais il fonctionne avant tout comme un relateur de deux segments X et Y.

Bibliographie

- Authier-Revuz, J., 1987, « L'auto-représentation opacifiante de dire dans certaines formes de couplage », *DRLAV*, 36-37, 55-103.
- Kleiber, G., 1981, *Problèmes de référence : Descriptions définies et noms propres*, Paris, Klincksieck.
- Kleiber, G., 1993, « Pronom et anaphore : *il* dépend-il de son antécédent ? », *Travaux de linguistique*, 27, 167-182.
- Kleiber, G., 1994a, *Anaphores et pronoms*, Louvain, Duculot.
- Kleiber, G., 1994b, *Nominales*, Paris, Nathan.
- Kleiber, G., 1997, « Sens, référence et existence : que faire de l'extra-linguistique ? », *Langages*, 127 : 9-37.
- Kleiber, G., 2010, « *Ces démonstratifs qui nous dérangent* ou le démonstratif en 'titre' », in Richard, E. et al. (éd.), *Aux marges des grammaires. Mélanges en l'honneur de M. Noailly*, Rennes, PUR, 75-91.
- Kleiber, G. & Lazzaro, H., 1987, « Qu'est-ce qu'un SN générique ? ou Les carottes qui poussent ici sont plus grosses que les autres », in Kleiber, G. (éd.), *Rencontre(s) avec la généricité*, Paris, Klincksieck, 73-111.
- Murat, M., & Cartier-Bresson, B., 1987, « *C'est-à-dire* ou la reprise interprétative », *Langue française*, 73, 5-15.
- Vassiliadou, H., 2004, *Les connecteurs c'est-à-dire (que) en français et ðilaði en grec. Analyse syntaxique et sémantico-pragmatique*. Thèse soutenue à l'Université Marc Bloch de Strasbourg sous la direction de G. Kleiber.
- Vassiliadou, H., 2008, « Quand les voies de la reformulation se croisent pour mieux se séparer : *à savoir, autrement dit, c'est-à-dire, en d'autres termes* », in Le Bot, M.-C., Schuwer, M. & Richard, E. (éd.), *La reformulation : marqueurs linguistiques, stratégies énonciatives*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 35-50.

The Continuum Deixis and Anaphora

Leonor Werneck dos Santos

Université Fédérale de Rio de Janeiro, Brésil

M nica Magalh es Cavalcante

Université Fédérale de Ceará, Brésil

This research intends to discuss how deixis is situated in the actual theories that analyze the referential process. We intend to prove the hypothesis that deixis, not opposing the cases of direct and indirect anaphors (including encapsulation), is associated to them as a continuum typologically in a greater or lesser degree of deixity (Cavalcante, 2000), co-referential and necessity of inferences for its understanding. We will analyze online version of Brazilian newspapers and magazine articles. We'll use a few theories which have already been developed by Text Linguistics, such as referential process, texts and discourse, reading and previous knowledge, types of deixis and anaphors.

The difference or the continuum between anaphora and deixis, according to us, needs to be studied in order to verify the possibility of its classification and its limits. We will deal with the referential process just as this theme is actually approached, not restricting its study to an observational scope of the nominal and pronominal expressions involved, but considering the enunciation a discursive practice that presumes an interaction between the discourse participants, responsible for significant choices to represent the referents according to the proposal of its meaning.

Bibliography

Apotheloz, D., 2003, « Papel e funcionamento da anáfora na dinâmica textual », in Cavalcante, M. M., Rodrigues, B. B. & Ciulla, A. (Org.). *Referencia o*, São Paulo, Contexto, 52-84.

Cavalcante, M. M., 2000, *Expressões indiciais em contextos de uso : por uma caracteriza o dos dêiticos discursivos*. Tese, Doutorado em Linguística. Recife, UFPE.

Cavalcante, M. M., 2011, *Referencia o : sobre coisas ditas e não ditas*, Fortaleza, UFC.

Ciulla E. Silva, A., 2008, *Os processos de referência e suas fun es discursivas : o universo literário dos contos*. Tese, Doutorado em Linguística, Fortaleza, UFC.

Kleiber, G., 2001, *L'anaphore associative*. Paris, Presses Universitaires de France.

Koch, I., Morato, E. M. & Bentes, A. C. (org.), 2005, *Referencia o e Discurso*. São Paulo, Contexto.



SOMMAIRE

CONFÉRENCIERS INVITÉS

| | |
|--------------------------------------|----|
| ANSCOMBRE Jean-Claude | 8 |
| KLEIBER Georges | 9 |
| LE GUERN Michel | 11 |
| TAMBA Irène | 12 |
| TROTTER David | 13 |
| VAN PETEGHEM Marleen, Corteel Céline | 14 |
| VERNANT Denis | 16 |
| VUILLAUME Marcel | 17 |

PARTICIPANTS

| | |
|--|----|
| AZERI Siyaves | 20 |
| AZOUZI Ammar | 22 |
| BASSO Renato Miguel, VOGT Diego Rafael | 24 |
| BIERMANN FISCHER Michèle, CAPIN Daniéla | 27 |
| BOVEIRI Kaveh | 30 |
| BREGEAUT Catherine-Isabelle | 32 |
| BUVET Pierre-André | 33 |
| CISLARU Georgeta | 34 |
| CONDE Cleber | 36 |
| D'AMATO Fabio Massimo | 38 |
| DAVAL René | 40 |
| DUNPHY-BLOMFIELD Jocelyn | 41 |
| FRANÇOIS Jacques, RIDEL Elisabeth, DAEFFLER Michel | 42 |
| FRATH Pierre | 43 |
| FRIGERIO Aldo | 45 |
| GERHARD-KRAIT Francine | 47 |
| GOES Jan | 49 |
| GÓMEZ-JORDANA Sonia | 51 |
| GUITARD Laure Amélie | 53 |
| HERNÁNDEZ C. Patricia. | 55 |
| HILGERT Emilia | 57 |

| | |
|--|----|
| HUYGHE Richard | 58 |
| JEŽEK Elisabetta, PECORARI Filippo | 60 |
| JOUILI Estelle | 62 |
| KĘSIK Marek | 64 |
| LAPAIRE Jean-Rémi | 65 |
| LEMAIRE-CHARPENTIER Jacques | 66 |
| LEMARÉCHAL Alain | 68 |
| LEMGHARI El Mustapha | 69 |
| LONGHI Julien | 71 |
| MIGNOT Elise | 73 |
| NICOLAE Cristina | 75 |
| NYCKEES Vincent | 77 |
| ONDOUA Hervé Toussaint | 79 |
| PALMA Silvia | 81 |
| REBOTIER Aude | 83 |
| RIEGEL Martin | 84 |
| SALLES Mathilde | 86 |
| SOBIESZEWSKA Marta | 88 |
| TAYALATI Fayssal | 89 |
| VANDE CASTEELE An | 91 |
| VASSILIADOU Hélène | 93 |
| WERNECK DOS SANTOS Leonor, MAGALHÃES CAVALCANTE Mônica | 95 |